

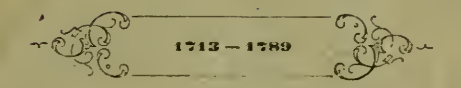
C. AVEZAC-LAVIGNE

# DIDEROT

ET LA

## SOCIÉTÉ DU BARON D'HOLBACH

ÉTUDE SUR LE XVIIIe SIÈCLE




PARIS

ERNEST LEROUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1875



# DIDEROT

ET

# LA SOCIÉTÉ DU BARON D'HOLBACH

*Il a été tiré, de ce livre, dix exemplaires sur papier de Hollande.*

Bordeaux. — Imp. Duverdier et C^ie (Durand, direct^r), rue Gouvion, 7.

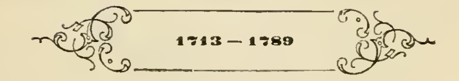
C. AVEZAC-LAVIGNE

# DIDEROT

ET LA

## SOCIÉTÉ DU BARON D'HOLBACH

ÉTUDE SUR LE XVIIIe SIÈCLE




PARIS

ERNEST LEROUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1875


LIBRARY
DEC 11 1951
UNIVERSITY OF TORONTO

# PRÉFACE

—

Un auteur contemporain [1] prétendait qu'ayant bien cherché dans l'histoire quel était le siècle où il faisait le mieux vivre, il avait trouvé que c'était le dix-huitième. Cette opinion d'un écrivain français se trouve pleinement justifiée par ce que raconte de la sociabilité parisienne, à cette époque, l'un des plus grands historiens dont l'Angleterre puisse s'honorer. Gibbon a, en effet, laissé dans ses *Mémoires* la trace du bon souvenir qui lui était resté de son séjour à Paris en 1763 : « Quatre fois

[1] M. Daunou.

par semaine, dit-il, j'avais ma place, sans invitation, aux tables hospitalières de mesdames Geoffrin et du Bocage, du célèbre Helvétius et du baron d'Holbach. Heureux effet de ce caractère léger et aimable du Français, qui a établi dans Paris une douceur et une liberté dans la société, inconnues à l'antiquité et encore ignorées des autres nations. A Londres, il faut faire son chemin dans les maisons, qui ne s'ouvrent qu'avec peine. Là, on croit vous faire plaisir en vous recevant; ici, on croit s'en faire à soi-même. Aussi, je connais plus de maisons à Paris qu'à Londres. Le fait n'est pas vraisemblable, mais il est vrai. »

A défaut du témoignage de l'illustre étranger, tous les écrits du temps concourraient, d'ailleurs, à mettre en lumière la facilité et l'agrément des relations au dix-huitième siècle.

Ces qualités sociales expliquent, en partie, l'attrait que le public éclairé éprouve aujourd'hui pour tout ce qui en rappelle le souvenir ou en reproduit le tableau. Toutefois, le juste intérêt qui s'attache à ce grand siècle ne date pas de bien loin. Beaucoup d'esprits, surtout frappés des malheurs qui ont accompagné la grande crise de la fin, avaient reporté toute leur sympathie sur le règne de Louis XIV, en dehors duquel rien de bien, d'après

eux, n'avait été fait en aucun genre. Cependant, une observation plus calme et plus réfléchie ne devait pas tarder à faire sentir que c'est aux penseurs et aux hommes d'État du dix-huitième siècle que nous devons notre destinée. Des institutions du dix-septième siècle, rien ne subsiste. On aurait beau s'insurger contre les faits, il faudrait quand même obéir aux lois de l'histoire, et celle du progrès est la plus fondamentale.

Gardons-nous de croire, toutefois, par un engouement inconsidéré, que nous n'avons plus dorénavant qu'à recommencer ou à copier le dix-huitième siècle. La loi du progrès, que nous venons de rappeler, nous indique que nous devons nous attacher à le continuer en améliorant ce qu'il a pu avoir de défectueux ; or, pour le continuer, il faut le bien connaître. Le travail que j'ai entrepris n'a pas d'autre but que d'en faciliter l'étude.

Je n'ai pas eu en vue de faire une histoire détaillée ; j'ai pensé qu'il valait mieux prendre au sein de la société du dix-huitième siècle le groupe de philosophes, de savants et d'artistes qui me semblaient être la manifestation la plus haute de l'esprit du temps, et les représenter dans toute leur réalité, sans parti pris, mais sans indifférence ; car l'indifférence est toujours stérile.

Ce but une fois donné, mon choix n'était pas douteux : nulle autre société que celle de Diderot et de la noble maison d'Holbach ne m'offrait l'ensemble de conditions nécessaires à l'objet que je m'étais proposé.

C'est donc l'appréciation de cette réunion de penseurs profonds, d'artistes éminents, de femmes aimables et éclairées que je vais essayer, en m'occupant principalement du plus grand de tous.

Rarement les premières années de la vie des grands hommes sont bien connues; ce n'est que lorsqu'ils sont parvenus à la célébrité, que l'on commence à recueillir avec soin tout ce qui doit servir plus tard à leur biographie. Si la jeunesse de Voltaire nous est si familière, cela tient à ce que ses premières années se sont écoulées à l'abri de ces difficultés de la vie, contre lesquelles tant d'hommes illustres ont eu d'abord à lutter; et que le jeune Arouet s'est trouvé placé, tout d'un coup, par son éducation et par sa famille, au milieu de gens de goût, capables d'apprécier ses talents précoces, et qui conservèrent précieusement ses moindres écrits, dont ils ont, de suite, pressenti la valeur historique.

Par des motifs différents, nous possédons sur les premiers temps de l'existence de J.-J. Rousseau

des renseignements de nature à rendre sa biographie très-facile, ou plutôt à rendre inutile cette biographie; puisque Jean-Jacques a pris soin de nous faire connaître, jusque dans leurs plus petits détails, toutes les particularités de sa vie.

Quant à Diderot, ses premières années n'ont eu ni l'éclat ni la facilité de celles de Voltaire; et, à la différence de Rousseau, chez qui la personnalité était si prépondérante, il n'a pas cru devoir occuper la postérité de ce qui ne concernait que lui-même; aussi, n'avons-nous, sur sa jeunesse, que les renseignements, précieux mais insuffisants, laissés par sa fille, Madame de Vandeul.

Heureusement, cette absence de documents n'est pas absolue: sur l'âge mûr et la vieillesse de Diderot, les renseignements abondent. Les *Confessions* de Jean-Jacques, les *Mémoires* de Madame d'Epinay, ceux de Marmontel, la *Correspondance* de Grimm, celle de Voltaire, etc., contiennent à chaque page des faits intéressants sur leur ami ou contemporain.

Mais la source la plus abondante, celle où se reflète, dans toute sa netteté et sa vérité, la physionomie mobile et expressive de Diderot, c'est le recueil de ses lettres à mademoiselle Voland. Cette précieuse correspondance, qui commence en 1759

et se prolonge jusqu'en 1774, — malheureusement avec des lacunes qu'explique la présence presque continuelle de Sophie et de son ami à Paris, — constitue un ensemble de documents bien plus importants que tous ceux dont nous venons de faire mention. Aussi, nous servira-t-elle de guide en notre étude [1].

[1] Les lettres à mademoiselle Voland ont été retrouvées à Saint-Pétersbourg, et publiées pour la première fois en 1830 par Paulin, qui, en 1834, en a donné une deuxième édition. Elle porte le titre de *Mémoires, Correspondance et Ouvrages inédits de Diderot.*

# DIDEROT

ET

# LA SOCIÉTÉ DU BARON D'HOLBACH

> Diderot est l'esprit le plus synthétique qui ait surgi depuis Aristote.
>
> Aug. Comte.

## LIVRE PREMIER

---

### CHAPITRE PREMIER

**1713-1756**

Caractère des habitants de Langres. — Naissance de Diderot. — Sa jeunesse. — Diderot à Paris. — Difficultés qu'il y rencontre. — Il fait connaissance des dames Champion. — Son mariage. — J.-J. Rousseau. — Il se lie avec Diderot. — Premiers ouvrages de Diderot. — *Lettre sur les Aveugles.* — Détention à Vincennes. — Jean-Jacques médite son premier discours. — Diderot sort de Vincennes. — L'*Encyclopédie.* — Diderot et d'Alembert. — Discours préliminaire de l'*Encyclopédie.* — L'*Interprétation de la Nature.* — Madame d'Épinay. — M. de Francueil. — Société de madame d'Épinay. — Rousseau y est introduit. — Son *Discours* remporte le prix. — Querelle sur la musique. — Grimm. — Le *Petit Prophète.* — *Lettre sur la musique.* — Le *Devin du Village.* — Rivalité de Duclos et de Grimm. — Madame d'Holbach. — Rousseau chez d'Holbach. — Société du baron.

On ne doit pas s'attendre à trouver dans l'histoire de la jeunesse de Diderot cette constance

dans les affections, cette persévérance dans les entreprises, cette fermeté dans les principes qui ont marqué sa maturité. Le contraire de ces qualités donnerait une idée plus vraie de son caractère pendant la première période de son existence. Dans une lettre à mademoiselle Voland, du 10 août 1759, il explique d'où vient aux habitants de Langres, en général, cette mobilité caractéristique : « Mes compatriotes, dit-il, ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouette ; cela résulte, je crois, des vicissitudes de leur atmosphère qui passe en vingt-quatre heures du froid au chaud, du calme à l'orage, du serein au pluvieux. Il est impossible que ces effets ne se fassent sentir sur eux, et que leurs âmes soient quelque temps de suite dans une même assiette. Elles s'accoutument ainsi, dès la plus tendre enfance, à tourner à tout vent. La tête d'un Langrois est sur les épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher ; elle n'est jamais fixe dans un point ; et, si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter. Avec une rapidité surprenante dans les mouvements, dans les désirs, dans les projets, dans les fantaisies, dans les idées, ils ont le parler lent. Pour moi, je suis de mon pays ; seulement, le séjour de la capitale et l'application assidue m'ont un peu corrigé. »

Cet aveu nous donnera la clef de l'espèce d'incohérence dont toutes les actions de Diderot portent l'empreinte, avant qu'il eût refait par lui-même son éducation, et qu'il eût acquis, par l'étude et la

fréquentation d'esprits de forte trempe, les principes solides qui l'ont guidé plus tard.

Le père de Diderot exerçait, à Langres, la profession de coutelier. Il était renommé pour sa probité, la fermeté de son caractère et son adresse comme ouvrier. Il eut quatre enfants, dont deux garçons; Denis, l'aîné, — c'est celui qui fait le sujet de cette étude, — naquit le 5 octobre 1713 (1). Son père le destinait à l'état ecclésiastique, dans l'espoir qu'il succéderait à un oncle qui était chanoine de la cathédrale. A huit ou neuf ans il entra chez les Jésuites, et à douze ans il reçut la tonsure.

Au collége, le jeune Diderot ne tarda pas à se faire remarquer par son goût pour l'étude et sa vive intelligence. Il a rappelé avec émotion, dans sa correspondance, ses succès d'écolier et la joie de ses parents quand il revenait à la maison chargé de prix et de couronnes.

Mais, s'il aimait l'étude, Denis aimait également l'indépendance, les longues promenades à travers champs ; aussi était-il souvent inexact, et ses absences réitérées lui attiraient, comme bien on pense, de la part de ses maîtres, de sévères répri-

(1) Voici son extrait de baptême :

« Le 6 octobre a été baptizé Denis, né d'hier, fils en légitime mariage de Didier Diderot, md coutelier, et d'Angélique Vigneron, ses père et mère; le parain, Denis Diderot, md coutelier, la maraine. Claire Vigneron, lesquels ont signé avec le père présent. »

DENIS DIDEROT. CLAIRE VIGNERON.
DIDIER DIDEROT.

RIGOLOT, *vic.*

mandes[1]. Un jour, fatigué de remontrances, il va trouver son père, et lui déclare net qu'il ne veut plus continuer ses études : — « Tu veux donc être coutelier? » — « De tout mon cœur. » Mais, le jeune apprenti avait sans doute la main malheureuse, car il gâtait plus de couteaux qu'il n'en fabriquait; aussi, dût-on bientôt reconnaître qu'il n'avait aucune aptitude pour ces professions manuelles dont il devait pourtant faire, plus tard, de si lumineuses descriptions.

L'expérience faite, Denis revint au collége et poursuivit, dès lors, ses études sans interruption, d'abord à Langres, puis à Paris au collége d'Harcourt, toujours dans l'intention d'entrer dans les ordres. Toutefois, cette persévérance inaccoutumée ne devait pas être de longue durée. Le vent allait changer, et le canonicat de son oncle lui échapper au profit de son frère, lequel, disons-le, était bien plus propre à remplir convenablement les délicates fonctions d'un digne chanoine.

Parmi les condisciples de Diderot au collége d'Harcourt, se trouvait le jeune de Bernis le

(1) Nous tenons d'un habitant de Langres qu'on voyait encore, il y a quelques mois, dans cette ville, au fond de la sombre et magnifique promenade de Blanche-Fontaine plantée d'arbres plus que séculaires, un arbre, remarquable par son ombrage et sa hauteur, sur le tronc duquel le jeune Denis s'asseyait pour se livrer à l'étude de ses classiques. Cet abri était devenu légendaire, et on l'avait surnommé *l'arbre de Diderot.* « Hélas, m'écrivait mon obligeant correspondant, il n'existe plus aujourd'hui ; les nécessités de notre défense ont forcé de l'abattre ; sa superbe envergure gênait le tir de quelques canons de la forteresse ! »

même qui fit depuis, par la protection de madame de Pompadour, une fortune si imprévue). Sa figure heureuse, son naturel aimable et plus que tout cela sa bonne humeur, séduisirent Diderot, qui lui aussi était loin d'être enclin à la mélancolie. D'ailleurs, on ne connaissait pas encore cet état mental que depuis, quelques écrivains ont tant mis à la mode. Les deux jeunes gens dînaient ensemble, et la fille de Diderot, madame de Vandeul, a dit dans ses *Mémoires* qu'elle avait souvent entendu son père vanter la gaieté de ces repas.

Le côté enjoué, et même un peu espiègle, du caractère de Diderot, ne disparut jamais entièrement : il se trahira plus tard dans ses lettres à mademoiselle Voland et dans ses conversations chez d'Holbach; pour le moment, il se faisait jour en saillies parfois très-risquées. Il a raconté lui-même que, passant devant le magasin de mademoiselle Babuti, la jolie libraire du quai des Augustins, qui devint ensuite madame Greuze, il entrait quelquefois, avec cet air *vif, ardent et fou* qu'il avait, et lui demandait, un jour les *Contes de la Fontaine,* un autre *Pétrone,* etc.

On voit qu'il n'avait pas alors les dispositions d'un futur prêtre; aussi avait-il renoncé à cet état. L'idée lui était venue de se faire avocat. Il se disait sans doute que soit en robe soit en soutane, il pourrait toujours donner carrière à son éloquence naturelle. Cependant, il ne devait être ni prêtre ni avocat. De même qu'il avait jadis quitté le collége de Langres pour prendre le tablier de coutelier, il laissa

l'étude du procureur, M. Clément de Ris, son compatriote, chez qui il était en pension. Cette dernière équipée mit fin à l'indulgence de sa famille : son père, à bout de patience, supprima sa pension, et lui signifia d'avoir désormais à pourvoir lui-même à ses besoins.

Alors commença pour Diderot la période la plus difficile de son existence. Elle dura plusieurs années, pendant lesquelles il se vit quelquefois privé du plus strict nécessaire; mais ce fut aussi l'époque des fortes études, de l'indépendance, et pour une nature comme la sienne, il y avait là des compensations très-réelles. Il employait la plus grande partie de son temps à se perfectionner dans la connaissance des langues et de la philosophie ancienne. Il apprit l'italien et fit sa lecture favorite des ouvrages anglais, surtout de ceux des libres-penseurs et des vulgarisateurs scientifiques, qui commencèrent à modifier profondément ses opinions; enfin, il enseigna les mathématiques, qu'il aima toujours avec passion.

C'est à ce temps qu'il fait allusion dans le *Neveu de Rameau* :

RAMEAU.

Là, Monsieur le Philosophe, la main sur la conscience, parlez net, il y eut un temps où vous n'étiez pas cossu comme aujourd'hui.

DIDEROT.

Je ne le suis pas encore trop.

RAMEAU.

Vous n'iriez plus au Luxembourg en été, vous vous en souvenez.....?

DIDEROT.

Laissons cela, oui, je m'en souviens.

RAMEAU.

En redingote de peluche grise.....

DIDEROT.

Oui, oui.

RAMEAU.

Éreintée par un des côtés, avec la manchette déchirée et des bas de laine noirs recousus par derrière avec du fil blanc.

DIDEROT.

Eh! oui, oui, tout comme il vous plaira.

RAMEAU.

Que faisiez-vous, alors, dans l'allée des Soupirs?

DIDEROT.

Une assez triste figure.

RAMEAU.

Au sortir de là, vous trottiez sur le pavé.

DIDEROT.

D'accord.

RAMEAU.

Vous donniez des leçons de mathématiques?

DIDEROT.

Sans en savoir un mot. N'est-ce pas là que vous voulez en venir?

RAMEAU.

Justement.

DIDEROT.

J'apprenais en montrant aux autres, et j'ai fait quelques bons élèves.

Il faut bien que les leçons aient été peu productives, puisque malgré son goût pour la liberté, le

professeur de mathématiques se vit, un jour, forcé de se placer chez un financier, M. Randon, comme précepteur de ses enfants. Cela dura trois mois, après lesquels, « jaune comme un citron », il regagna son grenier de la rue des Deux-Ponts, dans l'île Saint-Louis.

C'est vers l'année 1741 qu'il fit connaissance de madame Champion, veuve d'un manufacturier que de mauvaises opérations industrielles avaient ruiné, et qui, restée presque sans ressources, exerçait avec sa fille, rue Poupée, près de la rue de la Harpe, un petit commerce de dentelles et lingeries.

Sous un prétexte ou un autre, Diderot s'était introduit chez ces dames, tant et si bien, qu'à la fin madame Champion s'aperçut que le jeune homme avait « par sa langue dorée, renversé la cervelle de sa fille. »

On pense qu'une telle liaison n'était pas du goût de M. Diderot père, qui, en homme sage, jugeait imprudent d'unir ainsi la faim et la soif. Il écrivait sans fin à son fils : « Prenez un état ou revenez avec nous. » Pour d'autres motifs encore, l'union de Diderot avec mademoiselle Champion n'offrait aucune garantie d'un bonheur durable. Si l'on s'en rapporte à Rousseau, que nous allons voir bientôt entrer en scène, cette demoiselle ne rachetait par aucune qualité son manque de fortune. « Diderot, dit Jean-Jacques dans ses *Confessions*, avait une Nannette, ainsi que j'avais une Thérèse; mais sa Nannette, pie-grièche et harengère, ne montrait rien aux yeux des autres qui pût racheter sa mauvaise

éducation. Il l'épousa toutefois. » En effet, après des relations de plus de deux ans, Diderot, ayant fait une maladie grave durant laquelle mademoiselle Champion l'avait soigné avec dévouement, aussitôt qu'il put sortir, il la conduisit à Saint-Pierre-aux-Bœufs où ils furent mariés, à minuit, le 6 novembre 1743.

A l'époque où nous sommes arrivés, Jean-Jacques Rousseau, dont il sera si souvent question dans le cours de cette étude, habitait Paris depuis près de deux ans. Il y était venu une première fois dans l'automne de 1741, et s'était placé comme secrétaire, sur la recommandation du père Castel, chez M. Francueil, beau-fils de madame Dupin; mais ayant offensé cette dame par une démarche inconsidérée (une déclaration en formes), il avait quitté la maison et la capitale, pour suivre, en qualité de secrétaire, le comte de Montaigu, nommé à l'ambassade de Venise.

Au bout de dix-huit mois, Jean-Jacques s'étant brouillé avec l'ambassadeur de France, revint à Paris où il renoua avec ses protecteurs, M. de Francueil et madame Dupin, qui voulut bien oublier son incartade, à la sollicitation de Thieriot, le triste ami de Voltaire (1).

Durant son premier séjour à Paris, Rousseau avait fait plusieurs connaissances; entre autres, il avait eu

(1) Voltaire avait connu Thieriot dans sa jeunesse et bien que celui-ci lui ait donné des motifs de mécontentements de tout genre, il n'a pas cessé de correspondre avec lui.

occasion de voir Diderot, mais sans avoir entretenu avec lui des rapports bien suivis. Cette fois, ils se lièrent d'une manière très-étroite. Ils étaient à peu près du même âge; tous deux aimaient la musique avec fureur, l'un et l'autre en connaissaient parfaitement la théorie (1). Ce devait être pour eux à l'hôtel du *Panier fleuri*, où ils dînaient une fois la semaine, un sujet inépuisable de conversation.

Quelquefois, Condillac se joignait à eux. Jean-Jacques l'avait connu, ainsi que l'abbé Mably, en 1739, pendant qu'il était instituteur des deux fils de leur frère, le grand-prévôt de Lyon.

A l'hôtel, les trois jeunes gens s'entretenaient de leurs projets, de leurs espérances. Ils n'en étaient encore, en effet, qu'aux espérances. Sauf sa *Notation nouvelle de la musique* parue en 1742, Rousseau n'avait encore rien publié, et Diderot n'avait produit qu'une chétive traduction de l'*Histoire de la Grèce* par Stanyan, en 1743, bientôt suivie de celle du *Dictionnaire de Médecine*, de James, en collaboration avec Eidous et Toussaint, lesquelles étaient loin de donner la mesure de ses moyens. Quant à Condillac,

(1) Grétry dit dans ses *Mémoires* : « J'avais fait de deux manières différentes le morceau : *Ah! laissez-moi la pleurer* de *Zémire et Azor*, lorsque Diderot vint chez moi : il ne fut pas content, sans doute, car sans approuver ou blâmer, il se mit à déclamer ce vers. Je substituai des sons au bruit déclamé de ce début et le reste du morceau alla de suite.

» Il ne fallait pas, continue Grétry, écouter ni Diderot ni l'abbé Arnaud, lorsqu'ils donnaient carrière à leur imagination; mais le premier élan de ces deux hommes brûlants était d'inspiration divine. »

il préparait son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, qu'il ne devait terminer qu'en 1746.

C'est sous l'aiguillon d'une passion, d'ailleurs injustifiable, que Diderot devait se mettre sérieusement à l'œuvre et pour ne plus se reposer.

Pendant un voyage que fit sa femme pour aller voir son beau-père (1), il s'éprit de madame de Puisieux, une manière de bel esprit dont les productions éphémères, aujourd'hui justement oubliées, étaient loin de pouvoir suffire à satisfaire les nombreuses fantaisies. Pour venir en aide à son amie, Diderot donna presque coup sur coup l'*Essai sur le mérite et la vertu* et les *Pensées philosophiques;* puis, en 1749, l'année des grandes entreprises, *la Lettre sur les Aveugles*. Les *Pensées philosophiques* appelèrent l'attention sur leur auteur, elles lui attirèrent même quelques tracasseries; mais la *Lettre sur les Aveugles* commença sa réputation. Pour la première fois, en effet, le philosophe s'était révélé.

Diderot envoya son livre à Voltaire, qui était alors à Paris, où, après avoir réussi à faire jouer, malgré le vieux Crébillon et ses protecteurs, sa *Sémiramis*, il assistait aux représentations de *Nanine*. Ainsi s'établit entre le poëte et le philosophe une corres-

(1) Diderot avait annoncé à son père la visite de sa femme par le billet suivant dont le laconisme et la forme sont à remarquer : « Partie hier, elle vous arrivera dans trois jours; vous lui direz tout ce qu'il vous plaira et vous la renverrez quand vous en serez las. » Voy. *Mémoires* de madame de Vandeul.

pondance qui, sans avoir été très-active, ne fut pourtant jamais complètement arrêtée.

La lettre que Voltaire écrivit à Diderot, pour le remercier de son envoi, est tout à fait courtoise. Il le complimente sur son livre *ingénieux et profond*, qui dit beaucoup et fait entendre davantage, et l'invite à venir, avant qu'il parte pour Lunéville, faire un repas philosophique chez lui avec « quelques sages. »

Toutefois, il y avait dans la *Lettre sur les Aveugles* un passage au sujet duquel ces deux hommes ne pouvaient pas s'entendre; et leur divergence, sur ce point, devait s'accentuer davantage par la suite : « Je vous avoue, disait Voltaire, que je ne suis point du tout de l'avis de Saunderson, qui nie un Dieu parce qu'il est né aveugle. »

En réalité, ce n'est pas ainsi que Diderot fait parler Saunderson; il lui fait dire seulement que le grand raisonnement qu'on tire du spectacle de la nature, pour prouver l'existence de la divinité, est bien faible pour un aveugle. « Tout cela, continue Saunderson, n'est pas aussi beau pour moi que pour vous. » Puis, comme son interlocuteur le presse et invoque le témoignage des grands hommes que les merveilles de la nature, et en particulier celles que présente le règne animal, ont amené à la croyance en Dieu, l'aveugle se sent ébranlé, mais il ajoute : « Qui vous a dit que dans les premiers instants de la formation des animaux, les uns n'étaient pas sans tête et les autres sans pieds, et qu'il ne soit resté que ceux où le mécanisme

n'impliquait aucune contradiction importante et qui pouvaient subsister par eux-mêmes et se perpétuer? [1] »

Écartant la question métaphysique relative à l'origine des choses, origine à jamais inaccessible, il est incontestable que ni la conception du monde ni la morale ne sauraient être les mêmes pour un aveugle que pour un clairvoyant; et c'est dans cette vérité, exposée d'une manière piquante, et dont on peut tirer des conséquences considérables, que consiste principalement la force de l'ouvrage.

Pendant que Diderot méditait son livre, il apprit que M. de Réaumur avait chez lui une aveugle-née à laquelle on allait abaisser la cataracte. L'occasion lui paraissant favorable à d'utiles observations, il pria M. de Réaumur de lui permettre d'assister à l'opération; mais il essuya un refus catégorique. Alors, n'écoutant que son ressentiment, il écrivit au commencement de sa *Lettre* « que l'habile académicien n'avait voulu laisser tomber le voile que devant quelques yeux sans conséquence, et que les observations d'un homme aussi célèbre ont moins besoin de spectateurs quand elles se font, que d'auditeurs quand elles sont faites. »

Ces paroles irritèrent profondément M. de Réaumur; et, comme par son renom de savant et sa parenté avec le président Hénault, il jouissait d'un

(1) On voit dans ce passage le germe de la théorie de Lamarck, reproduite de nos jours, par Darwin, à grand renfort d'observations savantes.

grand crédit auprès des puissances, rien ne lui était plus facile que de se venger d'un homme sans protecteurs et que l'autorité avait déjà fort mal noté à cause de ses opinions. C'est ce qui arriva [1]. Le 24 juillet 1749, un commissaire se présenta chez Diderot avec ordre de l'arrêter et de le conduire au donjon de Vincennes.

Dans cette circonstance pénible, madame Diderot montra, disons-le, beaucoup de caractère. Qui ne sait que l'énergie n'est pas inconciliable avec les défauts dont elle paraît avoir été si amplement pourvue! Comme M. Berrier, lieutenant de police, l'interrogeait et insistait pour qu'elle lui fît connaître où était caché un petit conte intitulé *le Pigeon blanc,* que son mari venait de terminer et qu'il avait lu à quelques amis, madame Diderot répondit : « que jamais elle n'avait rien vu ni rien lu des ouvrages de son mari; que, livrée entièrement à son ménage, elle ne s'était jamais mêlée des sciences dont il aimait à s'occuper; qu'enfin, elle ne connaissait ni pigeon blanc, ni pigeon noir. »

Connaissant le tempérament de Diderot, on comprend aisément que la prison dut lui faire une impression terrible. Cette solitude, ce manque absolu de mouvement, de liberté, ne pouvait durer longtemps sans altérer gravement sa santé. Enfin,

(1) Madame Dupré de Saint-Maur, qui assistait à l'opération et qui s'était crue visée dans le paragraphe, usa, dit-on, de toute son influence auprès de M. d'Argenson, pour l'amener à sévir contre l'auteur.

après vingt-huit jours d'angoisses mortelles, on le fit sortir du donjon de Vincennes, et on le conduisit au château, en lui annonçant que le roi, *par un excès de clémence,* lui permettait d'y être prisonnier sur parole et lui accordait le parc pour se promener, avec permission de recevoir sa femme et ses amis. Ceux-ci, pendant ce temps, ne s'endormaient pas. Voltaire lui-même, bien qu'il ne fût pas encore de ses plus intimes, annonçait, le 30 juillet 1749, à l'abbé Raynal, que madame du Châtelet avait écrit au marquis du Châtelet, gouverneur de Vincennes [1], pour le prier d'adoucir autant qu'il le pourrait la prison de *Socrate-Diderot.* « Il est honteux, ajoutait Voltaire, que Diderot soit en prison et que le poëte Roi ait une pension. Ces contrastes-là font saigner le cœur. »

Au nombre des amis que recevait, au château, le prisonnier, un des plus assidus et alors un des plus affectionnés était Rousseau. C'est même en allant voir Diderot que, sur la route de Paris à Vincennes, Jean-Jacques médita sa réponse à la question proposée par l'Académie de Dijon pour le prix de l'année 1750 : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.*

On raconte, — et Marmontel est un des écrivains

(1) Plusieurs auteurs ont confondu le mari d'Émilie, Florent-Claude du Châtelet, seigneur de Cirey, alors à Lunéville, à la cour de Stanislas, avec François-Bernardin du Châtelet, gouverneur de Vincennes. Le premier était de la 3e branche et le second de la 4e. Voy. l'*Histoire généalogique de la maison du Châtelet,* par Dom Calmet; Nancy, 1741.

qui ont accrédité cette version, — que Diderot aurait conseillé à Jean-Jacques de prendre parti pour la négative. Rousseau, au contraire, dit que c'est sous l'influence d'une inspiration soudaine et presque surnaturelle qu'il conçut son éloquent plaidoyer contre les sciences et les arts. En présence de ces deux récits contradictoires, et à défaut de renseignements plus positifs, nous pencherions à accorder plus de créance au dire de Rousseau. Il a été, dans la suite, assez souvent en proie à cette sorte d'hallucination, pour qu'on n'ait pas lieu de douter qu'il en a ressenti alors les premières atteintes. Mais nous savons maintenant d'une façon très-précise ce qui s'est passé dans l'entrevue de Diderot avec Rousseau. C'est Diderot qui raconte : « J'étais à Vincennes, quand l'Académie de Dijon proposa pour sujet de prix, si les sciences étaient plus nuisibles qu'utiles à la société. Rousseau vint m'y voir, et, par occasion, me demander conseil sur le parti qu'il prendrait dans cette question : il n'y a pas à balancer, lui dis-je, vous prendrez le parti que personne ne prendra. — Vous avez raison, me répondit-il ; et il travailla en conséquence. Faisons maintenant une supposition : ce n'est plus moi qui suis à Vincennes, c'est le citoyen de Genève. J'arrive. La question qu'il me fit, c'est moi qui la lui fait ; il me répond comme je lui répondis. Croyez-vous que j'aurais passé *trois ou quatre mois à étayer de sophismes un mauvais paradoxe*, que j'aurais donné à ces sophismes-là toute la couleur qu'il leur donna, et qu'ensuite je me serais fait un système

philosophique de ce qui n'avait été d'abord qu'un jeu d'esprit? [1] »

En tout état de cause, Jean-Jacques était désormais engagé dans la voie fatale de ces dangereux sophismes qu'il devait soutenir avec tant d'éloquence, et l'attrait d'un style entraînant, que les leçons de Buffon, dont le grand ouvrage commençait à paraître, allait encore perfectionner Il est à remarquer que Rousseau, tout en voulant éviter à tout prix les lieux communs, ne faisait pourtant que renouveler à grand fracas les plus anciennes traditions sur la perfection originelle et le danger des sciences.

La mesure plus douce, qu'on venait de prendre à l'égard du prisonnier de Vincennes, annonçait que sa détention ne serait pas de longue durée. En effet, après trois mois et demi, il fut rendu à la liberté et à ses études.

L'année 1749, avons-nous dit, devait être pour Diderot celle des grands travaux. Ce fut vers le commencement de cette année, par conséquent avant sa détention, qu'il mit la première main à l'*Encyclopédie*. Une traduction du *Dictionnaire* de Chambers, que des libraires lui avaient proposée, devint, au dire de Condorcet [2], l'entreprise la plus grande et la plus utile que l'esprit humain ait jamais formée. Pour l'exécuter, il s'associa un des

(1) Voy. la réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé : l'*Homme*, dans les *Œuvres complètes de Diderot*, édition Assézat. (en cours de publication).

(2) Voy. *Éloge de d'Alembert*, par Condorcet.

plus illustres géomètres que la France ait vu naître, le célèbre d'Alembert.

Jean le Rond d'Alembert est né le 17 novembre 1717. Il était fils naturel de madame de Tencin et de M. Destouches, commissaire-provincial d'artillerie. Exposé sur les marches de Saint-Jean-le-Rond, on le porta dans la boutique d'un pauvre vitrier dont la femme lui servit de nourrice et lui donna, pendant quarante ans qu'il demeura chez elle, les soins les plus dévoués. Aussi d'Alembert, reconnaissant, disait-il : « Ma vraie mère, c'est *la vitrière.* » M. Destouches fit pour l'éducation de son fils, et pour lui assurer une existence indépendante, « ce qu'exigeaient la nature et le devoir [1]. » Au collége des Quatre-Nations, où il fit ses études, le jeune d'Alembert manifesta bientôt des capacités singulières pour les mathématiques ; à vingt-quatre ans, il était déjà membre de l'Académie des sciences ; et à l'époque où nous sommes arrivés, il avait fait ses deux plus importantes découvertes : en 1743, le célèbre principe qui porte son nom et en vertu duquel les questions de mouvements rentrent dans de simples questions d'équilibre ; puis, en 1746, le calcul intégral aux différences partielles, dans lequel, suivant la juste remarque de Lagrange, les géomètres auraient dû voir réellement un calcul nouveau.

On sent quel crédit dut donner à l'entreprise le nom de d'Alembert, et combien Diderot fut bien

(1) Voy. *Éloge de d'Alembert,* par Condorcet.

inspiré en lui proposant une association qui était d'ailleurs honorable pour tous les deux.

Dans son éloge de d'Alembert, Condorcet, parlant de la liaison des deux amis, dit : « D'Alembert s'était lié depuis sa jeunesse par une amitié tendre et solide avec un homme d'un esprit étendu, d'une imagination vive et briliante, dont le coup d'œil vaste embrassait à la fois les sciences, les lettres et les arts ; également passionné pour le vrai et pour le beau, également propre à pénétrer les vérités abstraites de la philosophie, à discuter avec finesse les principes des arts, et à peindre leur effet avec enthousiasme. »

Dans le partage qu'il avait fait du travail encyclopédique, Diderot s'était réservé la tâche la plus étendue, la plus importante et la plus difficile : il devait traiter tous les sujets se rapportant à la philosophie, soit ancienne, soit moderne, ainsi que tout ce qui concernait les arts et métiers ; tandis que d'Alembert avait à s'occuper spécialement de la partie mathématique. Le reste du travail était à répartir entre un assez grand nombre de collaborateurs, parmi lesquels figuraient au premier rang Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Georges le Roy, le chevalier de Jaucourt, d'Holbach, etc.

En lisant le *Prospectus* de l'*Encyclopédie,* rédigé par Diderot, on est frappé tout d'abord de la révolution qui s'est accomplie dans son esprit. Depuis ses premières productions, son point de vue s'est sensiblement élargi. Son principal mobile, son principe d'action, il ne le cherche plus en lui-même : désormais, c'est à la postérité qu'il va demander

justice et reconnaissance. « Quel avantage, dit-il, n'aurait-ce pas été pour nos pères et pour nous, si les travaux des peuples anciens, des Égyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains, avaient été transmis dans un ouvrage encyclopédique! Faisons donc pour les siècles à venir ce que nous regrettons que les siècles passés n'aient pas fait pour le nôtre. »

Le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, écrit par d'Alembert, outre l'exposé du but de l'entreprise et le résumé des grands résultats scientifiques ou philosophiques obtenus à l'époque où il paraissait, renferme aussi une tentative de hiérarchie des sciences sur le modèle de celle de Bacon. Or, un tel projet devait nécessairement avorter. Quiconque eut bien connu alors la situation de l'esprit humain aurait senti que l'entreprise était prématurée, et qu'elle ne pouvait être tentée que lorsque toutes nos conceptions seraient devenues positives. Les sciences qui forment l'ensemble du savoir humain n'étant pas constituées, leur dépendance mutuelle ne pouvait être aperçue, et il était, dès lors, impossible de procéder à une vraie classification fondée sur l'étude même des objets à classer. Au moment où l'*Encyclopédie* était publiée, il manquait, en effet, les quatre dernières branches de l'arbre encyclopédique, ajoutées plus tard par Lavoisier, Bichat, Gall et Auguste Comte (1). On ne

(1) Voy. la *Philosophie positive* d'Aug. Comte condensée par miss Martineau, traduction de Ch. Avezac-Lavigne.

saurait donc être surpris que la systématisation de d'Alembert se borne aux trois premières sciences : les mathématiques, l'astronomie et la physique, seules alors parvenues à l'état positif. Mais ces trois sciences sont classées sans hésitation, et leur place est motivée d'une manière tout à fait magistrale. Après avoir développé cette idée, que les mathématiques sont la base de toutes nos connaissances, et avoir placé l'astronomie à son rang hiérarchique, d'Alembert ajoute : « L'usage des connaissances mathématiques n'est pas moins grand dans l'examen des corps terrestres qui nous environnent. Toutes les propriétés que nous observons dans ces corps ont entre elles des rapports plus ou moins sensibles pour nous. La connaissance ou la découverte de ces rapports est presque toujours le seul objet auquel il nous soit permis d'atteindre; et le seul, par conséquent, que nous devions nous proposer. Ce n'est donc point par des hypothèses vagues et arbitraires que nous pouvons espérer de connaître la nature; c'est par l'étude réfléchie des phénomènes, par la comparaison que nous ferons des uns avec les autres, par l'art de réduire, autant qu'il sera possible, un grand nombre d'entre eux à un seul, qui puisse en être regardé comme le principe... Cette réduction, qui les rend d'ailleurs plus faciles à saisir, constitue le véritable esprit systématique, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'esprit de système. »

Ce passage du discours de d'Alembert pose les bases de la vraie méthode scientifique, et montre le

but qu'on doit se proposer dans toute investigation sur les phénomènes physiques de la matière.

En même temps qu'ils préparaient ou publiaient les premiers volumes de l'*Encyclopédie,* les deux infatigables collaborateurs trouvaient encore du temps à consacrer à d'autres grands travaux. Le géomètre, en 1749, résolvait le problème de la précession des équinoxes, et, en 1752, il publiait un *Traité sur la résistance des fluides* ([1]). De son côté, le philosophe donnait en 1751, — l'année même où paraissait le premier volume de l'*Encyclopédie,* — sa *Lettre sur les sourds et muets,* qui complétait sa première dissertation sur les aveugles, et, en 1753, les *Pensées sur l'interprétation de la nature.*

Sans être aussi original que les deux précédents, puisqu'il est fortement imbu des préceptes de Bacon, ce livre est un des plus forts que l'on ait faits sur la méthode dans les sciences expérimentales. Tout d'abord, il établit la division du travail humain en théorique et pratique, puis il fixe le but à atteindre : « l'utilité circonscrit tout » et la nature des questions à traiter : le physicien abandonnera le *pourquoi* et ne s'occupera que du *comment;* enfin, il expose les trois moyens principaux d'investigation : l'observation, le raisonnement, l'expérience : « Tant que les choses ne sont que dans notre entendement, ce sont des notions qui peuvent être vraies ou fausses. Elles ne prennent de la consis-

([1]) Vers la même époque, d'Alembert vulgarisait le *Traité d'Harmonie,* du célèbre Rameau. Comme tous les hommes distingués de son temps, il aimait la musique avec passion.

tance qu'en se liant aux êtres extérieurs. Cette liaison se fait, ou par une chaîne interrompue d'expériences, ou pour une chaîne interrompue de raisonnements qui tient d'un bout à l'observation et de l'autre à l'expérience; ou par une chaîne d'expériences dispersées d'espace en espace entre des raisonnements, comme des poids sur la longueur d'un fil suspendu par ses deux extrémités. Sans ces poids, le fil deviendrait le jouet de la moindre agitation qui se ferait dans l'air. »

De même que pour Diderot, l'année 1749 est, dans la vie de Rousseau, d'une importance considérable. Non-seulement, ainsi que nous l'avons vu, il avait composé, pendant la détention de son ami, le discours contre les arts et les sciences; mais il était entré au printemps de cette année, par l'intermédiaire de M. de Francueil, dans une société qui devait exercer sur une grande partie de sa vie l'influence la plus décisive : nous voulons parler de la maison de madame d'Épinay.

Louise-Florence-Pétronille d'Esclavelles avait vingt ans quand elle épousa, le 23 décembre 1745, son cousin, M. d'Épinay, âgé de vingt et un ans, et fils aîné de M. la Live de Bellegarde, fermier général [1]. Cette union, formée sous les plus heureux auspices, fut troublée, dès le début, par la faute de

[1] On trouve, dans la *Vie privée de Louis XV*, cette notice sur le père de M. d'Épinay : « La Live de Bellegarde a, pour ainsi dire, été élevé et nourri dans les emplois des fermes générales. Il y a travaillé fort jeune et s'y est tellement distingué par son intelligence, qu'il devint directeur-général, et fut nommé fermier général en 1721, et continué dans les baux suivants. Il est

M. d'Épinay. Avec les dehors de l'homme du monde, il avait tous les défauts qui relâchent et détruisent les liens de famille : il était prodigue et libertin. Bien qu'il eût pu trouver chez sa femme un commerce agréable et sûr; à la tendresse et à la grâce unie à l'intelligence, il préféra toujours les amours faciles.

L'indifférence et l'exemple de son mari, la société d'une demoiselle d'Ette, femme méchante et sans principes, plus tard cruellement punie par l'abandon de son amant, le chevalier de Valori, enfin, les assiduités d'un homme très-séduisant, du patron de Jean-Jacques, M. de Francueil, détournèrent madame d'Épinay de ses devoirs d'épouse (1).

Au printemps de 1749, avons-nous dit, Rousseau, sur la présentation de M. de Francueil, fut admis à prendre part aux amusements de *la Chevrette* (2),

secrétaire du roi du grand collége. Il est d'une grande dévotion, fort charitable et très-honnête homme : il est extrêmement versé dans les ouvrages des cinq grosses fermes. De la Live d'Épinay, son fils aîné, est reçu en survivance. »

(1) On n'ignore pas que George Sand (Aurore Dupin) est petite-fille de M. de Francueil et d'une fille naturelle du maréchal de Saxe.

Quoi qu'en ait dit Rousseau dans ses *Confessions*, madame d'Épinay n'était pas sans charmes. Voltaire, qui la vit plus tard à Genève, ne lui écrivait jamais sans l'appeler ma *belle* philosophe et sans vanter ses *beaux yeux*. Rousseau parle d'ailleurs de son teint qui était très-blanc. Il existe au musée de Genève un portrait d'elle par Liotard, auquel Voltaire fait allusion dans une lettre à Linant. « Je remercie à deux genoux la philosophe qui met son doigt sur son menton et qui a un petit air penché que lui a fait Liotard..... Son âme est aussi belle que ses yeux. » *Correspondance générale*, 22 février 1760. (Voir le *Supplément* à la fin du volume.)

(2) La Chevrette était une dépendance du domaine d'Épinay.

auxquels il contribuait, du reste, par son talent pour la composition musicale. On jouait sur le théâtre du château l'*Engagement téméraire*, sa première comédie qui avait déjà été représentée en 1747, chez M. Dupin, dans son beau domaine de Chenonceaux.

L'intrigue de M. de Francueil avec madame d'Epinay eut pour lui les *suites* les plus déplorables. C'est à propos de ces *suites* qu'il écrit à son amie [1], « Quant au genre de mes maux, tout ce que je puis vous dire, c'est que votre mari est un monstre et vous une adorable créature. Mais la sécurité où vous êtes sur votre santé m'effraye pour vous. »

La société de madame d'Épinay était alors des plus agréables : elle se composait, outre M. de Francueil, Jean-Jacques Rousseau, mademoiselle d'Ette et le chevalier de Valori; de ses deux belles-sœurs : madame d'Houdetot, mariée au comte depuis l'année précédente, et la spirituelle Madame de Jully; de Gauffecourt, homme de beaucoup d'esprit, très-aimable et très-gai [2], amené chez madame d'Épinay par la comtesse d'Houdetot; puis, un peu plus tard, cette réunion s'augmenta de Duclos et de Saint-Lambert, avec

Cette propriété se trouvait entre Épinay et Montmorency, près de Deuil et d'Ormesson.

(1) *Mémoires* de madame d'Épinay.

(2) C'est le même que Jean-Jacques, devenu tout à fait misanthrope, a accusé d'avoir voulu séduire Thérèse.

Une particularité à signaler à propos de Gauffecourt, c'est que son portrait, peint par Nattier, a été gravé par Delvaux, et que cette estampe porte le nom de Gentil-Bernard. (Voir le *Manuel de l'amateur d'illustrations*, par M. J. Sieurin.)

lesquels la châtelaine de la Chevrette lia connaissance chez mademoiselle Quinault.

Le 18 juillet 1750, le *Discours* de Rousseau avait remporté le prix à Dijon. Imprimé de suite par les soins de Diderot, il faisait grand bruit dans le monde des lettres. « Votre discours, lui écrivait Diderot, prend tout par-dessus les nues ; il n'y a pas d'exemple d'un pareil succès. » Mais, en même temps qu'il faisait sortir Jean-Jacques de son obscurité, il stimulait sa vanité, et le poussait à accomplir dans ses mœurs une réforme bizarre et à dévoiler des travers de caractère qu'il avait jusqu'alors tenus soigneusement cachés. « J'étais cynique et caustique par honte, j'affectais de mépriser la politesse que je ne savais pas pratiquer. » Ses amis en étaient choqués, mais ils lui pardonnaient son humeur en faveur de ses talents. Toutefois, avec le temps, une rupture entre Jean-Jacques et le parti philosophique était inévitable. A part sa misanthropie naturelle, il existait encore d'autres motifs de dissidence. Entêté dans ses opinions, il ne souffrait pas sans impatience qu'on soutînt devant lui des idées contraires aux siennes. Un jour, dans une conversation chez mademoiselle Quinault, comme Saint-Lambert s'élevait contre le déisme, prétendant que c'était le germe de toutes les folies : « Messieurs, dit Rousseau, un mot de plus et je sors. » Cependant, ces négations hardies n'étaient pas rares dans les sociétés du temps. Sans compter le salon du baron d'Holbach, chez lequel nous allons bientôt pénétrer, on les entendait exprimer dans

des réunions plus frivoles, et même par des femmes. Qui ne se rappelle cette causerie chez madame d'Épinay, où madame de Jully, sa belle-sœur, à qui on demandait : — Vous ne croyez donc qu'en Dieu? répondait — « Pas même en Dieu, ma petite mère, si vous voulez qu'on vous le dise. — Paix donc, ma sœur, si votre mari vous entendait! — Qu'est-ce que cela fait donc? c'est à son amant qu'il ne faut jamais dire qu'on ne croit pas en Dieu : mais à son mari, cela est bien égal. — Et pourquoi donc cette distinction? — C'est qu'avec un amant on ne sait jamais ce qui peut arriver et qu'il faut se réserver une porte de dégagement. La dévotion, les scrupules, coupent court à tout; il n'y a ni suites, ni éclat, ni emportement à redouter avec cette raison de changement. »

La prévoyante madame de Jully, qui avait imaginé ce beau prétexte de rupture, paraît s'être mise souvent dans le cas d'en faire usage : car après avoir aimé le charmant virtuose Jélyotte, elle prenait, peu de temps après, le goût le plus vif pour un certain chevalier de V*** [1].

Un grave événement (il ne s'agit pas de la querelle de la Cour et du Parlement) agitait alors le monde parisien. Il était le sujet de toutes les conversations et souvent un motif de discussions et même de querelles.

Vers la fin de l'année 1752 était venue, à Paris, une troupe de chanteurs italiens qu'on fit jouer sur

(1) Madame de Jully mourut fort jeune, le 10 décembre 1752.

le théâtre de l'Opéra, « sans prévoir, dit Rousseau, l'effet qu'ils y allaient faire... La comparaison des deux musiques entendues le même jour sur le même théâtre, déboucha les oreilles françaises. » Il se forma aussitôt deux partis : l'un pour les bouffons italiens, qui s'appelait le *coin de la reine*, parce qu'il se rassemblait à l'Opéra, sous la loge de Marie-Leczinska ; l'autre, pour l'ancien opéra français et qui s'appelait le *coin du roi*, parce qu'il se plaçait sous la loge de Louis XV. Rousseau, pour qui la musique a été pendant plus de trente ans la principale occupation, et qui préparait alors son *Devin du Village*, prit parti pour la musique italienne. Mais celui qui engagea le premier la lutte fut Grimm.

Frédéric-Melchior Grimm naquit à Ratisbonne le 26 décembre 1723. Ses parents, pauvres et obscurs, s'imposèrent des privations pour donner à leur fils une éducation soignée. Ils furent bien récompensés de leur zèle, car il fit d'excellentes études à l'université de Leipzig. Son goût pour les arts et la littérature le fit apprécier du comte de Schomberg, qui lui confia ses enfants pour les conduire à Paris. Quelque temps après, il entra comme lecteur chez le prince héréditaire de Saxe-Gotha. C'est dans la maison du prince, à Fontenay-aux-Roses, que Rousseau le vit pour la première fois, en 1749, pendant la détention de Diderot à Vincennes : « On parla musique, dit Rousseau, il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnait du clavecin. Après le dîner, on fit apporter

de la musique, nous musiquâmes toute la journée, et ainsi commença cette amitié qui, d'abord, me fut si douce. »

C'est Grimm, avons-nous dit, qui engagea la lutte contre la musique française. Il attaqua, dans une *Lettre sur l'opéra d'Omphale* (1), « cette façon de pousser avec efforts des sons hors du gosier et de les fracasser sur les dents par un mouvement de menton convulsif, que les Français appellent chanter, et que partout ailleurs, en Europe, on appelle crier. » Voilà pour le chant; puis, dans le *Petit Prophète de Bœhmischbrod*, brochure écrite en style et en verset bibliques, il prend à partie l'orchestre de l'opéra de la manière la plus comique; qu'on voie plutôt :

Chap. IV. — *Le bûcheron* (c'est le chef d'orchestre) : « Et pendant que je me parlais ainsi à moi-même (car j'aime à me parler à moi-même quand j'en ai le temps), je trouvai que l'orchestre avait commencé à jouer sans que je m'en fusse aperçu et ils jouaient quelque chose qu'ils appelaient une ouverture;

» Et je vis un homme qui tenait un bâton et je crus qu'il allait châtier les mauvais violons;

» Et il faisait un bruit comme s'il fendait du bois, et j'étais étonné de ce qu'il ne se démettait pas l'épaule, et la vigueur de son bras m'épouvanta;

» Et je disais : si cet homme là était né dans la maison de mon père, qui est à un quart de lieue

(1) *Omphale*, parole de Lamotte-Houdart, musique de Destouches.

de la forêt de Bœhmischbroda, en Bohême, il gagnerait jusqu'à 30 deniers par jour, et sa famille serait riche et honorée;

» Et je vis qu'on appelait cela battre la mesure, et encore qu'elle fut battue bien fortement, les musiciens n'étaient jamais ensemble. »

Après Grimm vint Jean-Jacques qui, dans sa *Lettre sur la Musique française*, porta le plus rude coup au parti antibouffon. Il mit le feu aux quatre coins de Paris [1]. Il conclut que « les Français n'ont point de musique et *n'en peuvent avoir*, ou que, si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux. » Et pourtant, par une contradiction dont il ne faudrait pas trop s'étonner de sa part, il venait de faire représenter le *Devin du Village*.

Cet intermède, joué à Fontainebleau devant le roi, obtint le plus grand succès. « Ceux qui ont vu cette première représentation, dit Rousseau, doivent s'en souvenir, car l'effet en fut unique [2]. » Sous

(1) Voy. la *Correspondance littéraire* de Grimm, 15 octobre 1753. A propos de la *Correspondance littéraire*, il importe de remarquer que l'abbé Raynal en a rédigé le commencement, et que la plus grande partie doit en être attribuée à Meister. Pendant les fréquentes absences de Grimm, Diderot aussi y a très-largement contribué.

(2) Pendant la première représentation à Paris, le 1er mars 1753, deux hommes, appartenant aux partis opposés, défendaient bruyamment leurs opinions et troublaient la représentation. Un garde s'approcha pour faire baisser le ton, mais le *Lulliste* dit au grenadier : *Monsieur est donc bouffonniste?* ce qui déconcerta tellement le militaire qu'il retourna tout confus à son poste (*Anecdotes dramatiques*, page 279).

Berlioz, dans ses intéressants *Mémoires*, raconte que pendant une représentation du *Devin du Village*, à laquelle il assistait,

l'impression du plaisir qu'on y avait goûté, on était disposé à la Cour à donner une pension à l'auteur. Mais l'orgueil de Rousseau détruisit ces bonnes intentions, et c'est de là que date son premier désaccord avec le Philosophe. Diderot, sans doute, ne lui fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi; mais il lui en fit un de son indifférence pour la pension. Il lui dit que s'il était désintéressé pour son compte, il ne lui était pas permis de l'être pour celui de Thérèse et de sa vieille mère, madame Levasseur; qu'il leur devait de ne négliger aucun moyen honnête de leur donner du pain.

Ces conseils de Diderot étaient tout à fait raisonnables et ils auraient dû être écoutés, surtout si l'on considère que celui qui les donnait faisait à madame Levasseur, et à l'insu de Jean-Jacques, une pension de cinquante écus [1].

Malgré de légères disputes où se révélaient de temps en temps le caractère insociable de Rousseau, il ne cherchait pas encore à s'éloigner de ses amis et se plaisait au contraire à les faire admettre dans les sociétés où il était reçu. C'est ainsi qu'il venait d'introduire dans la maison de madame d'Épinay, Grimm, qui ne devait pas tarder à supplanter M. de Francueil dans les bonnes grâces de cette dame.

à l'Opéra, un railleur jeta sur la scène, aux pieds de Colette, une énorme perruque poudrée à blanc. Depuis cette soirée, la pièce de Rousseau n'a plus été représentée sur ce théâtre.

(1) Cet article était porté sur ses tablettes de dépense. Voy. les *Mémoires sur Diderot,* par madame de Vandeul.

Madame d'Épinay allait se trouver, et bien par sa faute, dans une situation fort embarrassante : elle recevait habituellement trois hommes qui étaient amoureux d'elle. D'abord, M. de Francueil, son ami le plus ancien et le plus engagé; puis Grimm, le plus nouveau, et enfin Duclos, si l'on peut dire que Duclos ait jamais été réellement amoureux. Or, la séduisante châtelaine se flattait de retenir dans sa société ses trois amis. Mais on pense que malgré tout son manége, un tel projet était irréalisable, de là des brouilleries, bientôt suivies d'une rupture avec Duclos qui, par dépit, fit grand tort à la réputation de la dame. De là, vint aussi que Diderot demeura bien des années sans vouloir aller chez elle, quoiqu'elle reçût son plus intime ami, dans la crainte d'être mêlé à toutes ces tracasseries. Sur les rapports de Duclos, il la jugeait (1) fausse, tracassière, intrigante, quand elle n'était que faible, imprudente et coquette, puisque toutes ces chiffonneries provenaient de la fausse position où elle s'était mise en voulant garder ses trois adorateurs.

Avec des ménagements, il était facile à Grimm d'écarter peu à peu M. de Francueil; mais Duclos n'était pas homme à lâcher pied sans se défendre. Avant de se retirer, il chercha tous les moyens de perdre son rival dans l'esprit de madame d'Épinay. D'abord, il lui raconta l'histoire de sa

(1) Rousseau avait aussi été pour beaucoup dans les préventions de Diderot contre madame d'Épinay.

passion pour mademoiselle Fel [1]; ensuite, il éveilla sa jalousie au sujet des assiduités de Grimm dans la maison d'Holbach; mais la réputation de madame d'Holbach était au-dessus de la médisance, et cette insinuation d'un jaloux devait tomber à la première explication. C'est même cette explication qui nous a mis à portée de bien apprécier les heureuses qualités de la première femme du baron d'Holbach.

« La baronne, dit Grimm dans sa justification, était la femme la plus attachée à ses devoirs que j'aie connue; et ils n'étaient pas pour elle difficiles à remplir. Cette femme, par son caractère, n'avait jamais besoin des autres pour être satisfaite et heureuse, mais elle ne négligeait rien de ce qu'elle croyait utile ou agréable à son mari. C'était pour lui qu'elle caressait ses amis. Elle étudiait leurs goûts, elle était remplie de ces soins, de ces recherches qui font la douceur de la vie, mais ce n'était pas pour leur plaire qu'elle en agissait ainsi. »

C'est cette charmante femme que d'Holbach allait perdre à l'époque même où nous sommes arrivés. Sa mort fut l'occasion d'une absence que fit Grimm pour accompagner le baron dans un voyage que ses amis lui avaient conseillé après la mort de sa femme.

L'absence n'eut pas l'effet qu'en attendait peut-être Duclos : madame d'Épinay n'oublia pas son

(1) Mademoiselle Fel ou Fay, née à Bordeaux en 1706, a créé le rôle de Colette dans le *Devin du Village*. Elle eut pour amant le peintre de La Tour.

*chevalier* [1], et Grimm, qui n'était pas moins adroit que Duclos, lui porta à son retour un coup décisif, en disant à madame d'Épinay qu'il s'était vanté à Diderot d'avoir eu ses bonnes grâces.

Quand Rousseau, qui venait de passer quatre mois à Genève avec Thérèse, apprit, à son retour, au mois d'octobre 1754, la mort de madame d'Holbach, il écrivit au baron, quoiqu'il se fût éloigné de lui depuis quelque temps.

Il serait difficile d'assigner les motifs qui avaient amené entre le baron et Jean-Jacques ce refroidissement. Tous ceux qu'on a allégués n'ont aucune vraisemblance. Une anecdote, qu'on trouve dans la *Correspondance littéraire,* attribue l'éloignement de Rousseau à une scène plaisante où Diderot, d'Holbach, Saint-Lambert, Marmontel et l'abbé Raynal ont joué un rôle, et dont le bon curé de Montchauvet fut le héros ou plutôt la victime; mais cette facétie date de l'année 1755 [2]; et à cette époque, Rousseau

[1] Il faut remarquer que Grimm s'était battu pour elle; et cette conduite chevaleresque, comme bien on pense, ne lui avait pas nui.

[2] Nous la reproduisons ici telle qu'elle se trouve dans la *Correspondance* de Grimm : le curé lit une tragédie de sa façon intitulée : *David et Bethsabée.*

« La lecture était commencée; tout le monde rangé en cercle, écoutait attentivement. M. de la Condamine, entre autres, avait tiré le coton de ses oreilles pour entendre comme les autres, mais sa patience était à bout dès la première scène. Dans la seconde, David paraît, et se plaint de ce que l'amour le tourmente jour et nuit, et l'empêche de dormir. Il a cependant de quoi s'occuper; il a de nouveaux ennemis dit-il :

Quatre rois, vive Dieu, ci-devant mes amis.

Vive Dieu! s'écria la Condamine, pourquoi pas, ventre Dieu!

était revenu dans la société du baron, qu'il n'a cessé de fréquenter que depuis son départ pour l'Ermitage, en 1756. La supposition la plus probable est que Jean-Jacques, avec son caractère méfiant et son intolérance, ne pouvait supporter plus longtemps sans impatience d'entendre émettre des opinions si radicalement contraires aux siennes sur Dieu et ses attributs. Parmi les commensaux du baron il y avait bien des déistes à la façon de Rousseau, mais ils souffraient qu'on discutât leurs idées, tandis que, sur ce point, Jean-Jacques était intraitable : aussi aura-t-il pensé à rompre avec une société qui lui donnait tant de sujets d'irritation. Quoique brouillé avec le baron, Jean-Jacques n'avait pas cessé de voir intimement Grimm et Diderot. Pour déterminer une rupture avec ses deux amis, il fallait que l'isolement le rendît tout à fait misan-

et en remettant les cotons dans ses oreilles, il sortit brusquement. Voilà, dit le curé froidement, un homme qui ne sait pas que vive Dieu est le serment des Hébreux. Dans un autre endroit, Bethsabée pressée par David de le rendre heureux, veut le piquer d'honneur et lui rappelle ses grandes actions passées; elle dit :

Vous sûtes arracher Saül à ses furies,
Où ce prince vainqueur de mille incirconcis,
Frémissait que David en eut dix mille occis.

Ah! Dieu quel vers, s'écria le citoyen de Genève et pourquoi *occis?* pourquoi pas *tué?* — Je pourrais, lui dit froidement le curé, vous répondre que *tué* ne rime pas avec *incirconcis;* mais, apparemment que vous vous imaginez que tué et occis sont des synonymes; apprenez, Monsieur, que cela n'est pas : On dit tous les jours : cet homme me tue par ses discours et l'on n'en est pas occis pour cela. — J'avoue, reprit le citoyen, qu'il doit être fort fâcheux d'être *occis,* mais je ne me soucierais pas même d'être *tué*..... »

thrope, et qu'une fatale passion lui fît oublier les plus simples devoirs de l'amitié et de la reconnaissance. Il fut perdu, dès qu'il eut accepté de madame d'Épinay la retraite qu'elle lui offrait à l'Ermitage. Diderot, pressentant que la solitude devait avoir sur lui la plus fâcheuse influence, essaya tous les moyens pour l'en faire sortir. Malheureusement chaque tentative le rendait encore plus ombrageux.

## CHAPITRE II

**1756-1759**

J.-J. Rousseau à l'Ermitage. — Madame d'Houdetot. — Saint-Lambert. — Passion de Jean-Jacques pour madame d'Houdetot. — Préventions de Diderot contre madame d'Épinay. — Madame de Puisieux. — *Le Fils naturel.* — Vues de Diderot sur l'art dramatique. — Madame d'Épinay annonce à Rousseau son départ pour Genève. — Jean-Jacques refuse de l'accompagner. — Motifs de son refus. — Rupture de Jean-Jacques et de madame d'Épinay — Rousseau quitte l'Ermitage. — Article *Genève* de l'*Encyclopédie.* — *Lettre sur les Spectacles.* — Rupture de Jean-Jacques et de Diderot. — D'Alembert et les prédicants de Genève. — Voltaire aux délices. — Il se lie avec madame d'Épinay. — Rapprochement de Diderot et de madame d'Épinay. — D'Alembert se retire de l'*Encyclopédie.* — Helvétius. — Le Livre de l'*Esprit.* — Persécutions contre l'auteur. — Arrêt du conseil contre l'*Encyclopédie.*

C'est le 9 avril 1756 que J.-J. Rousseau se rendit, en compagnie de Thérèse et de sa mère, à la délicieuse habitation que sa bienfaitrice lui avait préparée. Cette retraite, où il croyait trouver le calme et

le bonheur, devint bientôt le théâtre de ses plus grandes fautes et la source de tous ses malheurs, par suite de la passion doublement coupable que lui inspira madame d'Houdetot.

Lorsque le comte d'Houdetot épousa la sœur de M. d'Épinay, mademoiselle la Live de Bellegarde, il était épris d'une dame qu'il ne cessa jamais d'aimer. Aussi, malgré toutes les qualités qui embellissaient sa jeune femme, n'éprouva-t-il pour elle que de l'indifférence; il n'exigeait d'elle que le respect des convenances, comme on les entendait alors, c'est-à-dire qu'il tenait à ce que les liaisons de sa femme ne fussent pas scandaleuses; c'est sans doute ce qui la porta à l'oubli de ses devoirs, malgré son naturel tendre et constant [1]. En 1756, sa liaison avec Saint-Lambert était encore toute récente.

Le marquis de Saint-Lambert, le futur auteur

[1] Bien longtemps après, M. d'Houdetot disait spirituellement : « Nous avions, ma femme et moi, la vocation de la fidélité; seulement, il y a eu un malentendu. » Madame la vicomtesse d'Allard, dans ses *Anecdotes pour servir de suite aux Mémoires de madame d'Épinay*, s'exprime ainsi au sujet de madame d'Houdetot qu'elle avait beaucoup connue : « Ce sera une consolation pour les femmes laides, d'apprendre que madame d'Houdetot, qui l'était beaucoup, a dû à son esprit et surtout à son charmant caractère d'être si parfaitement et si constamment aimée; elle avait non-seulement la vue basse et les yeux ronds, comme le dit Rousseau, mais elle était extrêmement louche, ce qui empêchait que son âme ne se peignît dans sa physionomie; son front était très-bas, son nez gros; la petite vérole avait laissé une teinte jaune dans tous ses creux, et ses joues étaient marquées de brun : cela donnait un air sale à son teint, qui, je crois, était beau avant cette maladie. »

du poème des *Saisons*, s'était déjà fait connaître dans les lettres par de jolis vers, au succès desquels Voltaire et madame du Châtelet n'avaient pas nui. Mais ce qui surtout l'avait mis à la mode dans les salons de Paris, ce fut la passion qu'il avait inspirée à cette femme célèbre pendant qu'ils étaient ensemble à la Cour de Lorraine, passion qui avait eu pour Emilie des suites si funestes.

Pendant que Rousseau était à l'Ermitage, l'amant de madame d'Houdetot faisait partie, sous les ordres du prince de Beauvau, son protecteur et son ami, de l'expédition dirigée contre Port-Mahon par le duc de Richelieu; avant son départ, il avait conseillé à la comtesse d'Houdetot d'aller visiter Jean-Jacques parce que, comme Diderot et Grimm, il craignait pour lui l'effet de l'isolement. Il devait être très-mal récompensé de sa confiance. Personne n'ignore, en effet, que c'est à la constance de madame d'Houdetot que Saint-Lambert est redevable de n'avoir pas perdu à la fois et sa maîtresse et son ami.

A la Chevrette, on fut indigné de la conduite de Rousseau; cependant, on n'en fit rien paraître parce qu'il semblait assez puni par les remontrances sévères, mais méritées, que Diderot lui adressa à cette occasion.

Notre philosophe pouvait croire en ce moment que ses amis s'étaient concertés pour lui causer des tracas. Il venait d'avoir avec Grimm une explication au sujet de sa liaison avec madame d'Épinay, pour laquelle Diderot n'avait, on le sait, aucune sympathie.

Mais c'est en vain qu'il essaya de l'en détacher. Il n'eut pas plus de succès auprès du baron d'Holbach.

Madame d'Epinay avait vu assez fréquemment le baron chez Gauffecourt, qui venait d'être atteint d'une maladie très-grave durant laquelle tous ses amis lui avaient prodigués, à l'envi, les soins les plus empressés. Malgré les avis de Diderot, le baron lia connaissance avec madame d'Épinay qu'il continua à voir intimement après qu'il fut entré en marché avec elle pour acheter son magnifique château de la Chevrette. L'affaire manqua, mais les relations persistèrent. Quant à Diderot, qui avait aussi rencontré madame d'Epinay chez Gauffecourt, il n'était pas facile à détromper et à ramener. Malgré les avances pressantes de la dame, tout en se montrant très-poli, et en la complimentant sur l'espèce de fascination qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, il ne lui laissa pas lieu de douter qu'il ne tenait pas à pousser plus avant la connaissance.

En même temps qu'il continuait la publication de l'*Encyclopédie,* le Philosophe avait trouvé assez de loisir pour composer quelques ouvrages. Depuis l'*Interprétation de la nature* il avait fait imprimer, pour venir en aide à madame de Puisieux, les *Bijoux indiscrets,* roman licencieux et sans valeur qui se ressentait du motif qui l'avait fait naître. Du reste, à l'époque où nous sommes arrivés, il n'allait pas tarder à rompre avec cette femme de lettres. En 1749, pendant qu'il était au château de Vincennes, il avait eu à se plaindre de sa conduite. L'auteur de

la *Nécessité d'être inconstante* [1] ne s'était pas, paraît-il, borné à une déclaration platonique de ce beau principe. Mais, quoi qu'en ait dit madame de Vandeul, cette aventure n'amena pas sa rupture avec Diderot, qui n'a cessé de la voir que longtemps après. Avant qu'il la quittât, il l'avertissait quelquefois : « Prenez garde, Madame, lui disait-il, vous vous défigurez dans mon cœur ; il y a là une image à laquelle vous ne ressemblez plus. »

Pendant l'année 1756, il termina le *Fils naturel.* Sur le point de le livrer à l'impression, il écrivit à Grimm, alors à la Chevrette, pour le prier de venir à Paris, afin de revoir ensemble cet ouvrage. Grimm, qui s'était promis de rester tout l'automne à la campagne avec son amie, fit à Diderot la proposition d'y venir passer les huit jours qu'il jugeait nécessaires à cette révision. « M. Diderot, dit madame d'Épinay, se défendit *avec effroi* de cette proposition, » et elle perdit ainsi l'occasion de faire connaissance avec un homme « qu'elle regardait comme le génie le plus profond du siècle. » A défaut de l'auteur, Grimm s'adjoignit, pour ce travail, un homme de lettres de la société du baron, le poète Desmahis [2].

Peu de temps après, Diderot fit paraître sa pièce qui, au dire de madame d'Épinay, eut le plus grand

(1) Roman de madame de Puisieux. Il y a dans un autre roman de cette dame intitulé : *Zamor et Almanzine,* une réflexion d'une naïveté précieuse : « La princesse s'ennuyait fort au sérail : *le moyen de ne pas périr d'ennui avec des eunuques.* »

(2) Auteur de l'*Impertinent,* son meilleur ouvrage et des articles

succès : « son ami Grimm en est plus content mille fois que lui-même. L'intérêt qu'il y prend a passé jusqu'à moi; je me sens heureuse de ce succès. J'ai débité, pour ma part, plus de cent exemplaires en deux jours. »

En fait, même à la lecture, le *Fils naturel* est loin d'être un chef-d'œuvre. Voltaire, à qui l'auteur s'empressa de l'envoyer, ne sait comment en faire l'éloge, lui qui cependant avait tant de tact et maniait si adroitement la flatterie. Dans sa lettre de remerciements, il lui dit : « Votre ouvrage ressemble à son auteur, il me paraît plein de vertus, de sensibilité et de philosophie; » puis laissant le livre, il se rabat sur des questions secondaires de réformes théâtrales, qu'il n'espère pas « tant que les petits-maîtres se mêleront sur la scène avec les acteurs (1); » enfin, il lui parle de l'excommunication qui frappe ceux-ci, de l'*Encyclopédie*, et lui rappelle sa détention à Vincennes. Mais des idées de Diderot sur la manière dont il comprend le théâtre et sur l'exécution de sa pièce, il n'en est pas question. Évidemment, le poète ne la trouvait pas bonne.

Diderot se proposait de créer un genre destiné à représenter la vie privée et surtout la vie de famille

*fat, femme*, etc., de l'*Encyclopédie*, articles dont la médiocrité n'a pas échappé à Voltaire. Il a fait encore, en collaboration avec son ami Margenci, une petite pièce fugitive intitulée : *Voyage de Saint-Germain*. Notons que Margenci et Desmahis ont fait quelque temps partie de la société du baron d'Holbach.

(1) Le comte de Lauraguais, grand-maître des Menus-Plaisirs, mit fin à cet abus, un peu plus tard, en 1759.

avec tous ses incidents caractéristiques; certes, l'entreprise était louable et nous l'avons vu réaliser depuis avec le plus grand succès; mais, pour l'exécuter, il manquait au philosophe cette faculté de transformation indispensable à l'auteur dramatique. L'abbé Arnaud lui disait : « Vous avez l'inverse du talent dramatique : il doit se transformer dans tous les personnages, et vous les transformez tous en vous. »

Les représentations que Diderot avait adressées à Rousseau, au sujet de sa passion extravagante et de la réclusion à laquelle il condamnait Thérèse et sa vieille mère à l'Ermitage, avaient un moment troublé la bonne entente qui avait jusqu'alors presque toujours régné entre eux. Mais Jean-Jacques, s'étant engagé à faire des excuses à Saint-Lambert, les relations se rétablirent comme par le passé avec tous ses amis. Il était même retourné chez le baron d'Holbach, qui lui fit bon accueil; la baronne, seule, la seconde femme de d'Holbach, le reçut très-froidement, et il ne reconnut plus cette aimable Caroline, qui marquait pour lui tant de bienveillance quand elle était fille. Enfin, comme pour mieux cimenter la réconciliation, Saint-Lambert, en arrivant de l'armée alla, en compagnie de madame d'Houdetot, le visiter à l'Ermitage.

Tout sujet de brouille paraissait donc écarté, quand un incident inattendu vint tout bouleverser. Madame d'Épinay annonça qu'elle voulait aller à Genève consulter le fameux docteur Tronchin. Or, ce départ devait être la cause de la rupture définitive de

Rousseau avec tous ses amis. Mais laissons raconter Jean-Jacques lui-même : « Un jour, dit-il, que je ne songeais à rien moins, madame d'Épinay m'envoya chercher. En entrant j'aperçus dans ses yeux et dans toute sa contenance un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé, que cet air ne lui était pas ordinaire, personne au monde ne sachant mieux qu'elle gouverner son visage et ses mouvements. « Mon ami, me dit-elle, je pars pour Genève ; » ma poitrine est en mauvais état, ma santé se » délabre au point que toute chose cessante, il faut » que j'aille voir et consulter Tronchin. » Cette résolution si brusquement prise, et à l'entrée de la mauvaise saison, m'étonna d'autant plus que je l'avais quittée trente-six heures auparavant, sans qu'il en fût question. Je lui demandai qui elle emmènerait avec elle. Elle me dit qu'elle emmènerait son fils avec M. de Linant ; et puis elle ajouta négligemment : « et vous, mon ours, ne viendrez-» vous pas aussi ? » Comme je ne crus pas qu'elle parlât sérieusement sachant que, dans la saison où nous entrions, j'étais à peine en état de sortir de ma chambre, je plaisantai sur l'utilité d'un malade pour un autre malade ; elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition et il n'en fut plus question. Nous ne parlâmes plus que des préparatifs de voyage dont elle s'occupait avec beaucoup de vivacité, étant résolue à partir dans quinze jours. Elle ne perdit rien à mon refus, ayant engagé son mari à l'accompagner. »

Quelques jours après, Rousseau reçut de Diderot

un billet par lequel celui-ci l'adjurait de donner à sa bienfaitrice cette marque de reconnaissance; mais Jean-Jacques ne vit dans ce conseil qu'une intrigue dirigée contre lui, et dont le Philosophe n'était que l'instrument. Aussi lui répondit-il : « Votre avis ne vient pas de vous. Outre que je suis peu d'humeur à me laisser mener sous votre nom par le tiers et le quart, je trouve à ces ricochets certains détours qui ne vont pas à votre franchise et dont vous ferez bien, pour vous et pour moi, de vous abstenir désormais. » Puis, non content de cela, il écrit à Grimm qu'il connaît le motif qui oblige madame d'Épinay à aller précipitamment consulter Tronchin à Genève [1], et il insinue qu'il ne veut pas servir de chaperon à cette dame, tandis que celui qu'il pense être la cause du mal trouve mieux de s'en dispenser.

Engagés sur ce ton, on voit aisément à quoi ces pourparlers devaient nécessairement aboutir : brouillé avec Diderot, Grimm, madame d'Épinay et tous leurs amis, Rousseau dut bientôt quitter l'Ermitage.

Que si l'on trouve intéressant de rechercher de quel côté sont les premiers torts, on a sous les yeux toutes les pièces de ce procès D'abord, pour

[1] Le docteur Tronchin vint plus tard à Paris en qualité de premier médecin du duc d'Orléans. Il s'était marié en Hollande avec la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt. Diderot voulait qu'on mît au pied de sa statue, cette inscription que fit Plutarque pour un médecin de son temps : « Il fut entre les médecins ce que fut Socrate entre les philosophes. » Il est mort en 1781.

s'excuser de ne pas accompagner madame d'Épinay, Rousseau donne pour raison l'état de sa santé, et c'est en effet le seul motif qu'il pùt alléguer; cependant on remarquera que Diderot ne l'avait pas trouvé suffisant et qu'à ce moment, où il est dans les meilleurs termes avec Jean-Jacques et loin d'être bien avec madame d'Épinay, il ne paraît pas redouter pour son ami les fatigues de ce voyage. Outre cette excuse, Rousseau donne un prétexte qui, par la manière dont il est présenté, a quelque chose d'odieux : « il ne voulait pas servir de chaperon à madame d'Épinay ! » Même en admettant l'exactitude des commérages d'antichambres sur lesquels s'appuie Jean-Jacques pour accuser sa bienfaitrice de manœuvres destinées à cacher une faute, il devait encore partir. Or, rien n'est moins prouvé. Certes, nous savons que la chasteté n'était pas la vertu dominante de madame d'Épinay; M. d'Épinay ne l'ignorait pas non plus. Comme l'a dit un de nos contemporains [1], sa femme ne faisait ni mystère ni vanité de sa liaison avec Grimm. Pourquoi donc, entre deux suppositions, choisir la plus compliquée et la plus malveillante quand une vérité bien simple pourrait tout expliquer? Ne savait-on pas que Tronchin était déjà venu à Paris, que madame d'Épinay l'avait consulté? et puis comme le secret aurait été bien gardé! M. d'Épinay conduit lui-même sa femme à Genève, en compagnie de leur fils et de Linant, son instituteur [2].

[1] M. Saint-Marc-Girardin.

[2] A cause de la similitude des noms, on a quelquefois

Qu'on remarque ensuite qu'elle séjourne près de deux ans en Suisse, où Grimm va passer avec elle plus de six mois. Où est donc le mystère en tout ceci? Le mystère, s'il y en a un, est dans la folle passion que Rousseau avait pour madame d'Houdetot. Une chose, peut-être aussi, inquiétait sa vanité : il craignait qu'en accompagnant une grande dame, on ne vînt à faire la différence, dans son pays, entre sa conduite et les principes qu'il affichait en ses ouvrages. Une lettre qu'il écrit à Saint-Lambert, où il se plaint que madame d'Houdetot lui conseille d'aller à Genève, témoigne de cette préoccupation. « Quoi qu'il arrive, écrit-il, je ne veux pas aller m'étaler dans mon pays à la suite d'une fermière générale. » Ce qui irrita madame d'Épinay bien plus que le refus de l'accompagner, fut que pendant tous les pourparlers que l'incident fit naître, elle acquit la certitude que Jean-Jacques l'avait desservie dans l'esprit de Diderot. Rien ne pouvait lui être plus sensible. Sous l'empire de la colère, elle lui signifia son congé. Rousseau quitta donc l'Ermitage et vint s'établir à Mont-Louis, près de Montmorency, chez M. Mathas, procureur fiscal du prince de Condé.

Brouillé avec Grimm et madame d'Épinay, Rousseau prit la résolution de se séparer de Diderot

confondu ce Linant, précepteur du fils de madame d'Épinay, avec celui qui avait été placé autrefois chez Voltaire. Mais ce passage d'une lettre de Voltaire ne donne pas lieu de douter qu'il y avait deux personnes de ce nom. « Permettez que je remercie M. Linant. Il n'a pas besoin de son nom pour avoir droit à mon estime et à mon amitié. J'ai connu son mérite avant de savoir qu'il portait le nom d'un de mes anciens amis. »

et de la société des Philosophes. Il s'agissait pour lui d'en trouver une occasion éclatante, un article de l'*Encyclopédie* la lui fournit.

Pendant que s'accomplissaient les divers incidents que nous venons de retracer, l'entreprise des deux éminents coopérateurs suivait son cours régulier. En 1752, après l'impression du deuxième volume, la publication de l'*Encyclopédie* avait été suspendue par un arrêt du conseil du roi, en date du 7 février; mais le gouvernement, sans toutefois révoquer l'arrêt qu'il avait rendu, avait fait des instances aux auteurs pour qu'ils la reprissent et depuis rien n'était venu l'entraver. Le troisième volume avait paru en 1753, précédé d'un discours où d'Alembert, en même temps qu'il répondait aux critiques auxquelles les deux premiers volumes avaient donné lieu, repoussait les accusation d'irréligion qu'on dirigeait contre les éditeurs, et se défendait de l'imputation, dont on les chargeait, de propager des doctrines dangereuses à la sûreté de l'État. En somme, les tracasseries qu'on avait suscitées aux directeurs de l'*Encyclopédie*, loin de nuire à l'ouvrage, avaient contribué à le rendre meilleur. Le troisième volume était plus soigné que les précédents; et l'attention du public ayant été éveillée par l'arrêt du Conseil, le nombre des souscripteurs s'en trouvait augmenté. Enfin, tout marchait à souhait, quoique en silence, mais le moment était venu où l'*Encyclopédie* allait faire grand bruit.

Un article sur Genève attira sur d'Alembert un orage auquel il était loin de s'attendre. Le coup

partit de deux endroits à la fois. Jean-Jacques fit cause commune avec les prédicants de Genève qui étaient seuls en cause. D'Alembert, dans cet article, disait : « Dans cette ville on ne souffre point de comédie [1]; ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes ; mais on craint le goût de parure, de dissipation et de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant, on pourrait peut-être remédier à cet inconvénient... Par ce moyen Genève aurait des spectacles et des mœurs et jouirait de l'avantage des uns et des autres : les représentations théâtrales formeraient le goût des citoyens et leur donneraient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très-difficile d'acquérir sans ce secours. » Puis, plus loin, parlant du clergé de Genève, il disait : « Les ministres ont des mœurs exemplaires, ils vivent dans une grande union ; on ne les voit point, comme dans d'autres pays, disputer entre eux, avec aigreur, sur des matières inintelligibles, se persécuter mutuellement, s'accuser indécemment auprès des magistrats. Il s'en faut, cependant, beaucoup qu'ils pensent tous de même sur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importants à la religion. *Plusieurs ne croient plus la divinité de Jésus-Christ*... Pour tout dire, en un mot, plusieurs pas-

(1) On trouve daus les registres du Conseil d'État de Genève que le 16 décembre 1738, le consistoire remontra que la comédie causait une perte de temps considérable, surtout aux étudiants et aux apprentis, qu'elle enracinait dans les cœurs, l'esprit de mondanité, nourrissait l'amour du luxe et le goût de la parure...

teurs de Genève n'ont d'autre religion *qu'un socinianisme parfait.* »

Dans une dernière visite que Diderot avait faite à l'Ermitage, il avait parlé à Rousseau de cet article de d'Alembert. Avant d'exprimer son sentiment, Jean-Jacques attendit le septième volume de l'*Encyclopédie*, où il était inséré. Quand il parut, Rousseau avait quitté l'Ermitage et était établi à Montmorency. C'est là qu'il lança sa *Lettre sur les Spectacles*, qui mit le feu aux poudres.

La *Lettre sur les Spectacles*, éloquente comme tout ce qui sortait de la plume de son auteur, dévoilait en outre des qualités d'écrivain qui manquaient à ses premiers ouvrages : son style était plus souple et plus facile, il avait acquis plus d'aisance et de liberté, on n'y trouvait ni polémique, ni déclamation; mais, comme les précédents, il contenait maints sophismes, et, en définitive, il ne démontrait rien. D'ailleurs, pour donner lieu à une discussion utile, la question était mal posée. De même que celle par laquelle Rousseau avait débuté dans la carrière des lettres, au sujet de l'influence des arts et des sciences, elle était trop vague et trop générale. Au lieu de rechercher si le théâtre était nuisible par lui-même, il valait mieux se demander s'il y avait de bonnes pièces au point de vue de la morale. Ainsi posée, la question était facile à résoudre; personne ne doute, et Rousseau, malgré tout son talent littéraire, n'aurait osé soutenir que le triomphe de la vertu sur les passions, des sentiments généreux sur l'intérêt personnel, que nous repré-

sentent tant de chefs-d'œuvre dramatiques, n'est pas un spectacle réconfortant, bien propre à élever les caractères, et à déterminer, chez ceux qui le considèrent, un vrai perfectionnement moral. On pourrait étendre cette réflexion à la lecture des bons romans, qui peut aussi devenir un moyen très-efficace d'amélioration.

La valeur littéraire de l'ouvrage de Rousseau n'était pas la seule cause de l'effet qu'il produisit. Ce qui fit de cette publication un véritable événement, c'est qu'elle contenait la déclaration solennelle de la rupture de Jean-Jacques avec Diderot. « J'avais, disait l'auteur, un Aristarque sévère et judicieux. Je ne l'ai plus, je n'en veux plus; mais je le regretterai sans cesse, et il manque bien plus à mon cœur qu'à mes écrits (1). » Cette division éclatante entre les deux hommes, qu'on regardait alors comme les plus fortes têtes du monde philosophique, fit éclater parmi les gens de lettres des sentiments différents. Tandis que les ennemis des encyclopédistes s'en réjouissaient, elle consterna tous les amis de Diderot. Saint-Lambert, à qui Rousseau avait adressé un exemplaire de sa *Lettre*,

(1) Cette déclaration était accompagnée de la note suivante, tirée de l'Ecclésiastique : « Si vous avez tiré l'épée contre votre ami, n'en désespérez pas, car il y a moyen de revenir vers votre ami. Si vous l'avez attristé par vos paroles, ne craignez rien, il est possible encore de vous réconcilier avec lui. Mais pour l'outrage, le reproche impérieux, la révélation du secret et la plaie faite à son cœur en trahison, point de grâce à ses yeux : s'éloignera sans retour. » Eccles. XXII, 26, 27.

la lui renvoya en lui témoignant l'indignation que lui inspirait sa conduite.

Mais Jean-Jacques avait pris son parti ; il voulait se séparer de tout ce qui, de près ou de loin, tenait à la société des philosophes ; à Marmontel même, avec qui jusqu'alors il avait eu des relations amicales, et qui n'était pour rien dans les événements qui avaient mis les choses au point où elles étaient, il envoya sa *Lettre sur les Spectacles,* accompagnée d'une note tout au moins inconvenante : « Cet hommage n'est pas, disait-il, pour l'auteur du *Mercure* (1), mais pour M. Marmontel. »

Quant à d'Alembert, la *Lettre* de Rousseau n'était pas sa seule préoccupation. Il avait, par son article sur Genève, ameuté contre lui une compagnie remuante qui ne paraissait pas disposée à le laisser en paix. Les pasteurs consentaient bien à passer pour sociniens et même pour déistes en petit comité, mais ils ne tenaient pas à ce qu'on publiât ainsi leurs opinions. En conséquence, ils rédigèrent une protestation dans laquelle ils dénonçaient comme infidèle et calomnieuse la peinture que d'Alembert avait faite de leur église, et en même temps ils faisaient agir auprès du gouvernement français pour l'amener à sévir contre l'auteur de l'article.

De sa résidence des Délices, Voltaire avertissait

(1) Marmontel avait obtenu le brevet du *Mercure* qu'il dirigeait avec Suard. Il le perdit sur le soupçon d'avoir fait la parodie de *Cinna* dans laquelle se trouvaient des allusions blessantes à un homme puissant.

son ami, lui écrivait lettre sur lettre pour qu'il ne rétractât rien de ce qu'il avait avancé, et se portait garant de l'exactitude de ses appréciations.

Le poète, lui aussi, qui avait fait des démarches pour l'établissement d'un théâtre à Genève, et qui, même, jouait la comédie à Lausanne ([1]), se sentait atteint par la lettre de Rousseau, et il n'était pas homme à oublier une blessure même légère, d'autant moins que, dans ses conversations avec madame d'Épinay, il avait été fréquemment question des procédés de Jean-Jacques à l'égard de tous ses amis.

([1]) Gibbon nous donne, dans ses *Mémoires*, les renseignements suivants sur son séjour à Lausanne et en particulier sur le théâtre de Voltaire : « Le plus grand agrément que je tirai du séjour de Voltaire à Lausanne fut la circonstance rare d'entendre un grand poète déclamer sur le théâtre ses propres ouvrages. Il avait formé un société d'hommes et de femmes, parmi lesquels il y en avait qui n'étaient pas dépourvus de talent. Un théâtre décent fut arrangé à *Mon-Repos*, maison de campagne à l'extrémité d'un faubourg; les habillements et les décorations faites aux dépens des acteurs, et les répétitions soignées par l'auteur, avec l'attention et le zèle de l'amour paternel. Deux hivers consécutifs (1757-1758), les tragédies de *Zaïre*, d'*Alzire* et de *Zulime*, et sa comédie sentimentale de l'*Enfant prodigue*, furent représentées sur le théâtre de *Mon-Repos*. Voltaire jouait les rôles convenables à son âge, de Lusignan, Alvarès, Benassar, Euphémon. Sa déclamation était modelée d'après la pompe et la cadence de l'ancien théâtre, et respirait plus l'enthousiasme de la poésie, qu'elle n'exprimait les sentiments de la nature. Mon ardeur, qui bientôt se fit remarquer, manqua rarement de me procurer un billet. L'habitude du plaisir fortifia mon goût pour le théâtre français, et ce goût affaiblit peut-être mon idolâtrie pour le génie gigantesque de Shakespeare, qui nous est inculquée dès notre enfance, comme premier devoir d'un Anglais. L'esprit et la philosophie de Voltaire, sa table et son théâtre, contribuèrent sensiblement à raffiner et à polir les manières à Lausanne..... »

Madame d'Épinay était à Genève depuis le commencement du mois de décembre de 1757. A l'occasion de son arrivée, Voltaire écrivait à M. Tronchin, de Lyon, parent du docteur : « *Esculape*-Tronchin nous attire ici toutes les jolies femmes de Paris... Il est allé au devant de madame d'Épinay, qui s'est trouvée mal sur le chemin de Lyon à Genève. Il lui rendra la santé comme aux autres. Je ne crois d'autres miracles que les siens. » A M. et madame d'Épinay, il s'empressait de faire ses offres de services, ainsi que ceux de sa nièce, madame Denis (1).

On trouve dans les *Mémoires* de madame d'Épinay la preuve de la douleur que ressentit Diderot quand il apprit la conduite de Rousseau à son égard. A ce propos, il écrivait à un ministre de Genève : « Je cause avec vous comme je causais autrefois avec cet homme qui s'est enfoncé dans le fond d'une forêt où son cœur s'est aigri, où ses mœurs se sont perverties. Que je le plains! Imaginez que je l'aimais, que je m'en souviens, que je le vois seul entre le crime et le remords avec des eaux pro-

(1) Les vers suivants, adressés par Voltaire à madame d'Épinay le 26 décembre 1757, nous donnent des renseignements sur la maladie dont elle souffrait :

Des préjugés sage ennemie
Vous de qui la philosophie
L'esprit, le cœur et les beaux yeux
Donnent également envie
A quiconque veut vivre heureux
De passer près de vous sa vie;
Vous êtes, dit-on, tendre amie;
Et vous seriez encore bien mieux
Si votre santé raffermie
Et votre beau *genre nerveux*
Vous en donnait la fantaisie.

fondes à côté de lui... Il sera souvent le tourment de ma pensée. Nos amis communs ont jugé entre lui et moi : je les ai tous conservés et il ne lui en reste aucun. C'est une action atroce que d'accuser publiquement son ami, même lorsqu'il est coupable; mais quel nom donner à l'action s'il arrive que l'on soit innocent? Quel nom lui donner encore si l'accusateur s'avouait au fond de son cœur l'innocence de celui qu'il ose accuser? Je crains bien, Monsieur, que votre compatriote ne se soit brouillé avec moi parce qu'il ne pouvait plus supporter ma présence; il m'avait appris, depuis deux ans, à pardonner les injures particulières, mais celle-ci est publique et je n'y sais pas de remèdes. Je n'ai point lu son dernier ouvrage; on m'assure qu'il s'y montre religieux : si cela est, je l'attends à son dernier moment. »

La rupture de Rousseau avec Diderot devait avoir pour effet de rapprocher ce dernier de madame d'Épinay. Malgré la réserve du Philosophe, elle n'avait pas perdu l'espoir de le ramener. Jamais elle n'avait eu pour lui plus d'admiration et un plus grand désir de l'avoir pour ami. « Quatre lignes de cet homme, écrivait-elle à Grimm, me font plus rêver et m'occupent davantage qu'un ouvrage complet de nos prétendus beaux esprits. »

Heureusement pour Diderot qu'il recevait les consolations de l'amitié, parce qu'il allait traverser les plus rudes épreuves.

Le parti antiphilosophique, à la tête duquel étaient des personnages du plus haut rang, avait

pris à ses gages des écrivains faméliques, que des dispositions naturelles, à déprimer tout ceux qui était au-dessus d'eux par le talent et le caractère, poussaient à la calomnie, encore plus que le besoin de vivre. Soit dans des écrits périodiques, soit dans des pamphlets, ils gagnaient leur subside en faisant pleuvoir sur les philosophes une grêle de traits empoisonnés. L'ineptie de telles attaques les aurait rendues inoffensives, si, pour certaines gens, la méchanceté ne valait pas mieux que le talent.

D'Alembert, dont l'énergie n'était pas sans doute proportionnée au génie, se lassa bientôt d'être toujours en butte, comme un des directeurs de l'*Encyclopédie*, à la malignité de ses ennemis, et d'avoir sans cesse à redouter des mesures de rigueur de la part du gouvernement : « Les satires odieuses, écrit-il à Voltaire [1], qu'on publie contre nous, et qui sont non-seulement tolérées, mais protégées, autorisées, applaudies, commentées même par ceux qui ont l'autorité en main; les sermons, ou plutôt les tocsins qu'on sonne à Versailles contre nous en présence du roi, *nomine reclamante*, l'inquisition nouvelle et intolérable qu'on veut exercer contre l'*Encyclopédie*, en nous donnant de nouveaux censeurs plus absurdes et plus intraitables qu'on n'en pourrait trouver à Goa; toutes ces raisons, jointes à *plusieurs autres*, m'obligent de renoncer à ce travail. »

La retraite de d'Alembert porta un coup terrible

(1) Janvier 1758.

à Diderot, mais s'il fut un moment abattu, il ne perdit pas courage. Il répondait à Voltaire, qui lui conseillait d'imiter son collègue : « Abandonner l'ouvrage, n'est-ce pas tourner le dos sur la brèche, n'est-ce pas faire ce que désirent les coquins qui nous persécutent? et si nous finissons, ne sommes-nous pas bien vengés? » Mais Voltaire avait d'autres vues qu'il croyait plus politiques et plus habiles « que M. Diderot, écrivait-il à d'Argental. M. d'Alembert, M. de Jaucourt et l'auteur de l'excellent article de la *génération* (1), déclarent qu'ils ne travailleront plus si on ne leur rend justice, si on leur donne des réviseurs mal intentionnés, et je vois évidemment que la voix du public, qui est la plus puissante des protections, mettra ceux qui enseignent la nation sur le trône des lettres où ils doivent être... Tout le malheur vient de ce que M. Diderot n'a pas fait d'abord la même déclaration que M. d'Alembert. »

Voltaire était trop éloigné de Paris pour bien apprécier le situation. Il se trompait sur les dispositions de la Cour à l'égard des philosophes, et particulièrement sur celles de madame de Pompadour et de M. de Choiseul ; cependant, d'Alembert lui avait fait certaines révélations qui auraient dû le mettre au courant de ce qui se passait. Le 15 février 1758, il lui écrivait : « Vous me demandez si Monsieur et Madame une telle (2) ne nous protégent pas. Pauvre républicain que vous êtes ! Si vous saviez de quel

(1) Le fameux Haller.
(2) Madame de Pompadour et M. de Choiseul.

bureau partent quelques-unes des satires dont nous nous plaignons. » Il était vrai que l'auteur de la *Gazette de France* qui dénonçait dans les *Affiches de province* les encyclopédistes comme corrupteurs des mœurs, recevait les ordres des ministres; et Palissot, que nous allons voir porter aux philosophes le coup le plus terrible, était subventionné par le duc de Choiseul (1).

Dès ce moment, le gouvernement était résolu à sévir contre les philosophes. Les plus hautes protections ne devaient pas les mettre à l'abri de ses rigueurs, et le livre de l'*Esprit,* qu'Helvétius venait de publier, allait être, le premier, l'objet de mesures sévères.

Helvétius était fils du premier médecin de Marie Leczinska, femme de Louis XV. A l'âge de vingt-trois ans, il avait obtenu, par la protection de la reine, une place de fermier général qui valait cent mille écus de rente. Doué de tous les avantages extérieurs, il passa la plus grande partie de sa jeunesse dans les plaisirs. Généreux et bienfaisant, il donnait, sans compter, de la manière la plus simple. La société des gens de lettres, qu'il fréquentait assidûment, fit naître en lui le désir de la célébrité. A l'âge de trente-cinq ans, il quitta tout à coup la vie voluptueuse qu'il avait menée jusqu'alors, résigna sa place, et après avoir épousé

(1) Palissot devait à l'intérêt qu'il avait su inspirer à ce ministre, par ses honteux services, une maison de campagne à Argenteuil, sur le fronton de laquelle il avait fait graver ces mots : *Deus nobis hæc otia fecit.*

mademoiselle de Ligniville, nièce de madame de Graffigny, il se retira sur sa belle propriété de Voré, pour s'y livrer à l'étude, dans la pensée qu'il pourrait se faire un nom à côté de celui de Montesquieu; en vertu du principe qu'il a énoncé plus tard, dans son livre, que par la méthode et l'émulation, on pouvait faire des hommes de génie. Au milieu d'observations quelquefois très-judicieuses, cet ouvrage renferme des erreurs capitales. A part celle que nous venons d'indiquer, il contient des aberrations d'une espèce plus grave, puisqu'elles portent sur la morale dont le principe, aux yeux de l'auteur, serait l'intérêt personnel bien entendu. En outre, faute d'avoir établi la division fondamentale entre les deux facteurs qui concourent à former les idées que nous avons des phénomènes naturels, il fait résulter toutes nos conceptions de l'impression des objets sur nos sens, et néglige ce qui tient à l'élaboration cérébrale, ou, comme on l'a dit depuis, au *Sujet*.

Le livre de l'*Esprit*, on le voit, n'était pas bon; mais son peu de valeur, pas plus que le danger imaginaire qu'il faisait courir à la moralité, — laquelle repose bien plus sur les habitudes acquises que sur des théories vagues ou fausses dont le bon sens universel fait bientôt justice, — n'expliquent la sévérité qu'on déploya contre l'auteur. Effrayé par le danger qui le menaçait, Helvétius rédigea sous forme de lettre une première déclaration, bientôt suivie d'une rétractation précise dans laquelle, il disait : « Je n'ai voulu attaquer aucune des vérités

du christianisme, que je professe dans toute la rigueur de ses dogmes et de sa morale, et auquel je fais gloire de soumettre toutes mes pensées, toutes mes opinions et toutes les facultés de mon être, certain que tout ce qui n'est pas conforme à son esprit ne peut l'être à la vérité. Voilà mes véritables sentiments. J'ai vécu, je vivrai et je mourrai avec eux. » Pour comble d'humiliation, on exigea de lui, à la sollicitation du clergé, une troisième rétractation, qu'il dut déposer lui-même entre les mains de l'avocat général Joly de Fleury. Le magistrat reçut cette rétractation, le 22 janvier 1759, et prononça le lendemain son réquisitoire. Un arrêt du Parlement, rendu le 6 février, fit brûler l'ouvrage.

Ce déchaînement du parti antiphilosophique n'avait pas pour unique objet le livre de *l'Esprit*. Dans son réquisitoire, l'avocat général usa même de ménagements envers la personne de l'auteur, « qui, disait-il, n'aurait jamais donné le jour à cette production funeste si, moins livré à des *impressions étrangères*, il n'eût consulté que les sentiments intimes de son propre cœur [1]. » Ailleurs, le magistrat est encore plus explicite; et, après avoir dit que le livre d'Helvétius n'était qu'un abrégé des principes exposés dans le *Dictionnaire encyclopédique*, il le dénonce au Parlement, qui institue une commission composée de théologiens et d'avocats, pour

(1) Voltaire dans sa *Correspondance* (lettre à Saurin, 14 décembre 1772), dit que c'est sur les conseils de Duclos qu'Helvétius composa son ouvrage.

examiner les articles incriminés. Le résultat ne se fit pas longtemps attendre : le 8 mars 1759, un arrêt du Conseil du roi révoquait le privilége accordé à l'*Encyclopédie*.

Tous ces coups auraient dû abattre le courage de Diderot; et probablement qu'il n'aurait pu, en effet, surmonter tous les chagrins qui venaient l'accabler à la fois, s'il n'avait pas trouvé chez ses amis, et dans l'affection d'une femme tendre, sérieuse et intelligente, des consolations et des encouragements.

## CHAPITRE III

**1759-1762**

Diderot se lie avec mademoiselle Voland. — Le baron d'Holbach. — Son portrait. — La *Synagogue*. — Le salon de madame Geoffrin. — Portrait de madame Geoffrin. — Mademoiselle de Lespinasse. — Madame du Deffand, son esprit caustique. — Madame du Deffand et Voltaire. — Monsieur et madame Necker. — Mort du père de Diderot. — Diderot va à Langres. — Il passe à Isles. — Les Vordes, propriété des dames Voland. — Palissot. — La comédie des *Philosophes*. — La *Vision* de Charles Palissot, par l'abbé Morellet. — Voltaire et Palissot. — *Le Père de famille*. — La Chevrette. — Grimm et madame d'Épinay. — La Briche. — Le Grand-Val. — Société du Grand-Val. — Georges le Roy. — Les *Lettres sur les animaux*. — Buffon. — *Le Neveu de Rameau*. — Expulsion des Jésuites. — L'éducation au dix-huitième siècle. — Publication de l'*Émile*. — Incompatibilité de Voltaire et de Rousseau. — L'Optimisme. — Damilaville.

Quelque temps après avoir quitté madame de Puisieux, et pendant un voyage qu'avait fait sa femme, en Champagne, chez son beau-père, Diderot s'était lié avec madame Voland, veuve d'un

financier [1]. Cette dame avait subi le charme de la conversation de Diderot, et elle s'aperçut trop tard qu'une de ses filles, Sophie, était éprise du Philosophe.

Diderot avait alors un peu plus de quarante ans, il était par conséquent dans toute la force de l'âge et s'il n'avait pas, comme Helvétius, le genre de beauté qui tourne la tête aux femmes de théâtre, il portait sur son visage le signe d'un grand esprit uni à un grand cœur, ensemble bien séduisant pour une femme intelligente et cultivée. D'ailleurs ses traits étaient nobles, sa physionomie très-expressive : « Son front large, découvert et noblement arrondi portait, nous dit Meister, l'empreinte imposante d'un esprit vaste, lumineux et fécond, l'ensemble du profil se distinguait par un caractère de beauté mâle et sublime ; le contour de la paupière supérieure était plein de délicatesse ; l'expression habituelle de ses yeux, sensible et douce ; mais lorsque sa tête commençait à s'échauffer, on les trouvait étincelants de feu. Sa bouche respirait un mélange intéressant de finesse, de grâce et de bonhomie. »

Madame Voland, dès qu'elle se fut aperçue que sa fille aimait Diderot, chercha, par tous les moyens, à les empêcher de se voir ; mais l'amour a bien des ruses, et puis Sophie avait pour confidente sa

(1) Dans l'*Almanach royal* de 1726, on trouve M. Voland demeurant rue de Toulouse, préposé pour les fournissements des sels.

sœur, madame Legendre [1], qui ne se lassait pas d'entendre le Philosophe. Trompant la vigilance de leur mère, elles allaient toutes deux au Palais-Royal, où elles étaient sûres de rencontrer Diderot sur un banc de la belle allée d'Argenson [2]. Quand on ne pouvait se voir, on s'écrivait. Mais la juste sévérité de madame Voland ne put pas tenir longtemps contre une passion réelle et profonde, bien éloignée de ces goûts passagers qui formaient tant de liaisons éphémères à cette époque. Il fallut bien tolérer ce qu'elle ne pouvait empêcher.

Nous ne connaissons aucun portrait de Sophie; mais dans toutes les qualités que Diderot reconnaît à son amie, il n'est jamais question de sa beauté, tandis qu'il vante à tout propos les charmes de madame Legendre. Mademoiselle Voland n'était plus jeune quand elle se lia avec le Philosophe, elle avait trente-trois ans, et par conséquent ne pensait plus à se marier. Sa famille était dans l'aisance, elle vivait habituellement à Paris; mais tous les ans, vers l'automne, madame Voland allait,

(1) M. Legendre figure dans l'*Almanach royal* de 1767 comme inspecteur des Ponts et Chaussées et demeurant rue Neuve-des-Bons-Enfants-Richelieu. Il est mort trois ans après, en 1770.

(2) Le Palais-Royal n'était pas alors tel que nous le voyons aujourd'hui : les maisons d'alentour formaient la rue Richelieu et la rue des Bons-Enfants (ni la rue de Montpensier ni la rue de Valois n'existaient encore). Les propriétaires de ces maisons avaient tous des escaliers ou des terrasses sur le jardin. Ils firent, mais inutilement, des représentations très-vives lorsque, quelques années avant la révolution, le duc d'Orléans transforma son Palais.

avec sa fille aînée, passer deux ou trois mois dans sa propriété des Vordes, à Isles, en Champagne, et c'est en grande partie à ces absences annuelles, que nous devons la correspondance de Diderot.

Au moment où commence cette correspondance, tous les événements que nous venons de rapporter se sont accomplis. L'*Encyclopédie* est arrêtée, mais non pas abandonnée.

Il y avait à Paris, comme point de ralliement, deux ou trois salons où se discutaient les moyens de faire tête à l'orage, et de travailler en silence à mener l'entreprise à son terme. Le premier de ces salons pour le dévouement à la cause des sciences et des arts, pour la générosité des procédés et l'urbanité de l'accueil, était celui du baron d'Holbach.

Paul Thiry, baron d'Holbach, naquit à Heidelsheim, dans le Palatinat, vers le commencement de 1723; mais il vint fort jeune à Paris, où il fit son éducation. « Je n'ai guère rencontré, dit Meister, d'homme plus savant et plus universellement savant que M. d'Holbach [1]; je n'en ai jamais vu qui le fût avec si peu d'ambition, même avec si peu de désir de le paraître; sans le sincère intérêt qu'il prenait au progrès de toutes les lumières, de toutes les connaissances, sans le besoin véritable qu'il avait de communiquer aux autres tout ce qu'il

[1] Quelque système que forge mon imagination, disait Diderot, je suis sûr que mon ami d'Holbach me trouve des faits et des autorités pour le justifier.

croyait pouvoir lui être utile, on aurait pu toujours ignorer le secret de sa vaste érudition.....

» J'ai toujours été frappé du rapport qu'il y avait entre le caractère de sa figure et celui de son esprit. Il avait tous les traits assez réguliers, assez beaux, et ce n'était pourtant pas un bel homme. Son front, large et découvert comme celui de Diderot, portait l'empreinte d'un esprit vaste, étendu; mais moins sinueux, moins arrondi, il n'annonçait ni la même chaleur, ni la même énergie, ni la même fécondité; son regard ne peignait que la douceur, la sérénité habituelle de son âme. »

Riche d'une fortune de 60,000 livres de rente, personne ne l'employait plus noblement ni surtout plus utilement que d'Holbach. Helvétius, plus riche et plus magnifique, ne s'inquiétait pas, quand il donnait, de savoir à qui et pour quelle destination; le baron, au contraire, voulait que ses libéralités aient un bon emploi. Il disait à Helvétius : « Vous êtes brouillé avec tous ceux que vous avez obligés, et moi j'ai conservé tous mes amis. »

Tous les dimanches, il y avait grand dîner dans sa maison de la rue Royale, où il réunisssait nombre de savants et d'artistes; mais c'était le jeudi, *jour de synagogue*, que se rencontraient chez lui les initiés de l'*Encyclopédie;* puis, dans la belle saison, les intimes, comme Diderot, Grimm, Galiani, Georges Leroy, Saint-Lambert, etc., allaient passer, avec sa famille, quelques jours au Grand-Val. Devenu veuf de très-bonne heure, il avait épousé la sœur de sa première femme, la charmante Caroline,

dont nous avons parlé, à l'occasion de la froide réception qu'elle fit à Rousseau; et n'ayant pu tomber d'accord avec madame d'Épinay pour l'acquisition du château de la Chevrette, il avait acheté, d'un M. Charon, le domaine du Grand-Val, qu'il avait fait restaurer et embellir. C'est là qu'il demeurait une partie de l'été avec sa femme, sa belle-mère madame d'Aine, et son beau-frère M. d'Aine [1], qui devint plus tard intendant de Tours, et succéda, par la suite, à Turgot dans l'intendance de Limoges.

Il n'est pas, je pense, sans intérêt, de se représenter d'une façon précise ce séjour où se sont agitées les grandes questions qui, après avoir été élaborées au centre d'un petit groupe d'hommes, ont fini par devenir plus tard le *Credo* de la masse des gens éclairés et par passer dans les faits. Quelque efficaces qu'aient été les résultats produits par l'*Encyclopédie*, les conversations de la maison d'Holbach ont exercé une influence plus grande sur la société contemporaine. La parole aura toujours, en effet, comme moyen de propagande, une importance bien autrement considérable que le livre. Le grand mérite du baron d'Holbach a été de réunir des gens qui, sans lui, ne se seraient peut-être jamais connus, de donner à leur réunion un but bien défini, et, en groupant ainsi toutes les forces actives, de les amener à faire converger tous leurs

[1] Alors maître des Requêtes. Il demeurait, d'après l'*Almanach royal* de 1767, rue Taranne.

efforts vers la même direction. Dans cette tâche, qu'il jugeait la plus utile qu'il pût s'imposer, il déploya une ardeur, une persévérance et un dévouement incomparables.

Le château du Grand-Val était situé près de la Marne, à la pointe de la presqu'île que forme cette rivière avant de se jeter dans la Seine, à Charenton. En venant de Paris, deux routes y donnaient accès: l'une par Vincennes, qui, longeant la Marne, traversait Champigny, Chenevières, Amboile, était la plus pittoresque et la plus praticable; l'autre, plus directe mais moins commode, passait à Charenton, Bonneuil, et conduisait au château par un chemin de traverse le long d'un petit cours d'eau appelé le Morbra. Non loin était un autre domaine nommé le Petit-Val, et entre les deux se trouvait le village de Sucy. « A gauche de l'habitation du Grand-Val, il y avait un petit bois qui la défendait du vent du nord et qui était coupé par un ruisseau coulant naturellement à travers des branches d'arbres rompues, des ronces, des joncs, de la mousse, des cailloux. Le coup d'œil en était tout à fait pittoresque et sauvage [1]. » C'est là que les hôtes du Grand-Val allaient, dans les chaleurs brûlantes de l'été, chercher la fraîcheur et l'ombre.

Indépendamment du Grand-Val et de la maison de la rue Royale, l'école encyclopédique avait encore d'autres lieux de réunion, mais ceux-ci moins importants, parce que le motif qui les rappro-

(1) Lettre de Diderot à mademoiselle Voland.

chait y était moins défini et plutôt mondain que philosophique.

Au premier rang de ces maisons secondaires, il faut citer celle de madame Geoffrin. À la mort de madame de Tencin, « la belle et scélérate chanoinesse, » comme l'appelle Diderot [1], sa société s'était jointe à celle qu'avait déjà formée madame Geoffrin, « assez riche, dit Marmontel, pour faire de sa maison le rendez-vous des lettres et des arts » et voyant que c'était pour elle un moyen de se donner dans sa vieillesse une amusante société et une existence honorable, madame Geoffrin avait fondé chez elle deux dîners : l'un, le lundi, pour les artistes, parmi lesquels il faut citer les deux Vanloo, Carle et Michel, Vernet, Boucher, Latour, Lemoyne; et l'autre, le mercredi, pour les gens de lettres où se rencontraient d'Alembert, Galiani, l'abbé Raynal, Morellet, Helvétius, Saint-Lambert, etc., et quelquefois Diderot, quand l'absence de Sophie lui laissait du temps à consacrer à ses amis, ou lorsqu'il n'allait pas chez le baron. On verra que la plupart des habitués de madame Geoffrin étaient aussi reçus chez madame d'Holbach; souvent même, les deux salons n'en faisaient qu'un. D'Alembert, toutefois, qui s'était toujours

[1] Dans le *Rêve de d'Alembert*. On trouve dans les *Lettres* de mademoiselle Aïssé à madame Calendrini, la note suivante de la main de Voltaire : « Vers le milieu de l'année 1728, la Frenaye amant de madame de Tencin, qui, dit-on, l'avait ruiné, se tua dans son cabinet. Il disait dans son testament que s'il mourait de mort violente, c'était elle qu'on devait en accuser. Elle fut mise au Châtelet d'où elle sortit justifiée. »

tenu sur la réserve à l'égard du baron, était un des hôtes les plus assidus de madame Geoffrin. Il était le plus gai, le plus animé, le plus amusant dans sa gaieté : « Après avoir passé sa matinée à chiffrer de l'algèbre et à résoudre des problèmes de dynamique ou d'astronomie, il sortait de chez madame Rousseau, la vitrière, comme un écolier échappé du collége, ne demandant qu'à se réjouir; et, par le tour vif et plaisant que prenait alors cet esprit si lumineux, si profond, si solide, il faisait oublier en lui le savant pour n'y plus laisser voir que l'homme aimable (1). »

Sans aucune teinture ni des arts, ni des lettres, madame Geoffrin se trouvait également à l'aise dans ses deux sociétés du lundi et du mercredi. Elle avait le bon esprit de ne parler que de ce qu'elle savait bien, un grand tact pour remettre la conversation dans la voie où elle désirait la maintenir; mais, au dire de Marmontel, on ne trouvait pas chez elle la liberté philosophique que recherchaient les habitués du Grand-Val.

Si l'on s'en rapporte à la boutade de Greuze : « Mort Dieu ! si elle me fâche, je la peindrai ! » madame Geoffrin devait être laide; mais elle corrigeait ce défaut en s'habillant avec une sorte de simplicité élégante, qui faisait de sa mise un modèle de bon goût (2). Elle avait un travers qui,

(1) *Mémoires* de Marmontel.

(2) Voir la lettre de Diderot, du 19 septembre 1767, où il dit : « Madame Geoffrin fut fort bien; je fis un piquet avec elle,

bien qu'il indiquât un bon naturel, causait souvent de l'impatience à ses amis : c'était l'envie de se mêler de leurs affaires, d'être leur confidente, leur conseil et leur guide; dans une lettre à mademoiselle Voland, Diderot se plaint vivement de la manie de cette dame : « Je reçus jeudi la visite de madame Geoffrin, qui me traita comme une bête, et qui conseilla à ma femme d'en faire autant. La première fois, elle vint pour gâter ma fille; cette fois, elle serait venue pour gâter ma femme et lui apprendre à dire des gros mots et à mépriser son mari. »

Vers l'année 1764, un autre salon s'ouvrit aux philosophes, celui de mademoiselle de Lespinasse[1]. Sans être belle, cette femme, célèbre par l'attachement inaltérable que lui avait voué l'illustre d'Alembert, possédait toutes les grâces de l'esprit. « C'était, dit Marmontel dans ses *Mémoires*, la tête la plus vive, l'âme la plus ardente, l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho. »

d'Alinville et le baron. Je remarque toujours le goût noble et simple dont cette femme s'habille. Elle avait ce jour-là une étoffe simple, d'une couleur austère, des manches larges, le linge le plus uni et le plus fin, et puis la netteté la plus recherchée de tout côté... » M. Charles de Mouy vient de publier la *Correspondance inédite* de madame Geoffrin et de Stanislas-Auguste Poniatowski, roi de Pologne.

(1) Julie-Jeanne-Éléonore de Lespinasse, née à Lyon en 1732, était l'enfant naturelle de madame d'Albon; mais elle fut enregistrée sous le nom d'un bourgeois de Lyon. En 1752, madame du Deffand, ayant fait un voyage en Bourgogne, rencontra mademoiselle de Lespinasse et l'emmena avec elle, à Paris, comme demoiselle de compagnie.

La marquise du Deffand, chez qui mademoiselle de Lespinasse avait trouvé un asile, était aussi une des femmes les plus spirituelles de son temps; mais elle était, par contre, l'une des plus méchantes. Rien ne mettait à l'abri de ses satires, si ce n'est une malice égale à la sienne. Voltaire est la seule personne qu'elle ait ménagée : elle n'ignorait pas qu'il était dangereux de s'attaquer à l'irascible poète. On aura une idée de la manière dont elle traitait ses meilleures amies, en lisant le portrait qu'elle a tracé de madame du Châtelet dans une lettre à Horace Walpole : « Représentez-vous une femme grande et sèche, sans cul, sans hanches, la poitrine étroite, deux petits tétons arrivant de fort loin, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très-petite tête, le visage aigu, le nez pointu, deux petits yeux vert-de-mer, le teint noir, rouge, échauffé, la bouche plate, les dents clair-semées et extrêmement gâtées. Voilà la figure de la belle Émilie, figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisures, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion; mais comme elle veut être belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est souvent obligée de se passer de bas, de chemises, de mouchoirs et autres bagatelles.. .. »

A côté de cette caricature de l'amie de Voltaire, il n'est pas sans intérêt de placer la plaisante oraison funèbre que fit Voltaire au vieil amant de madame du Deffand, le président Hénault : « Il y a

trente ans que son âme n'était que molle et point du tout sensible; qu'il concentrait tout dans sa petite vanité; qu'il avait l'esprit faible et le cœur dur; qu'il était content, pourvu que la reine trouvât son style meilleur que celui de Moncrif et que deux femmes se le disputassent..... Je reprends toutes les louanges que je lui ai données.

Je chante la palinodie,
Sage du Deffand, je renie
Votre président et le mien.
A tout le monde il voulait plaire
Mais ce charlatan n'aimait rien;
De plus, il disait son bréviaire [1].

On pourrait croire que la marquise se trouva offensée de cette *exécution* de son ami, mais il n'en fut rien; Voltaire ne voulait pas la blesser, au contraire. Il savait qu'avant de mourir, le Président s'était rendu coupable d'une faute impardonnable : il avait oublié son amie dans son testament.

On sent combien des rapports continuels avec une pareille femme devaient être pénibles pour mademoiselle de Lespinasse. Néanmoins, elle souffrit en silence pendant près de douze ans; mais en 1764, n'y tenant plus, elle rompit d'une manière éclatante avec sa prétendue protectrice. Les habitués du salon de la marquise du Deffand, trompant son espoir secret, suivirent presque tous, mademoiselle de Lespinasse dans sa retraite. Son cercle se trouva composé, outre d'Alembert, de

(1) Lettre du 16 décembre 1770.

l'abbé Morellet, Condillac, Saint-Lambert, Marmontel, Turgot, et d'un certain nombre de personnages que des opinions communes ne liaient pas entre eux, comme cela avait lieu dans le salon purement philosophique du baron d'Holbach.

Telles étaient, avec la société du *Bout du banc*, qui se réunissait chez mademoiselle Quinault [1] et où allaient Duclos, d'Alembert, Voltaire quand il était à Paris, les principales maisons ouvertes aux gens de lettres et aux artistes.

Plus tard, après son mariage avec mademoiselle Curchod, le banquier Necker ouvrit, au Marais, un salon qui créa dans la suite, au sein du parti philosophique, un très-regrettable antagonisme, par suite de la rivalité politique du financier avec le bon et grand Turgot. Chez madame Necker, on voyait parfois Diderot et plus souvent Raynal, Saurin, Chastellux, Suard, Marmontel, Thomas, Bernard, Dorat, etc.

Nous avons déjà dit qu'aucun de ces centres n'était comparable pour la cohésion, la hardiesse des entretiens, la profondeur des idées émises ou la grandeur du but à atteindre, à celui de la rue Royale. La *Synagogue,* comme l'appelaient les adeptes, était, en effet, le rendez-vous de tous les encyclopédistes dignes de figurer, par leurs talents, à côté des chefs de l'entreprise. On y voyait les précurseurs de Lavoisier et de Bichat : Venel, Roux,

[1] Mademoiselle Quinault avait été actrice. Elle se retira du théâtre en 1741.

Rouelle, et aussi Bordeu, dont nous aurons à nous occuper avec détail, à propos d'un petit ouvrage de Diderot, le *Rêve de d'Alembert*.

Peu de temps après la suppression de l'*Encyclopédie*, Diderot fit une perte des plus sensibles : son père mourut au mois de juillet 1759. Quoique le Philosophe eût des idées très-erronées sur le mariage, il avait au plus haut degré le sentiment de la famille : il adorait sa fille Angélique, et il avait pour son père l'affection la plus tendre, affection dont nous savons que ce vieillard était bien digne. Grimm, en allant retrouver à Genève madame d'Épinay, au mois de mars 1759, était passé par Langres exprès pour le voir. « Je m'applaudirai toute ma vie, a-t-il dit dans sa *Correspondance*, d'avoir connu cet homme respectable. Il laissa trois enfants, Denis, l'aîné; une fille d'un cœur excellent et d'une fermeté peu commune qui, dès l'instant de la mort de sa mère, se consacra entièrement au service de son père et de sa maison, et refusa pour cette raison de se marier; un fils cadet qui a pris le parti de l'église : il est chanoine de l'église cathédrale de Langres, et un des grands saints de son diocèse. C'est un homme d'un esprit bizarre, d'une dévotion outrée et à qui je crois peu d'idées et de sentiments justes. Le père aimait son fils aîné d'inclination, sa fille de reconnaissance et de tendresse, et son fils cadet de réflexion, par respect pour l'état qu'il avait embrassé. »

Quelques jours après avoir reçu la nouvelle de la mort de son père, Diderot se mit en route pour

Langres, afin de régler ses affaires de famille et d'amener un rapprochement entre son frère et sa sœur qui ne pouvaient s'entendre. « Je suis comme l'huile qui empêche ces machines raboteuses de crier lorsqu'elles viennent à se toucher, écrit-il de Langres. Mais qui est-ce qui adoucira leurs mouvements quand je ne serai plus ici ([1])? »

Les trois enfants du père Diderot étant très-désintéressés, l'héritage paternel fut très-vite partagé, et sans réclamation. Il consistait en 50,000 fr. en contrat, 10,000 fr. en récolte, une maison à la ville, deux jolies chaumières à la campagne, des vignes, des marchandises, quelques créances et un mobilier tel à peu près qu'il convenait à un artisan aisé, en tout à peu près 200,000 fr., qui furent répartis « comme on ferait 200 liards; cela n'a pas duré un demi quart d'heure ([2]). »

Après un mois environ de séjour à Langres, Diderot quitta sa ville natale en faisant promettre à son frère et à sa sœur de le constituer juge de leur démêlés; « et l'abbé qui a lieu, m'a-t-il dit, de compter plus encore sur mon équité que sur mon affection, m'a accepté pour médiateur. Il a eu tort de dire comme cela, car en vérité il n'y a pas un homme de sa robe que j'estime plus que lui...... Il eût été bon ami, bon frère, si le Christ ne lui eût ordonné de fouler aux pieds toutes ces misères-là ([3]). »

([1]) Lettre à mademoiselle Voland, 31 juillet 1759.
([2]) Lettre à mademoiselle Voland, 14 août 1759.
([3]) Madame de Vandeul, dans ses *Mémoires*, s'exprime ainsi

En quittant Langres, Diderot alla rejoindre à Isles la mère de son amie, pour la ramener à Paris. C'est à ce voyage que nous devons la description de la propriété des dames Voland. « Le bel endroit que ces Vordes! écrit le Philosophe à Sophie et à sa sœur, quand vous vous les rappelez, comment pouvez-vous supporter la vue de vos symétriques Tuileries et la promenade de votre maussade Palais-Royal, où tous vos arbres sont estropiés en tête de choux? L'aspect de la maison m'a plu; j'en dis autant de l'intérieur. Le salon surtout est on ne peut pas mieux. J'aime les boiseries et les boiseries simples : celles-ci le sont. L'air du pays doit être sain, car elles ne m'ont pas paru endommagées; et puis, une porte sur l'avenue, une autre sur le jardin et sur les Vordes, cela est on ne peut mieux. »

Peu de temps après le retour de Diderot à Paris, Grimm ramenait de Genève madame d'Epinay.

Désormais, le Philosophe allait partager entre Grimm et d'Holbach, entre la Chevrette et le Grand-Val, le temps qu'il ne passait pas avec Sophie ou dans son cabinet de travail; débarrassé de la correspondance qu'il avait entretenue, en l'absence

sur le compte de son oncle : Il mit à la rigueur cette maxime de l'apôtre : *Hors de l'Église, point de salut.* Il s'est brouillé avec mon père parce qu'il n'était pas chrétien, avec ma mère parce qu'elle était sa femme : il n'a jamais voulu me voir parce que j'étais sa fille; il n'a jamais voulu embrasser mes enfants parce qu'ils étaient ses petits-fils, et mon époux, qu'il recevait avec bonté, a trouvé sa porte fermée depuis que je suis devenue sa femme

de Grimm, avec le duc de Saxe-Gotha et d'autres souverains du Nord, il pouvait donner tout son temps à l'*Encyclopédie.* A la fin de 1759, la besogne qu'il s'était attribuée, dans le partage des matières à traiter, était presque terminée; il ne lui restait plus à composer que trois morceaux de philosophie.

La mesure dont ce grand ouvrage venait d'être l'objet n'avait pas désarmé les dévots; non contents des rigueurs du pouvoir, ils voulaient encore soulever contre les philosophes l'opinion publique. Déjà, nous avons vu d'Alembert signaler à Voltaire la publication d'écrits périodiques, où les encyclopédistes étaient attaqués avec la dernière indécence; mais il fallait les traîner sur la scène, et les rendre odieux et ridicules aux yeux de tout Paris. Cette besogne malpropre exigeait un homme ayant toute honte bue. Palissot, grassement payé par le duc de Choiseul, s'en chargea et fit la comédie des *Philosophes.*

Le privilége accordé à cette pièce est daté du 10 mai 1750 et signé par Crébillon. Elle était précédée d'une préface dans laquelle l'auteur se défendait d'avoir eu en vue quelques écrivains qui, par leur position, exigeaient des ménagements. Il cherchait surtout, au moyen d'adroites flatteries, à calmer Voltaire, avec lequel il prévoyait bien qu'il aurait mailles à partir. En outre, il essayait de justifier ses attaques en reproduisant, à côté d'extraits tirés des *Considérations sur les Mœurs* de Duclos, de l'*Encyclopédie* et de l'*Interprétation*

*de la nature,* des insanités de la façon de la Mettrie, dans la pensée que le lecteur ne saurait pas démêler le bon et le mauvais, et qu'il envelopperait dans la même réprobation Duclos, Diderot et la Mettrie.

La comédie des *Philosophes,* représentée pour la première fois dans le courant de l'année, mit en émoi tout le monde lettré. Dans une scène du troisième acte, l'auteur, par une allusion qui ne manquait pas d'à-propos, représentait le citoyen de Genève allant à quatre pattes et disant :

En nous civilisant nous avons tout perdu.
La santé, le bonheur et même la vertu.
Je me renferme donc dans la vie animale ;

*(Il tire une laitue de sa poche.)*

Vous voyez ma cuisine, elle est simple et frugale.
On ne peut, il est vrai, se contenter à moins :
Mais j'ai su m'enrichir en perdant des besoins.
La fortune, autrefois, me paraissait injuste ;
Et je suis devenu plus heureux, plus robuste
Que tous ces courtisans dans le luxe amollis
Dont les femmes enfin connaissent tout le prix.

Ce personnage, on le voit, n'était que ridicule ; mais il n'en était pas ainsi des autres : l'un d'eux, sous le nom de M. Carondas, faisait l'apologie du vol, et Diderot, nommé dans la pièce Dortidius, était un des plus maltraités. C'est lui qui, au mépris de tout sentiment de patriotisme, disait :

« Fi donc ! c'est se borner que d'être citoyen.
Loin de ces grands revers qui désolent le monde
Le sage vit chez lui dans une paix profonde :
Il détourne les yeux de ces objets d'horreur ;
Il est son seul monarque et son législateur :
Rien ne peut altérer le bonheur de son être :
C'est aux grands à calmer les troubles qu'ils font naître. »

Pour avoir l'idée de l'effet que produisit cette pièce après les premières représentations, il suffira de remarquer qu'elle donna lieu à plus de vingt brochures pour ou contre. Parmi les écrivains qui répondirent avec le plus de verve et de véhémence à l'attaque de Palissot, il faut citer l'abbé Morellet, que Voltaire, qui aimait à donner des surnoms, appelait l'abbé *Mords-les*. A l'exemple de l'auteur des *Philosophes*, il ne garda aucune mesure ; et, dans son écrit intitulé : *L'horrible Vision de Charles Palissot*, il lui rendit blessure pour blessure.

Morellet avait adopté, dans sa riposte, la forme qui avait jadis si bien réussi à Grimm pour son *Petit Prophète*, celle des versets de la Bible. Il terminait son pamphlet par ce trait empoisonné : « Lorsqu'on aura remué les ordures de ta vie, on s'étonnera de te voir devenu tout à coup l'apôtre des mœurs, et on demandera comment un homme qui n'a ni religion, ni mœurs, ni probité, ose-t-il parler de probité, de mœurs, de religion? Et tu répondras qu'il vaut mieux être fripon qu'incrédule, et crapuleux que philosophe. »

Malheureusement pour l'abbé, il avait mêlé dans sa querelle la protectrice de Palissot, la princesse de Robecq, fille du maréchal de Luxembourg. Sans la nommer, il avait dit qu'une méchante femme était très-dangereusement malade, et cela avait suffi pour que tout le monde la reconnût. Sur une plainte portée contre Morellet par les amis de la princesse, il fut bel et bien embastillé.

Depuis que Rousseau avait quitté l'Ermitage, il

s'était lié avec le maréchal de Luxembourg, qui l'avait, même, logé chez lui dans son château d'Enghien, près de Montmorency. Dès que d'Alembert eut appris l'emprisonnement de Morellet, il s'empressa d'écrire à Rousseau avec qui, malgré l'article sur Genève et la *Lettre sur les Spectacles*, il n'avait pas rompu, pour qu'il priât le maréchal de solliciter la liberté de l'abbé. Jean-Jacques s'y employa avec zèle, et, le premier août, d'Alembert lui annonçait l'élargissement du prisonnier et le remerciait de ses démarches.

L'auteur des *Philosophes* ne devait pas jouir paisiblement du succès de mauvais aloi que sa pièce venait d'obtenir. Malgré ses précautions, il avait irrité un homme qu'il n'était pas facile d'apaiser. Voltaire, en effet, ne s'était pas laissé prendre aux flagorneries de Palissot; et obéissant à des sentiments qui l'honorent, il n'avait pas voulu séparer sa cause de celle des encyclopédistes persécutés. L'arrêt qui avait frappé l'auteur du livre de l'*Esprit* ne l'avait pas beaucoup touché, il n'avait remarqué dans l'ouvrage d'Helvétius qu'une « certaine affectation à le mettre à côté de Crébillon »; mais quand il s'aperçut que la perte des philosophes était résolue, il s'en constitua ouvertement le champion. Dès le 7 février 1759 il écrivait à *Thieriot-la-Trompette* [1] pensant bien que sa lettre serait lue dans tous les salons de Paris : « Je vous prie de me dire quel est le conseiller ou président, géomètre, métaphysicien,

[1] Surnom que Voltaire donnait à son ancien ami.

mécanicien, théologien, poëte, grammairien, médecin, apothicaire, musicien, comédien qui est à la tête des juges de l'*Encyclopédie*? Il me semble que je vois l'inquisition condamnant Galilée. »

Palissot ayant envoyé sa pièce à Voltaire le 28 mai, reçut le 4 juin, au lieu de remerciements, une lettre qui contenait les reproches les plus véhéments. « Je suis des premiers qui aient employé fréquemment ce vilain mot d'*humanité*, contre lequel vous faites une si brave sortie dans votre comédie. Si après cela on ne peut pas m'accorder le nom de *philosophe*, c'est l'injustice du monde la plus criante..... Faites votre examen de conscience et voyez si vous êtes juste en représentant MM. d'Alembert, Duclos, Diderot, Helvétius, le chevalier de Jaucourt et *tutti quanti*, comme des marauds qui enseignent à voler dans la poche.... S'ils étaient tels que vous les représentez, il faudrait les envoyer aux galères, ce qui n'entre point du tout dans le genre comique. Je vous parle net; ceux que vous voulez déshonorer passent pour les plus honnêtes gens du monde; et je ne sais même si leur probité n'est pas encore supérieure à leur philosophie..... Sans avoir jamais vu M. Diderot, sans trouver le *Père de famille* plaisant, j'ai toujours respecté ses profondes connaissances; et à la tête de ce *Père de famille*, il y a une épître à madame la princesse de Nassau qui m'a paru le chef-d'œuvre de l'éloquence et le triomphe de l'*humanité*; passez-moi le mot.... »

L'émotion causée par la pièce de Palissot s'était bientôt calmée. A la fin du mois d'octobre, Diderot

écrivait à son amie : « Il y a six mois qu'on s'étouffait à la comédie des *Philosophes!* qu'est-elle devenue? Elle est au fond de l'abîme qui reste ouvert aux productions sans mœurs et sans génie, et l'ignominie est restée à l'auteur. »

Dans le *Père de famille,* dont Voltaire vante à Palissot la dédicace, Diderot avait complété ses vues sur la manière dont il comprenait le théâtre. Son *Essai sur la Poésie dramatique,* dédié à Grimm, explique l'objet qu'il s'était proposé dans ses pièces : « J'ai essayé, dit-il, de donner dans le *Fils naturel* l'idée d'un drame qui fût entre la comédie et la tragédie. Le *Père de famille,* que je promis alors et que des distractions continuelles ont retardé, est entre le genre sérieux et la comédie; et si jamais j'en ai le loisir et le courage, je ne désespère pas de composer un drame qui se place entre le genre sérieux et la tragédie. »

Voici, aux yeux du philosophe, le système dramatique dans toute son étendue : « La comédie gaie, qui a pour objet le ridicule et le vice; la comédie sérieuse, qui a pour objet la vertu et les devoirs de l'homme; la tragédie qui aurait pour objet nos malheurs domestiques, et la tragédie qui a pour objet les catastrophes publiques et les malheurs des grands (1). »

(1) Sédaine, que Collé appelait très-judicieusement le Greuze du théâtre, était de tous les auteurs dramatiques contemporains de Diderot, celui qu'il préférait. Il faut voir avec quel enthousiasme il parle du *Philosophe sans le savoir* : « Oui, mon ami, écrit-il à Grimm. Voilà le vrai goût, voilà la vérité domestique,

Une division plus rationnelle et moins compliquée consisterait, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, à considérer l'art dramatique comme destiné à représenter les divers événements de la vie privée et de la vie publique, ce qui constituerait deux genres différents; et même ces deux genres se confondraient, si chaque individu se regardait dans sa famille aussi bien que dans l'exercice de ses occupations publiques comme remplissant au même titre des fonctions sociales.

Quoique Voltaire ne trouvât pas le *Père de famille* « plaisant », il approuvait cependant les vues de l'auteur sur le théâtre. Dans la préface de l'*Écossaise,* qui parut l'année même de la première représentation des *Philosophes,* il s'exprimait ainsi : « L'un des deux illustres savants, et pour nous expliquer encore plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie, qui ont présidé au dictionnaire encyclopédique, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe, l'un de ces

voilà la chambre, voilà les actions et les propos des honnêtes gens, voilà la comédie. J'étais assis à côté de Cochin et je lui disais : il faut que je sois un honnête homme, car je sens vivement tout le mérite de l'ouvrage. Je m'en récrie de la manière la plus forte et la plus vraie, et il n'y a personne au monde à qui elle dût faire plus de mal qu'à moi, car cet homme me coupe l'herbe sous les pieds..... » Grimm faisait aussi très-grand cas du talent de Sédaine. Dans les jugements que Diderot et Grimm portent sur l'auteur du *Philosophe sans le savoir* et de la *Gageure imprévue,* on sent l'influence qu'ont dû exercer les pièces de Shakespeare sur leur manière d'envisager l'art dramatique. Grimm a été le premier en France à apprécier dignement le génie incomparable du poète anglais.

deux grands hommes, dis-je, dans des *Essais* qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très-judicieusement que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions et les états des hommes. »

En ce moment, les rapports entre le philosophe et le poète étaient on ne peut plus affectueux. Voltaire venait d'écrire à deux de ses amis de Paris, Damilaville et Thieriot, les choses les plus obligeantes pour Diderot. Il avait même chargé Thieriot de remettre de sa part au Philosophe les vingt volumes reliés de ses œuvres. « Je les reçus mercredi, écrit l'ami de Sophie, vendredi mon remerciement était fait, il était en chemin pour Genève le samedi. Damilaville et Thieriot disent qu'il est fort bien. C'est une critique assez sensée de son *Tancrède*, c'est un éloge de ses ouvrages, surtout de son *Essai sur les mœurs*, dont ils pensent que j'ai parlé habilement.... »

Nous savons que depuis le retour de madame d'Epinay, la glace était rompue entre elle et le Philosophe, qui allait souvent à la Chevrette se reposer de ses travaux. Il y trouvait son ami Grimm et quelquefois madame d'Houdetot avec Saint-Lambert, le baron d'Holbach, Galiani, etc., c'est-à-dire à peu près la même société qu'au Grand-Val. Seulement, chez le baron, il travaillait autant et peut-être plus qu'à Paris, tandis qu'à la Chevrette il donnait un peu de relâche à son cerveau et menait une vie plus mondaine.

Sa lettre du 15 septembre, à mademoiselle Voland,

contient une description très-animée d'un séjour à la Chevrette :

« Nous étions dans le magnifique salon et nous y formions, diversement occupés, un tableau très-agréable.

» Vers la fenêtre qui donne sur les jardins, M. Grimm se faisait peindre, et madame d'Épinay était appuyée sur le dos de la chaise de la personne qui le peignait.

» Un dessinateur assis plus bas sur un placet faisait son profil au crayon. Il est charmant ce profil ; il n'y a point de femme qui fût plus tentée de voir s'il ressemble.

» M. de Saint-Lambert lisait dans un coin la dernière brochure que je vous ai envoyée (1).

» Je jouais aux échecs avec madame d'Houdetot.

» La vieille et bonne madame d'Esclavelles, mère de madame d'Épinay, avait autour d'elle tous ses enfants, et causait avec eux et avec leur gouverneur.

» Deux sœurs de la personne qui peignait mon ami, brodaient, l'une à la main, l'autre au tambour. Et une troisième essayait au clavecin une pièce de Scarlatti.

» M. de Villeneuve fit son compliment à la maîtresse de la maison et vint se placer à côté de moi. Nous nous dîmes un mot. Madame d'Houdetot et lui se reconnaissaient. Sur quelques propos jetés lestement, j'ai même conçu qu'il avait quelque tort envers elle.

(1) Le *Discours sur la satire des philosophes*, de l'abbé Coyer.

» L'heure du dîner vint. Au milieu de la table était d'un côté madame d'Épinay, de l'autre M. de Villeneuve; ils prirent toute la peine, et de la meilleure grâce du monde. Nous dînâmes splendidement, gaiement et longtemps. Des glaces; oh! mes amies, quelles glaces! C'est là qu'il fallait être pour en prendre de bonnes, vous qui les aimez.

» Après dîner, on fit un peu de musique...

» Nos chasseurs revinrent sur les six heures. On fit entrer les violons, et l'on dansa jusqu'à dix; on sortit de table à minuit; à deux heures, au plus tard, nous étions tous retirés... »

La compagnie du Philosophe était devenue pour madame d'Épinay un véritable besoin. C'est avec lui qu'elle s'épanchait. En ce moment même, Grimm lui causait bien des tourments: sans qu'elle eût rien de grave à lui reprocher, elle craignait qu'il ne l'aimât plus autant; elle s'apercevait qu'il était moins exact et toujours affairé; s'il venait à la Chevrette, c'était pour en repartir précipitamment. Diderot remarquait tout cela, et il écrivait à Sophie : « A peine si je peux l'y rencontrer; il arrange si bien tous ses voyages, qu'il retourne quand j'arrive; et puis, il est si enfoncé dans la négociation et les mémoires, qu'on ne lui voit pas le bout du nez. Il ne lui reste presque pas un instant pour l'amitié, et j'ignore quand l'amour trouve le sien. »

Grimm, à qui sa liaison avec madame d'Epinay ne paraît pas avoir fait oublier le soin de sa for-

tune, s'efforçait sans doute de mériter, par ses services, l'intérêt du prince de Saxe-Gotha et de l'impératrice de Russie. Chargé d'affaires de la ville de Francfort, il aspirait à un emploi en rapport avec ses talents, et, pour y parvenir, il ne négligeait aucune démarche; son ambition n'échappait pas à Diderot, qui l'appelait ironiquement *Monsieur l'Ambassadeur*. Il y a tout lieu de croire que ce n'était pas par une exagération satirique, que Rousseau l'accusait d'avoir pris un ton avantageux; et certains indices conduisent à penser qu'il était un peu despote; aussi ses amis lui avaient-ils donné le surnom de Tyran-le-Blanc (1). Plus tard, nous le verrons tourmenter le Philosophe pour avoir *ses salons* et lui adresser des reproches, très-injustes, sur sa prétendue négligence.

(1) *Tyran-le-Blanc* est le titre d'un roman de M. de Caylus. Grimm, dans sa correspondance, rapporte cette anecdote sur le comte de Caylus : « Longtemps avant de mourir, il avait été attaqué d'une maladie dangereuse dans le temps que son oncle, le célèbre évêque d'Auxerre, janséniste, vivait encore. Ce prélat et tous ses parents étaient autour de son lit et cherchaient une tournure pour lui proposer les sacrements. Je vois bien, leur dit le malade, que vous voulez me parler pour le bien de mon âme..... Tout le monde se sentit soulagé à ces mots..... Mais, continua-t-il, je vais vous dire mon secret, c'est que je n'en ai point... » Diderot fit pour lui cette épitaphe, qui ne donne pas une idée avantageuse de son caractère :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque;
Ah! qu'il est bien placé dans cette cruche étrusque!

Amateur distingué, il encourageait les artistes et cultivait lui-même avec succès les arts du dessin, en particulier la gravure. Sa mère, madame de Caylus, a laissé des *Souvenirs* dont Voltaire a donné une édition imprimée à Ferney.

Une habitation où Diderot aimait surtout à aller se reposer avec ses amis, était la propriété de la Briche. Ce petit domaine, qui se trouvait sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le fort de ce nom, avait appartenu au frère de M. d'Epinay et de madame d'Houdetot, qui l'avait sans doute cédé à sa belle-sœur, madame d'Epinay. Diderot y trouvait les mêmes hôtes qu'à la Chevrette, mais la résidence lui plaisait davantage. C'est là qu'il aimait à s'installer, et non dans « le sublime et ennuyeux palais de la Chevrette. Je ne connaissais pas cette maison, écrit-il à Sophie, elle est petite, mais tout ce qui l'environne a l'air sauvage. Les pièces d'eau immenses, escarpées par les bords couverts de joncs, d'herbes marécageuses; un vieux pont ruiné et couvert de mousse qui les traverse; des bosquets où la serpe du jardinier n'a rien coupé, des arbres qui croissent comme il plaît à la nature; des fontaines qui sortent par des ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes; un espace qui n'est pas grand, mais où on ne se reconnaît point, voilà ce qui me plaît. »

Si à la Chevrette et à la Briche le Philosophe donnait quelque relâche à la contention d'esprit qu'exigeaient ses travaux de toute sorte, il n'en était pas de même au Grand-Val, où le baron lui soumettait toutes ses productions et où lui-même emportait toujours de quoi s'occuper. Les conversations prenaient chez le baron une autre tournure que chez madame d'Epinay. Elles portaient, d'ordinaire, sur les questions les plus difficiles de

philosophie, de morale ou de science. Toutefois, il ne faudrait pas croire que la gaieté fut bannie du Grand-Val : quoique tous les membres de la société qui s'y rencontrait fussent profondément convaincus de la gravité et de l'utilité du but en vue duquel ils s'étaient réunis, leur conversation avait, là bien plus qu'ailleurs, cette liberté d'allure qui rendait les salons du dix-huitième siècle si attrayants, parce qu'elle n'excluait pas la distinction des manières; et lorsque l'abbé Galiani et Georges le Roy se trouvaient parmi les hôtes du Grand-Val, la physionomie du salon devenait tout à fait piquante et presque comique. La baronne d'Holbach en était le principal ornement. Voici le portrait que Diderot en faisait dans une lettre à Sophie : « Madame d'Holbach était à son métier, je me suis approché d'elle. Oh! qu'elle est belle! le beau teint! la belle santé! et puis quel vêtement! c'est une coiffure en cheveux avec une espèce d'habit de marmotte d'un taffetas rouge couvert partout d'une gaze, à travers la blancheur de laquelle on voit percer çà et là la couleur de la rose. »

En considérant la légèreté des mœurs au dix-huitième siècle on remarquera, non sans surprise, qu'avec de la beauté, de la grâce et toutes les qualités du caractère, en un mot avec tout ce qu'il faut pour plaire, les deux femmes du baron n'ont jamais donné la moindre prise à la critique. De toutes les femmes jeunes et belles que nous avons eu occasion de citer, ce sont de rares exemples de fidélité conjugale. Madame d'Holbach avait

alors deux petites filles [1] en nourrice à Chenevières, près d'Amboile ; c'était pour le baron et pour Diderot, tous deux bons marcheurs, un but de promenade. Souvent, ils suivaient le cours de la Marne, depuis le pied de leurs coteaux, et allaient jusqu'à Champigny. Diderot décrivait ainsi à son amie ce paysage : « Champigny couronne la hauteur en amphithéâtre. Au-dessous, le lit tortueux de la Marne forme, en se divisant, un groupe de plusieurs petites îles couvertes de saules. Ses eaux se précipitent en nappes par les intervalles étroits qui les séparent. Les paysans y ont établi des pêcheries. C'est un aspect vraiment romanesque. Saint-Maur, d'un côté, dans le fond ; Chenevières, de l'autre, sur les sommets ; la Marne, des vignes, des bois, des prairies entre deux. L'imagination aurait peine à rassembler plus de richesse et de variété que la nature n'en offre là. »

Plus loin, dans la même lettre du 30 octobre 1759, Diderot donne à Sophie l'aperçu d'une scène d'intérieur au Grand-Val. Ce tableau fait le pendant de la description que nous avons vue d'une journée à la Chevrette : « Nous voilà dans le salon, les femmes étalées sur le fond, les hommes rangés autour du foyer ; ici on se réchauffe, là on respire. On est encore en silence, mais ce ne sera pas pour long-

(1) L'une des filles du baron a épousé le marquis de Chatenay, l'autre, le comte de Nolivos. M. et madame d'Holbach eurent aussi deux fils dont Lagrange, le traducteur de *Lucrèce* et de *Senèque*, a été le précepteur. L'un entra dans la magistrature ; l'autre dans l'armée.

temps. C'est madame d'Holbach qui a parlé la première et elle a dit à madame d'Aine :

« Maman, que ne faites-vous une partie? — Non j'aime mieux me reposer et bavarder. — Comme vous voudrez, reposons-nous et bavardons.

» Eh bien! philosophes où en êtes-vous de votre besogne (1)? — J'en suis aux Arabes et aux Sarrazins. — A Mahomet, le meilleur ami des femmes? — Oui, et le plus grand ennemi de la raison. — Voilà une impertinente remarque. — Madame, ce n'est pas une remarque, c'est un fait. — Autre sottise; ces messieurs sont montés sur le ton galant.

» Ces peuples n'ont connu l'écriture que peu de temps avant l'hégire. — L'hégire! quel animal est-ce là? — Madame, c'est la grande époque des musulmans. — Me voilà bien avancée; je n'entends pas plus son époque que son hégire : ils ont la rage de parler grec.... »

Une autre anecdote, dans laquelle on voit apparaître un personnage dont nous aurons bientôt à nous occuper avec détails, Georges le Roy, fera mieux connaître la physionomie d'une réunion au Grand-Val et le caractère enjoué de la belle-mère du baron.

« Un soir, nous étions tous retirés, écrit Diderot à son amie (2). On avait beaucoup parlé de l'incendie de M. de Bacqueville, et voilà madame d'Aine qui se ressouvient, dans son lit, qu'elle a laissé dans sa

(1) Diderot dictait là un morceau qu'on lit dans l'*Encyclopédie* à l'article *Sarrazins*.

(2) Lettre du 20 octobre 1760.

chambre une énorme souche embrasée sous la cheminée du salon; peut-être qu'on n'aura pas mis le garde-feu, et puis la souche roulera sur le parquet, comme il est déjà arrivé une fois. La peur la prend, et comme elle ne commande rien de ce qu'elle peut faire, elle se lève, met ses pieds nus dans ses pantoufles et sort de sa chambre en corset de nuit et en chemise, une petite lampe à la main. Elle descendait l'escalier lorsque M. le Roy, qui veille d'habitude, et qui s'était amusé à lire dans le salon, remontait; ils s'aperçoivent. Madame d'Aine se sauve, M. le Roy la poursuit, l'atteint, et le voilà qui l'embrasse et elle qui crie : « A moi! à moi mes gendres! s'il me fait un enfant, tant pis pour vous. »

Charles-Georges le Roy, un des hôtes les plus marquants du Grand-Val, avait trente-sept ans au moment où nous l'y rencontrons en 1760. Il était lieutenant des chasses royales et administrateur des parcs de Versailles. Les devoirs de sa charge réclamant sa présence au château, il habitait *les Loges*, non loin du parc. Cette année même, il venait de faire paraître une réfutation de l'ouvrage d'Helvétius, où il relevait sans malveillance et avec beaucoup de sagacité les erreurs contenues dans le livre de l'*Esprit*. Mais, ce qui plus qu'aucune autre de ses productions lui assure une réputation incontestable d'observateur perspicace et judicieux, et lui donne même une place distinguée parmi les penseurs du dix-huitième siècle, ce sont ses *Lettres sur les Animaux*.

Par ses fonctions, il avait eu les moyens de voir de près plusieurs espèces animales, et ayant étudié leurs mœurs, leurs habitudes, il découvrit chez elles, comme chez l'homme, quoique à un moindre degré des sentiments et des aptitudes au perfectionnement. Il publia d'abord le résultat de ses observations dans l'*Encyclopédie*, aux articles *chasse*, *instinct*, *fermier*, *forêt*, *fureter*, *garenne*, etc., puis dans des *Lettres* qui parurent successivement de 1762 à 1781 [1].

Ces découvertes qui, au premier abord, ne semblaient pas avoir une bien grande portée, abattaient pourtant la barrière élevée par Descartes, entre l'homme et les animaux, barrière qu'avait maintenue Buffon, dans son *Discours sur la nature des Animaux*, par sa distinction arbitraire entre l'instinct d'une part, et l'intelligence de l'autre [2].

Buffon, qui, lui aussi, avait fait partie pendant quelque temps de la société du baron, s'en te-

(1) Voy. la savante introduction dont M. le Dr Robinet a fait précéder la 4e édition des *Lettres sur les Animaux*.

(2) A propos des *Lettres sur les Animaux*, Voltaire écrivait à madame du Deffand, le 22 février 1769. « Vous me demandez, madame, si j'ai lu les *Lettres sur les Animaux* : oui, j'en ai lu deux ou trois, il y a plus d'un an. Vous jugez bien qu'elles m'ont fait plaisir puisque l'auteur pense comme moi. Il faudrait qu'une montre à répétition fût bien insolente pour croire qu'elle est d'une nature absolument différente de celle d'un tournebroche. » Palissot, lui, trouvait plaisant dans ses *Petites lettres* à la princesse de Robecq, que Georges le Roy ait parlé de la raison du cerf à l'article de l'*Encyclopédie* qui concerne cet animal. — Certes la raison d'un cerf n'est pas celle d'un Socrate ou d'un Diderot ; mais elle vaut bien celle d'un Palissot ; elle est, sans contredit moins nuisible. —

nait maintenant à l'écart. Marmontel attribue en grande partie sa retraite à un motif qui, s'il était vrai, ne donnerait pas une haute opinion du caractère du grand naturaliste. « Buffon, dit-il dans ses *Mémoires*, avec le cabinet du roi et son *Histoire naturelle*, se sentait assez fort pour se donner une existence considérable. Il voyait que l'école encyclopédique était en défaveur à la Cour et dans l'esprit du roi; il craignit d'être enveloppé dans le commun naufrage; et, pour voguer à pleines voiles, ou plutôt pour louvoyer seul prudemment parmi les écueils, il aima mieux avoir sa barque à soi, libre et détachée. » Toutefois, il ne faudrait pas prendre à la lettre cette imputation de l'auteur de *Bélisaire*, qui n'était pas en bons termes avec Buffon, dans lequel, par une injustice presque ridicule, il ne voyait qu'un bon poète descriptif. Du reste, Diderot et Buffon n'avaient pas rompu, et ils se visitaient quelquefois. « J'aime, écrit Diderot (1), les hommes qui, comme lui, ont une grande confiance en leur talent. »

C'est vers cette époque que Gœthe place la composition d'une des productions les plus originales de Diderot. Il croit que son *Neveu de Rameau* a été écrit en 1760, sous l'empire de l'irritation causée par la représentation de la comédie des *Philosophes*, de Palissot. Sans nous inscrire en faux contre la conjecture du premier des poètes allemands, nous croyons cette date un peu éloignée. Au cours de

(1) Lettre à mademoiselle Voland, 25 novembre 1760.

son dialogue, Diderot parle de la réhabilitation de Calas, qui n'a eu lieu que quelques années plus tard. A notre avis, c'est l'année 1762 qu'il faut assigner à cet ouvrage, au moment où l'indignation de Diderot n'était pas encore apaisée et où, dans son enthousiasme pour le défenseur de Calas, il écrivait à Sophie : « Oh! mon amie, le bel emploi du génie! Il faut que cet homme ait l'âme de la sensibilité, que l'injustice le révolte, et qu'il sente l'attrait de la vertu. Eh! que lui sont les Calas? Qui est-ce qui peut l'intéresser pour eux? Quelle raison a-t-il de suspendre des travaux qu'il aime, pour s'occuper de leur défense? Quand il y aurait un Christ, je vous assure que Voltaire serait sauvé. »

Dans le *Neveu de Rameau*, Diderot n'avait pas seulement en vue de dépeindre l'auteur des *Philosophes :* son sujet était plus vaste. Il se proposait de dévoiler les turpitudes de toute une classe de gens dépravés jusqu'au cynisme, et qui, à l'exemple du neveu de Rameau, ne reculaient devant aucune bassesse, sans avoir, comme lui, la faim pour excuse, et la franchise pour circonstance atténuante.

« Il y avait en ce que me disait Rameau, remarque Diderot, beaucoup de ces choses qu'on pense, d'après lesquelles on se conduit, mais qu'on ne dit pas. Voilà, en vérité, la différence la plus marquée entre mon homme et la plupart de nos entours. Il avouait les vices qu'il avait, que les autres ont; mais il n'était pas hypocrite. Il n'était ni plus ni moins abominable qu'eux. Il était seule-

ment plus franc et plus conséquent, et quelquefois profond dans la dépravation ([1]). »

Un événement tout à fait inattendu et dont nous allons faire succinctement l'historique, venait de débarrasser l'école encyclopédique de ses ennemis les plus puissants et les plus dangereux. L'ordre d'expulsion des Jésuites était signé. Le promoteur le plus persévérant et le plus énergique de cette mesure, avait été M. de la Chalotais, procureur général au Parlement de Bretagne. Par ses deux comptes-rendus des constitutions des Jésuites, qu'il avait lus devant les Chambres assemblées, le premier au commencement de décembre 1761, le second au mois de mars 1762, il avait donné l'impulsion aux procureurs généraux des autres cours souveraines; et la suppression de l'ordre le mieux organisé qui ait jamais existé, fut décidée d'un commun accord ([2]). La France n'avait pas eu, d'ailleurs, l'initiative de cette mesure : déjà, en Portugal, le pays le plus livré aux prêtres et aux moines, comme le remarque d'Alembert ([3]), le premier ministre Carvalho avait ordonné leur expulsion, à la suite de l'attentat commis contre le roi, à l'instigation du père Malagrida.

([1]) Gœthe a fait une traduction allemande du *Neveu de Rameau* et la version française, qu'on en fit plus tard, a longtemps passé pour l'original.

([2]) La société de Jésus, — disait l'abbé Raynal qui avait été jésuite, — est une épée dont la poignée est à Rome et la pointe est partout.

([3]) Voy. l'ouvrage de d'Alembert : *Sur la destruction des Jésuites*.

En France, l'ordre de bannissement fut diversement apprécié, selon le degré de crainte qu'ils inspiraient. Les encyclopédistes, se sentant délivrés d'ennemis redoutables, ne cachaient pas leur joie. Diderot, en particulier, écrivait à Sophie [1] : « Voilà, mon amie, le billet d'enterrement des Jésuites. Me voilà délivré d'un grand nombre d'ennemis puissants. Qui est-ce qui aurait deviné cet événement, il y a un an et demi? Ils ont eu tant de temps pour prévenir ce coup, qu'il fallait, ou qu'ils eussent bien peu de crédit, ou que le roi eût bien résolu leur destruction : c'est le dernier qui est le plus vraisemblable. L'affaire du Portugal aura jeté sur l'affaire de France quelques lueurs qui les aura montrés au monarque sous un aspect odieux; il aura attendu le moment de se défaire de gens qui l'avaient frappé, et qu'il voyait, sans cesse, la main levée sur lui; celui de la banqueroute scandaleuse du père la Valette aura paru favorable; ils se mêlaient de trop d'affaires. Depuis environ deux cents ans qu'ils existent, il n'y en a presque pas un qui n'ait été marqué par quelque forfait éclatant. Ils brouillaient l'Église et l'État. Soumis au despotisme le plus outré dans leurs maisons, ils en étaient les prôneurs les plus abjects dans la société; ils prêchaient au peuple la soumission aveugle aux rois, l'infaillibilité du pape, afin que maîtres d'un seul, ils fussent maîtres de tous. Ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de

(1) 12 août 1762.

leur général, qui était pour eux le *vieux de la montagne*. Leur régime n'est que le machiavélisme réduit en préceptes. Avec tout cela, un seul homme, tel que Bourdaloue, pouvait les sauver; mais ils ne l'avaient pas. »

Quant à Voltaire, il ne se montrait pas aussi satisfait : il pensait que les autres ennemis des philosophes, n'étant plus tenus en échec par les jésuites, allaient acquérir plus de force, et, par conséquent, devenir plus redoutables. En un mot, il craignait, autant que les molinistes, les jansénistes et les parlementaires. Dans une lettre à Helvétius, du 11 mai 1761, il manifestait déjà ces sentiments d'une manière énergique : « Est-ce que, disait-il, la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste, ne pourrait amener les choses à quelque conciliation? »

Dans l'intéressant ouvrage où Duclos a raconté son voyage en Italie [1], ce penseur apprécie avec sa perspicacité habituelle, l'ordre de bannissement des Jésuites, ainsi que ses résultats. « Je trouve cette expulsion raisonnable, dit-il, *pourvu qu'on ne s'en tienne pas là*... Le parlement, auteur ou instrument de leur ruine, en a hautement triomphé. L'université qui recueille leurs dépouilles, le corps des gens de lettres, quoique la plupart leurs élèves, mais que la société, ne pouvant asservir, avait décriés et cherchait à rendre suspects sur la religion, ont applaudi. Tous les jansénistes de dogme ou de parti,

[1] Entrepris le 16 novembre 1766.

ceux-ci très-nombreux, et les autres assez rares, ont fait éclater leur joie, sans faire attention que, ne tenant leurs existences que du combat contre leurs ennemis, ils vont tomber dans l'oubli. Le peuple proprement dit n'a pris aucun intérêt à cet événement.

» D'autre part, presque tout le corps épiscopal a pris parti pour les Jésuites, peut-être dans la crainte du retour, car il a souvent fléchi sous eux; peut-être aussi par humeur contre le gouvernement qu'il soupçonne de vouloir aller plus loin.

» Les ordres réguliers ont sans doute été charmés de l'expulsion des Jésuites, mais ils ont eu la décence de renfermer leur joie, qui, d'ailleurs, est tempérée par la crainte qu'ils ont pour eux-mêmes. »

Duclos et Voltaire étaient depuis quelque temps en correspondance suivie. *Le terrible enfant des Délices* (1), autant pour faire pièce aux adversaires des encyclopédistes que par sympathie pour le Philosophe, avait résolu, en 1760, peu de temps après l'arrêt contre l'*Encyclopédie,* de le faire recevoir de l'Académie, et il écrivait, à cet effet, lettre sur lettre à son Président, Duclos. Mais celui-ci connaissait toutes les difficultés que présentaient la réalisation de ce projet. Madame de Pompadour ne lui avait pas laissé ignorer de quel genre étaient les obstacles à surmonter; aussi témoignait-il à Voltaire ses doutes sur la réussite. Les craintes du Président

(1) Expression de Diderot.

de l'Académie étaient bien fondées; car lorsqu'il soumit à l'approbation de Louis XV la nomination de Diderot, le roi lui fit cette fière réponse : « Il a trop d'ennemis [1]. »

L'expulsion des Jésuites devait produire, au sein de la société française, une lacune qu'il était de la plus haute importance de combler au plus tôt : ils étaient chargés de l'éducation publique, et il devenait urgent de les remplacer. C'est au sentiment de cette nécessité pressante qu'est dû le grand nombre de tentatives d'éducation nationale qu'on vit paraître alors. Tous les ouvrages de l'époque se ressentent plus ou moins de cette disposition des esprits. Le promoteur de l'acte de rigueur dirigé contre la célèbre compagnie, la Chalotais, dans son *Essai d'éducation publique,* montrait que l'éducation qu'on recevait dans leurs colléges était vicieuse, bonne tout au plus pour l'école, et qu'il fallait songer à lui en substituer une autre qui formât des citoyens [2].

(1) Diderot a fait allusion à cet indigne monarque dans le passage suivant de sa réfutation de l'*Homme* d'Helvétius. « Un des représentants de Jupiter sur la terre se lève, prépare lui-même son chocolat et son café, signe des ordres, se déshabille, se met à table, s'enivre comme Jupiter ou comme un portefaix, s'endort sur le même oreiller que sa maîtresse et il appelle cela gouverner son empire. » (*Œuvres complètes de Diderot* en cours de publication, tome II.)

(2) Diderot, dans son *Voyage à Langres,* porte ce jugement sur l'ouvrage de M. de la Chalotais : « Le célèbre procureur général de Rennes est le seul qui nous ait donné un traité d'éducation publique, où l'on voit qu'avec tout son génie, faute de s'être demandé ce qu'il fallait faire, il n'a rien fait qui vaille. Il a pris pour modèle de son instruction, un enfant

Une conversation tenue au collége d'Harcourt entre Duclos, madame d'Epinay et Linant, le précepteur de son fils, donne un aperçu de l'idée qu'on se faisait alors de l'éducation : « Revenons, dit Duclos à Linant, à l'emploi de votre temps, vous suivez les classes? — Sans doute, Monsieur, que peut-on faire de mieux? — Tout le contraire de ce que vous faites, Monsieur, car tout cela ne vaut pas le diable; et ici quelle lecture? — Monsieur nous expliquons ensemble le *Selectæ*. — Encore du latin!... Les lectures? — Un peu d'*Imitation de Jésus-Christ* et une fois par semaine la *Henriade* de Voltaire. — Je vous avoue, répond madame d'Epinay, intervenant (1), que ce plan ne me plaît point. Je ne vois point de but à tout cela. — Vous avez raison, dit Duclos. Pas de latin, très-peu de latin; point de grec surtout, que je n'en entende point parler. Je ne veux en faire ni un sot, ni un savant. Il y a un milieu à tout cela qu'il faut prendre. — Mais, Monsieur, dit Linant, il faut qu'il connaisse les auteurs et une légère teinture du grec ne peut... — Que diable venez-vous nous chanter? De quoi cela avancera-t-il, votre grec? *Il y a là une cinquantaine de vieux radoteurs* qui n'ont d'autre mérite que d'être vieux et qui ont perdu les meil-

comme il s'en trouverait à peine un seul sur cinq cents; au lieu que le vrai représentant de la généralité des enfants, n'est ni un imbécile, ni un aigle. »

(1) Madame d'Épinay fit, pendant son séjour à Genève, sous le titre de *Conversations d'Émilie*, un traité d'éducation auquel l'Académie française décerna, en 1783, le prix d'utilité.

leurs esprits. S'il lui arrivait de les connaître, sans en être ivre, il ne serait qu'un plat érudit, et s'il en devenait enthousiaste, il se rendrait ridicule. Rien de tout cela, Monsieur, beaucoup de mœurs, de morale!... qu'il sache bien lire, bien écrire; occupez-le sérieusement à l'étude de sa langue; il n'y a rien de plus absurde que de passer sa vie à l'étude des langues étrangères et de négliger la sienne... il est né Français, c'est donc un Français qu'il faut faire, c'est-à-dire un homme à peu près bon à tout... »

Telles étaient, à cette époque, les idées qu'avait de l'éducation l'école philosophique.

A un homme du monde tel que M. d'Épinay, les vues de Duclos devaient paraître singulières et bizarres, aussi remarquait-il : « Pas de latin ni de grec, j'y consens. Mais je veux qu'on emploie deux heures par jour à l'étude du violon et deux heures à celle des jeux de société; il faut qu'il sache défendre son argent : arrangez le reste comme il vous plaira. »

Aucun système d'éducation ne fit autant de bruit et n'exerça une aussi grande influence que celui qu'a tracé Rousseau dans son roman de l'*Émile*. Jean-Jacques, quand son livre parut, vivait complètement en dehors du cercle des philosophes, dont il affichait de repousser les principes [1]. Il avait

[1] Il importe de remarquer qu'au moment même où l'on signait l'arrêt d'expulsion des Jésuites, l'*Émile* était condamné, ce qui montre combien Voltaire avait raison de craindre autant les parlementaires que les jésuites.

même réussi à se rendre tout à fait antipathique à Voltaire.

La *Lettre sur les Spectacles* avait fortement indisposé le poète contre le citoyen de Genève, mais elle n'aurait pas suffi pour déterminer chez lui cette haine, mêlée de pitié, qu'il voua dans la suite à Rousseau. Celui-ci, comme pour irriter davantage le chatouilleux auteur, lui avait écrit une lettre incompréhensible, dans laquelle il lui disait : « Je ne vous aime pas, Monsieur, vous avez corrompu ma patrie pour prix de l'hospitalité qu'elle vous a donnée. » Toujours il y avait dans les lettres de Rousseau quelque chose d'irritant; sa façon de discuter, ses paradoxes, ses sophismes, impatientaient un esprit aussi bien équilibré que celui de aussi Voltaire avait-il fini par ne plus lui répondre. Les dernières lettres qu'ils échangèrent furent motivées par la publication du *Poème sur le désastre de Lisbonne*, dans lequel Voltaire combattait cette affirmation des optimistes : *Tout est bien :*

> Philosophes trompés qui criez : *Tout est bien !*
> Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
> Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
> Ces femmes, ces enfants, l'un sur l'autre entassés,
> Sur ces marbres rompus, ces membres dispersés;
> Cent mille infortunés que la terre dévore,
> Qui, sanglants, déchirés et palpitants encore,
> Enterrés sous leurs toits terminent sans secours,
> Dans l'horreur des tourments, leurs lamentables jours.
> Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
> Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
> Direz-vous : c'est l'effet des éternelles lois
> Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix ?
> Direz-vous en voyant cet amas de victimes :
> Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes,

Quel crime, quelle faute ont commis les enfants,
Sur le sein maternel écrasés et sanglants?
Lisbonne qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne est abîmée et l'on danse à Paris..... (1)

La conception de Rousseau sur l'opposition entre la nature et la société, conception en vertu de laquelle la nature fait tout bien et tout le mal vient de la société, — comme si l'homme n'était pas naturellement sociable ou, en d'autres termes, comme si la société n'était pas naturelle, — ne pouvait raisonnablement être invoquée dans ce cas (2). Alors Rousseau, dans son désir de combattre l'opinion de Voltaire, faisait appel à un autre principe formulé par Leibnitz et disait : « Je ne prétends pas que *tout est bien*, mais que *le tout est bien*. Il écrivait à Voltaire, le 18 août 1756 : « Pour revenir, Monsieur, au système que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement sans distinguer avec soin le mal particulier, dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimiste; il n'est pas question de savoir si chacun de nous souffre ou non, mais s'il était bon que l'univers fût, et si nos maux étaient inévitables dans la constitution de l'univers... Il est à croire que les événements particuliers ne sont rien ici-bas aux yeux du maître de l'univers, que sa providence est

(1) Le tremblement de terre de Lisbonne avait eu lieu le 1er novembre 1755.

(2) Toutefois Jean-Jacques, fidèle à son système, remarque naïvement que si les hommes vivaient dans des forêts, ils ne seraient pas écrasés par les maisons.

seulement universelle, qu'il se contente de conserver les genres et les espèces [1], et de présider au tout, sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe cette courte vie. »

Qui ne voit que par cette conception du monde, il faut limiter, ou la puissance du Créateur, ou sa bonté. Or, un Dieu dépourvu de bonté ne serait-il pas en morale, malgré sa puissance, le plus dangereux idéal qu'on puisse offrir pour exemple; et puis, que d'affirmations sans preuves, que d'hypothèses invérifiables! *Le tout est bien*, qu'en savez-vous? Avez-vous trouvé une loi générale du monde, à laquelle sont subordonnées toutes les autres? En un mot, Leibnitz, malgré tout son génie, a-t-il pu faire une synthèse objective? Nullement. L'idée que nous nous formons de l'univers ne saurait être que relative ou subjective, c'est-à-dire humaine; ici c'est tout un. Le terrain sur lequel s'était placé Rousseau était bien choisi, car les arguments de Voltaire, très-bons pour le point de vue humain où il s'était mis, étaient sans force contre la formule *le tout est bien*. C'est pourquoi il crut prudent de se dérober à la discussion, et répondit à Jean-Jacques [2] : « Mon cher philosophe, nous pouvons, vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raisonner en vers et en prose ; mais dans le moment présent, vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques, qui ne sont que

(1) La géologie prouve que cette assertion est erronée.
(2) 12 septembre 1756.

des amusements. Votre lettre est très-belle; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois semaines, est dans un assez grand danger; je suis garde-malade, et très-malade moi-même..... » C'était tout simplement une fin de non-recevoir; Voltaire n'était pas plus malade qu'à l'ordinaire. On sait que durant quatre-vingt-quatre ans il a eu un pied dans la tombe; seulement ces deux esprits n'étaient pas de même trempe : tandis que l'un demandait des arguments, l'autre cherchait des consolations... [1]. De plus, on ne possédait pas à cette époque, la méthode qui a posé les vraies bornes des acquisitions scientifiques; Diderot lui-même, si avancé à d'autres égards, croyait à l'existence d'une loi générale, dont toutes les autres devaient découler, et à la connaissance de laquelle on pouvait parvenir.

Au moment où Voltaire se brouillait avec Rousseau, ses relations avec notre Philosophe devenaient plus fréquentes et plus affectueuses, grâce à un nouvel adhérent que venait de faire l'école

(1) Quand plus tard, Voltaire reçut les *Lettres de la montagne* et qu'il y lut l'apostrophe qui le concerne, il entra dans une grande fureur contre Rousseau. « Ah! le scélérat! ah! le monstre! il faut que je le fasse assommer..... oui, j'enverrai le faire assommer dans les montagnes entre les genoux de sa gouvernante..... — Calmez-vous, lui dit-on, Rousseau se propose de vous faire une visite, il viendra dans peu à Ferney. Mais comment le recevrez-vous? — Comment je le recevrai? Je lui donnerai à souper, je le mettrai dans mon lit et je lui dirai : Voilà un bon souper; ce lit est le meilleur de la maison; faites-moi le plaisir d'accepter l'un et l'autre et d'être heureux chez moi. » (*Correspondance* de Grimm. Janvier 1766.)

philosophique : Damilaville, un des admirateurs de Voltaire et l'un de ceux qui rendirent aux philosophes les services les plus continus et les plus désintéressés. Depuis que nous l'avons vu porter à Diderot, de la part de Voltaire, un exemplaire de ses œuvres, il n'a cessé d'être, pour ainsi dire, le trait d'union entre le poète et les encyclopédistes. C'est à lui que Voltaire adressera ses lettres les plus hardies. Par son emploi de commis au Vingtième, Damilaville pouvait rendre à ses amis des services de tous les instants. En passant par ses mains, les lettres de Diderot à Sophie ou à ses autres correspondants étaient exemptes de la taxe, alors assez élevée; et ce qui était plus important, elles n'étaient pas exposées à être décachetées. Sous le règne de Louis le Bien-Aimé, on n'avait pas le moindre respect pour la correspondance privée, et, par raison d'État, et souvent sans aucune raison, le gouvernement violait sans le moindre scrupule le secret des lettres. Désormais, et par l'intermédiaire de Damilaville, le philosophe et le poète, sans s'écrire directement, ne cesseront pas d'être en rapports suivis.

## CHAPITRE IV

**1762-1768**

Intérieur de la famille de Diderot. — Sa fille Angélique. — Avoir de Diderot. — L'Impératrice de Russie achète sa bibliothèque. — Conditions du marché. — Manœuvre de Lebreton. — M. de Jaucourt et l'*Encyclopédie*. — Affaire de la Barre. — Les Encyclopédistes persécutés. — Le sculpteur Falconnet. — Son dédain du jugement de la postérité. — Le baron d'Holbach en Angleterre. — Achèvement de l'*Encyclopédie*. — Les *Salons* de peinture. — Hume, sa vie et ses ouvrages. — Séjour de Rousseau en Suisse. — Son retour à Paris. — Il quitte la France en compagnie de Hume pour aller en Angleterre. — Horace Walpole. — Rupture de Jean-Jacques et de Hume.

En 1762, Diderot était très-préoccupé de ses affaires de famille. Sa fille devenait grande et il fallait songer à lui amasser une dot. D'un autre côté, il appréhendait qu'Angélique, bien qu'ayant le meilleur naturel, ne fût gâtée par sa mère. Dans

une lettre à Sophie, il laissait échapper ses craintes à cet égard : « J'ai l'âme flétrie de tous côtés. Il y a environ vingt-cinq jours que je n'avais aperçu mon enfant, je l'ai trouvée tout à fait empirée. Elle grasseye, elle minaude, elle grimace; elle connaît tout le pouvoir de son humeur et de ses larmes ; elle boude et pleure pour rien ; elle a la mémoire pleine de sots rébus ; elle est dégingandée; on n'en peut venir à bout ; le goût du travail et de la lecture, qui lui était naturel, se perd. Je vois tout cela, et je m'en désolerais, si l'effet de ma présence depuis quelques jours ne me laissait espérer quelque réforme. Elle est grande, elle est assez bien de visage, elle a de l'aptitude à tous les exercices du corps et de l'esprit. Uranie ou sa sœur [1] en auraient fait un sujet surprenant. Sa mère, qui s'en est emparée, ne souffrira jamais que j'en fasse quelque chose. » Il était vrai que, pour avoir la paix, il avait dû abandonner à madame Diderot la direction de sa fille. Voltaire, qui savait cela, écrivait à Damilaville : « On dit que Tonpla (il avait donné pour surnom à Diderot, par manière de plaisanterie, l'anagramme de Platon) fait élever sa fille dans des principes qu'il déteste. » Heureusement, le mal n'était pas aussi grand qu'il paraissait. Élevée sous les yeux de son père, mademoiselle Diderot ne pouvait pas s'empêcher, en dépit de sa mère, de subir l'influence du Philosophe. Les lettres de Diderot témoignent que les leçons paternelles n'é-

(1) Madame Legendre et Sophie elle-même.

taient pas perdues (1). Plus tard, lorsque devenue l'épouse de M. de Vandeul, elle a écrit les *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Diderot,* on voit, dans cette esquisse, combien étaient profondes l'admiration et l'affection que son père lui avaient inspirées. Naturellement, sa mère aussi lui était chère; mais dans les louanges qu'elle lui accorde, il n'y a pas la même effusion. Nous avons vu d'ailleurs que le caractère de madame Diderot était loin d'être aimable; son mari avait certes des torts à son égard, mais avait-elle pris le moyen de l'amener à résipiscence? Diderot en était venu au point de ne plus lui parler. Elle prenait texte du propos le plus indifférent en lui-même pour lui faire les scènes les plus vives, dans lesquelles sans doute le nom des dames Voland devait être souvent prononcé. Son mari n'était pas seul à supporter sa mauvaise

(1) En effet, le 22 juillet 1769, il écrivait à mademoiselle Voland : « Je suis fou à lier de ma fille. Elle dit que sa maman prie Dieu, et que son papa fait le bien; que ma façon de penser ressemble à mes brodequins, qu'on ne met pas pour le monde, mais pour avoir les pieds chauds; qu'il en est des actions qui nous sont utiles et qui nuisent aux autres, comme de l'ail qu'on ne mange pas quoiqu'on l'aime, parce qu'il infecte; que, quand elle regarde ce qui se passe autour d'elle, elle n'ose pas rire des Égyptiens; que si, mère d'une nombreuse famille, elle avait un enfant bien méchant, bien méchant, elle ne se résoudrait jamais à le prendre par les pieds et à lui mettre la tête dans un poêle (1). Et tout cela en une heure et demie de causerie, en attendant le dîner »

(1) Allusion à l'enfer.

humeur : la pauvre Jeanneton, sa domestique, était une de ses victimes. Diderot, écrivant à Sophie, s'apitoyait sur le sort de cette brave fille, si vaillante, si dévouée, et pourtant si maltraitée. Quand madame Diderot recevait quelquefois ses connaissances, le Philosophe, par condescendance, s'efforçait d'être aimable avec les invités de sa femme ; or, d'après le tableau qu'il en a retracé, son amabilité était très-méritoire. Rien ne lui était plus antipathique que leurs conversations terre à terre, leurs formules d'une politesse affectée et bourgeoise. « Je n'ai pas pour deux liards de cette monnoie-là, » écrivait-il à Sophie.

L'avoir de Diderot se composait alors, outre son petit pécule de province, provenant de l'héritage paternel, de ce qu'il recevait annuellement des éditeurs de l'*Encyclopédie*. Par un arrangement qui venait d'avoir lieu, ces libraires s'étaient engagés à lui servir d'abord une rente de quinze cent livres jusqu'à la fin de l'ouvrage, puis trois cent cinquante livres par volume de planches, et trois cent cinquante livres par volume de discours, c'est-à-dire quinze mille francs qui devaient être payés dans l'intervalle de cinq ans. Ce n'était pas là, comme on le voit, pour les besoins de Diderot, et surtout pour les vues qu'il avait sur sa fille, une fortune suffisante. Depuis quelque temps, il cherchait à augmenter ses ressources en vendant sa bibliothèque; les offres qui lui furent faites à cette occasion, et qu'il refusa, montrent que cette bibliothèque était, pour un amateur, assez consi-

dérable, et son goût pour les livres [1] témoigne qu'elle devait être précieuse.

Toutefois, la vente en eût été bien difficile et Diderot y avait peut-être renoncé, lorsqu'il trouva un acquéreur sur lequel il était loin de compter.

L'impératrice de Russie, Catherine II, ayant appris par le général Betzky [2] que le Philosophe était dans l'obligation de se défaire de sa bibliothèque, la fit acheter pour vingt mille francs, sans en avoir vu le catalogue, et fit mettre dans le marché la clause que le possesseur garderait ses livres jusqu'à ce qu'il plût à sa Majesté impériale de les faire demander. Catherine, de plus, attachait à la conservation de cette bibliothèque une pension annuelle dont la première année devait être payée d'avance et ajoutée au capital.

En 1766, comme cette pension n'avait pas encore été payée, le général Betzky eut ordre de joindre à une de ses lettres le post-scriptum suivant :

« Sa Majesté Impériale, ayant été informée par une lettre que j'ai reçue du prince Galitzin que M. Diderot n'était pas payé de sa pension depuis le mois de mars dernier, m'a ordonné de lui dire qu'elle ne voulait point que les négligences d'un

(1) Il ne se refusait pas un livre. Il avait des fantaisies d'estampes, de pierres gravées, de miniatures; il donnait ces chiffons le lendemain du jour où il les avait achetés; mais il fallait de l'argent pour les payer. (*Mémoires de madame de Vandeul.*)

(2) Ministre des arts en Russie. Il le tenait de Grimm par le prince Galitzin, ambassadeur à Paris.

commis pussent causer quelque dérangement à sa bibliothèque; que, pour cette raison, elle voulait qu'il fût remis à M. Diderot, pour cinquante années d'avance, ce qu'elle destinait à l'entretien et à l'augmentation de ses livres, et qu'après ce terme échu, elle prendrait des mesures ultérieures. A cet effet, je vous envoie une lettre de change de vingt-cinq mille livres, que vous trouverez ci-jointe payable à l'ordre de M. Diderot. »

L'impératrice avait déjà manifesté son bon vouloir et sa sympathie pour le Philosophe plusieurs années avant l'achat de sa bibliothèque. Vers la fin de 1762, l'ambassadeur de la Cour de Russie à Paris, le prince Galitzin, avait invité Diderot, de la part de Catherine, à aller achever à Pétersbourg l'impression de l'*Encyclopédie*. Elle offrait « liberté entière, protections, honneurs, argent, dignités (1). »

L'impératrice ignorait que le manuscrit n'appartenait pas à Diderot; que les libraires en avaient fait la dépense, et que les auteurs ne pouvaient en soustraire une feuille sans infidélité. En racontant à son amie ce trait de générosité d'une Cour étrangère, Diderot ajoute cette réflexion : « C'est en France, dans le pays de la politesse, des sciences, des arts, du bon goût, de la philosophie qu'on nous persécute; c'est du fond des contrées barbares du Nord qu'on nous tend la main! Si l'on

(1) Lettre à mademoiselle Voland, du 3 octobre 1762.

écrit ce fait dans l'histoire, qu'en penseront nos descendants? N'est-ce pas là un des plus énormes soufflets qu'il était possible de donner au sieur Omer de Fleury, qui nous chassait, il y a un ou deux ans, dans le beau réquisitoire que vous savez? »

Grâce à la libéralité de la Czarine, le Philosophe était désormais sans souci sur l'avenir de sa famille. Un autre sujet de satisfaction bien plus vif encore pour lui, c'était d'avoir terminé la révision de l'*Encyclopédie*. Malgré les obstacles de toute sorte, la malveillance de ses ennemis, la lenteur de ses associés [1], il avait l'assurance que, désormais, rien ne pourrait en arrêter la publication. Son contentement éclate dans une lettre à Voltaire : « Incessamment, lui écrivait-il, le manuscrit sera composé, les planches gravées, et nous jetterons tout à la fois deux volumes in-folio sur nos ennemis, » et à mademoiselle Voland, il exprimait son opinion sur les effets de l'*Encyclopédie* : « Cet ouvrage produira sûrement avec le temps une révolution dans les esprits, et j'espère que les tyrans, les oppres-

(1) Quand il accuse ses associés de lenteur, Diderot fait une exception en faveur de M. de Jaucourt qu'il loue au contraire de son activité : « Cet homme, écrit-il, est depuis six à sept ans au centre de six ou sept secrétaires lisant, dictant, travaillant treize à quatorze heures par jour, et cette position-là ne l'a pas encore ennuyé. » On trouve, dans une lettre de Frédéric à d'Alembert, quelques détails intéressants sur ce laborieux encyclopédiste : « Il avait étudié la médecine chez Boerhaave; une de ses parentes avait élevé deux sœurs du roi de Prusse. (Voy. lettre du 23 juin 1777).

seurs, les fanatiques, les intolérants n'y gagneront pas. Nous aurons servi l'humanité ; mais il y aura longtemps que nous serons réduits dans une poussière froide et insensible, lorsqu'on nous en saura quelque gré. Pourquoi ne pas louer les gens de bien, de leur vivant, puisqu'ils n'entendent rien sous la tombe? Voilà le moment de se consoler, en se rappelant la prière du musulman : O mon Dieu, pardonne aux méchants, parce que tu n'as rien fait pour eux, puisque tu les as laissé devenir méchants ; les bons n'ont rien de plus à te demander, parce qu'en les faisant bons, tu as tout fait pour eux. »

L'impression de ce grand ouvrage ne devait pas s'effectuer avec la rapidité dont il se flattait. Bien des entraves, bien des chagrins lui restaient encore à supporter. Le plus cuisant vint d'un de ses libraires, de Lebreton. Effrayé de la hardiesse des articles de Diderot, il avait imaginé, pour en adoucir l'effet, de supprimer ou de corriger tout ce qui lui paraissait trop fort. « Mon père, dit madame de Vandeul dans ses *Mémoires,* pensa en tomber malade : il cria, s'emporta, il voulait abandonner l'ouvrage ; mais le temps, la bêtise, les excuses ridicules de ce libraire qui craignait la Bastille plus que la foudre, parvinrent à le calmer, mais non à le consoler. Jamais je ne l'ai entendu parler froidement à ce sujet ; il était convaincu que le public savait comme lui ce qui manquait à chaque article, et l'impossibilité de réparer ce dommage, lui donnait encore de l'humeur vingt ans après. Il exigea pourtant que l'on tirât un exemplaire pour lui, avec des colonnes

où tout était rétabli; cet exemplaire est en Russie, avec la bibliothèque [1]. »

Sur ces entrefaites, la publication de l'*Encyclopédie* avait été reprise, et le huitième volume avait paru en 1765; mais Diderot s'aperçut bientôt qu'il ne fallait pas compter sur la régularité qu'il avait un moment espérée. Il suffisait, en effet, d'appeler sur la reprise de l'ouvrage l'attention de l'autorité, pour que l'arrêt de 1739, qui n'avait pas été rapporté, fût appliqué dans toute sa rigueur. Or, Lebreton, qui n'était pas à bout de sottises, commit l'imprudence de porter à Versailles, juste au moment où le clergé s'assemblait, le huitième volume aussitôt qu'il eut été imprimé. Cette démarche maladroite avait ranimé les mauvaises intentions des ennemis de l'entreprise; et au moindre prétexte, ils pouvaient laisser tomber l'épée de Damoclès qu'ils tenaient suspendue sur la tête de Diderot.

A ces difficultés, déjà suffisantes pour rendre presque impossible la continuation du travail, allaient s'en s'ajouter d'autres tout à fait imprévues. Le chevalier de la Barre venait d'être condamné au feu pour profanation. « L'atrocité de cette aventure, écrit Voltaire à d'Argental [2], me saisit d'horreur et de de colère. Je me repens bien

(1) Espérons que M. Godard, qui a copié les manuscrits de Diderot à l'Ermitage, aura également pris copie de ces articles et que M. Assézat les rétablira dans sa belle édition des *Œuvres complètes de Diderot*.

(2) Des eaux de Rolle, 16 juillet 1766.

de m'être ruiné à bâtir et à faire du bien dans la lisière d'un pays où l'on commet de sang-froid, et en allant dîner, des actes qui feraient gémir des sauvages ivres. Et c'est là ce peuple si doux, si léger et si gai ! Arlequins anthropophages! je ne veux plus entendre parler de vous. Courez du bûcher au bal, et de la Grève à l'Opéra-Comique ; rouez Calas, pendez Sirven, brûlez cinq pauvres jeunes gens (1) qu'il fallait mettre six mois à Saint-Lazare ; je ne veux pas respirer le même air que vous. »

Cet horrible procès fut le prétexte d'un redoublement de rigueur contre les encyclopédistes. On feignit d'attribuer aux livres des philosophes, et en particulier aux articles de l'*Encyclopédie*, que ces jeunes gens n'avaient jamais lus, les actes antireligieux qu'ils avaient commis (2).

Voltaire, craignant pour ses amis, engageait instamment Diderot à quitter la France. Il conjurait le roi de Prusse, avec lequel il avait repris sa correspondance, d'accorder aux encyclopédistes un asile dans ses États. Le grand Frédéric répondait : « ... Les dévots, en France, crient contre les philosophes, et les accusent d'être la cause de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y

(1) Sur cinq accusés, la Barre, Moisnel, Douville de Maillefeu, Dumaisniel de Saveuse et d'Étallonde de Morival, la Barre seul fut brûlé.

(2) Ils avaient chanté des couplets contre la religion et ne s'étaient pas découverts en passant devant une procession.

eut des insensés qui prétendaient que l'*Encyclopédie* était la cause des infortunes qu'essuyaient les armées françaises. Il arrive pendant cette effervescences que le ministère de Versailles a besoin d'argent, et il sacrifie au clergé, qui en promet, des philosophes qui n'en ont point et qui n'en peuvent donner. Pour moi, qui ne demande ni argent, ni bénédictions, j'offre des asiles aux philosophes, pourvu qu'il soient sages... »

En lisant ces derniers mots, Voltaire dut bien comprendre à qui ils s'adressaient. L'homme d'État lui donnait à entendre qu'il n'avait pas oublié les tracasseries que Voltaire lui avait suscitées pendant son séjour à Berlin.

Après avoir fondé à grands frais une Académie dans sa capitale, Frédéric ne pouvait pardonner au poète d'en avoir compromis l'existence en ridiculisant Maupertuis, l'éminent géomètre à qui il en avait confié la direction. En un mot, fidèle à son principe de la séparation des pouvoirs, qui lui paraissait nécessaire, bien qu'il ne l'ait jamais nettement formulé, il consentait à accorder aux philosophes la liberté de penser. de parler et d'écrire, pourvu qu'ils lui laissassent celle d'agir, parce qu'il déniait aux théoriciens toute aptitude au gouvernement, et qu'il n'entendait, sous aucun prétexte, être traversé par eux dans ses actes politiques.

Diderot, qui n'avait pas accepté les offres bien plus gracieuses de Catherine, et qui n'avait pas, dans les dispositions de Frédéric, une confiance

bien entière, était décidé à attendre en France que l'orage fût passé ([1]).

Indépendamment de la sympathie qu'il éprouvait pour l'impératrice de Russie, un autre motif devait le porter à choisir la cour de Catherine pour résidence, dans le cas où il eût résolu de quitter la France. Un de ses meilleurs amis, le sculpteur Falconet, y résidait depuis la fin de 1765, et c'est le Philosophe lui-même qui l'avait proposé à la souveraine pour exécuter la statue équestre qu'elle voulait ériger à la mémoire de Pierre-le-Grand. Dans la lettre qu'il avait adressée au général Betzky, ministre des arts en Russie, pour lui recommander son ami, il s'exprimait ainsi : « Ce n'est ni la soif de l'or, ni l'ambition d'une plus grande fortune qui déterminent Falconet à s'expatrier. Il méprise l'or, il est âgé, et il a la fortune du sage; mais il est entraîné par son talent et le *désir de s'immortaliser par une grande et belle chose.* » Or, Diderot gratifiait son ami des sentiments qu'il sentait en lui-même, et l'idée du juge-

([1]) Voltaire cherchait en vain à le convaincre des bonnes intentions du roi de Prusse, et lui-même était disposé à accompagner à Clèves les encyclopédistes. Ses relations avec Diderot étaient des plus affectueuses en ce temps-là. Il écrivait à Damilaville, le 7 novembre 1766 : « Le pauvre Boursier (c'est lui-même) a versé des larmes en lisant la lettre de votre ami (Diderot). Pour lui il a fait son marché; il est prêt à partir à la première occasion. Il dit qu'il mourra avec le regret de n'avoir point vu l'homme du monde qu'il vénère le plus. » Dans la préface des *Scythes*, il donnait un témoignage public de son admiration au Philosophe, « qui, à l'exemple d'*Aristote*, a su joindre aux sciences abstraites l'éloquence, la connaissance du cœur humain et l'intelligence du théâtre. »

ment de la postérité n'entrait, en réalité, pour rien dans les inspirationsde l'artiste.

Le désaccord, sur ce point, entre le philosophe et le sculpteur, a été l'occasion d'une discussion qui a permis à Diderot d'écrire les pages les plus éloquentes qu'on ait vues jusqu'alors en faveur du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité. « Qu'est-ce que la voix du présent? écrit Diderot : rien. Le présent n'est qu'un point, et la voix que nous entendons est toujours celle de l'avenir et du passé... Ces philosophes, ces ministres et ces hommes véridiques qui ont été victimes des peuples stupides, des prêtres atroces, des tyrans enragés; quelle consolation leur restait-il en mourant? C'est que le préjugé passerait et que la postérité reverserait l'ignominie sur leurs ennemis. O postérité sainte et sacrée! soutien du malheureux qu'on opprime, toi qui es juste, toi qu'on ne corrompt point, qui venges l'homme de bien, qui démasques l'hypocrite, qui traînes le tyran; idée sûre, idée consolante, ne m'abandonne jamais. La postérité pour le philosophe, c'est l'autre monde de l'homme religieux... *Après moi le déluge* est un proverbe qui n'a été fait que par des âmes petites, mesquines et personnelles. Il ne sera jamais répété par un grand monarque, un digne ministre, un bon père. La nation la plus vile serait celle où chacun le prendrait étroitement pour la règle de sa conduite. »

Dans une autre lettre, Diderot rappelle avec beaucoup d'à-propos, à Falconet, une des plus jolies fables

de la Fontaine, celle du *Vieillard et des trois Jeunes Hommes :*

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche, il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
.......................................................
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui (1).

Au point de vue purement esthétique, la thèse que soutenait le sculpteur Falconet est des plus nuisibles. En ne travaillant que pour ses contemporains, l'artiste est nécessairement entraîné à obéir à la mode, et à flatter le goût du plus grand nombre, toujours bien au-dessous de l'idéal qu'il doit s'efforcer de représenter. Au contraire, l'artiste qui se préoccupe surtout du jugement de la postérité fait bon marché de ce qui est transitoire, et s'élève spontanément aux qualités qui caractérisent toute production durable. Sans chercher à rabaisser le talent de Falconet, nous croyons pouvoir assurer que cet habile artiste aurait été plus complet, s'il eût davantage pris souci de l'opinion de la postérité.

Les liens qui rattachaient Diderot à Paris étaient trop forts pour qu'il acceptât l'offre de l'impératrice de Russie, et qu'il se résignât à quitter Sophie et la société de ses amis.

(1) Livre XI, fable VIII.

Depuis quelque temps, les réunions chez le baron d'Holbach avaient été suspendues par l'absence de celui qui en était l'âme. Au commencement du mois d'août 1765, d'Holbach avait quitté Paris pour se rendre en Angleterre, sans doute dans un but philosophique, soit pour se procurer les derniers ouvrages publiés à Londres, ou bien pour y faire imprimer quelques-unes de ses productions. Quoi qu'il en soit, il revint après une absence de deux mois « mécontent, écrit Diderot à Sophie (1), de la contrée, qu'il ne trouvait ni aussi peuplée, ni aussi bien cultivée qu'on le disait; mécontent des bâtiments qui sont presque tous bizarres et gothiques; mécontent des jardins, où l'affectation d'imiter la nature est pire que la monotone symétrie de l'art; mécontent du goût qui entasse dans les palais l'excellent, le bon, le mauvais, le détestable, pêle-mêle; mécontent des amusements qui ont l'air de cérémonies religieuses; mécontent des hommes sur le visage desquels on ne voit jamais la confiance, l'amitié, la gaieté, la sociabilité, mais qui portent tous cette inscription : *Qu'est-ce qu'il y a de commun entre vous et moi?* mécontent des grands qui sont tristes, froids, hauts, dédaigneux et vains, et des petits, qui sont durs, insolents et barbares; mécontent des repas d'amis où chacun se place selon son rang, et où la formalité et la cérémonie s'asseoient à côté de chaque convive; mécontent des repas d'auberge, où l'on est bien et

(1) Le 20 septembre 1765.

promptement servi, mais sans aucune affabilité. Je ne lui ai entendu louer que la facilité de voyager; il dit qu'il n'y a aucun village, même sur une route de traverse, où l'on ne trouve quatre ou cinq chaises de poste et vingt chevaux prêts à partir. Il a traversé toute la province de Kent, une des plus fertiles d'Angleterre; il prétend qu'elle n'est pas à comparer à notre Flandre. Il a bien repris du goût pour le séjour de la France dans son voyage d'Angleterre. Il nous a avoué qu'à tout moment il se surprenait, disant au fond de son cœur : Oh! Paris, quand te reverrai-je? Ah! mes chers amis où êtes-vous? Oh! Français, vous êtes bien légers et bien fous, mais vous valez cent fois mieux que ces maussades et tristes penseurs-ci (1). »

Bien différente était l'opinion d'Helvétius sur l'Angleterre : c'est pourquoi il écrivait au baron, à Londres : « Mon ami, si comme je n'en doute pas, vous avez loué une maison à Londres, écrivez-moi bien vite afin que j'emballe ma femme, mes enfants et que j'aille vous trouver. » Et le baron de dire à ses amis : « Ce pauvre Helvétius, il n'a vu en Angleterre que les persécutions que son livre lui a attirées en France. »

Diderot, aussitôt après la révision du grand ouvrage qui lui avait coûté vingt années de travail et tant de tribulations de toute sorte, s'était donné,

(1) L'acteur Garrick disait : « Londres est bon pour les Anglais, mais Paris est bon pour tout le monde. » On peut rapprocher ce mot de l'acteur anglais de ce qu'a dit Gibbon. (Voy. la Préface.)

pour rendre service à Grimm, une nouvelle tâche : il venait de terminer la revue du *Salon* de 1765, que son ami devait envoyer aux princes, ses correspondants.

« J'ai écrit, dit Diderot (1), quinze jours de suite, du soir au matin, et j'ai rempli d'idées et de style plus de deux cents pages de l'écriture petite et menue dont je vous écris mes longues lettres et sur le même papier, ce qui fournirait un bon volume d'impression; j'ai appris en même temps que mon amour-propre n'avait pas besoin d'une rétribution populaire, qu'il m'était même assez indifférent d'être plus ou moins apprécié par ceux que je fréquente habituellement, et que je pourrais être satisfait, s'il y avait un homme que j'estimasse et qui sût bien ce que je vaux. Grimm le sait, et peut-être ne l'a-t-il jamais su comme à présent! Il m'est doux aussi de penser que j'aurai procuré quelques moments d'amusement à ma bienfaitrice de Russie, écrasé par-ci, par-là, le fanatisme et les préjugés, et donné, par occasion, quelques leçons aux souverains qui n'en deviendront pas meilleurs pour cela; mais ce ne sera pas faute d'avoir entendu la vérité et de l'avoir entendue sans ménagements; ils sont de temps en temps apostrophés et peints comme des artisans de malheur et d'illusions, et des marchands de crainte et d'espérance (2).

(1) Lettre à mademoiselle Voland, du 10 novembre 1765.

(2) Il est très-probable que Grimm, avant d'envoyer le travail

Cette revue des salons de peinture de 1765 n'était pas la première qu'eût faite Diderot. En 1761, Grimm l'avait déjà chargé du compte-rendu du Salon. Pour obliger son ami, il dirigea ses méditations du côté des beaux-arts, et ces pages de causeries merveilleuses « qui, au dire d'un contemporain compétent [1], ont créé la critique en France, » furent le résultat de ses réflexions.

Les tableaux dont il a fait une étude toute spéciale sont ceux de Greuze. Ces deux artistes étaient faits pour se comprendre, et se ressemblaient par certains côtés. La réforme théâtrale, que Diderot avait tentée, il la voyait accomplie jusqu'à un certain point par le peintre : l'*Accordée de village*, le *Fils ingrat*, la *Mère bien-aimée*, étaient des sujets que le critique aurait aimé à traiter. Aussi, c'est surtout dans les observations qu'ils lui suggéraient qu'il se complaît. Vernet aussi est son peintre favori, mais en le comparant au Poussin, il le trouve bien en arrière du côté de l'idéal [2].

de Diderot à ses royaux correspondants, avait soin d'effacer tout ce qui était de nature à les blesser.

(1) M. Sainte-Beuve.

(2) Voy. Sainte Beuve, *Causeries du lundi*.

La note suivante a été dictée par M. Sainte-Beuve, en 1864 ou 1865, en réponse à une consultation que son secrétaire avait été chargé de lui demander : « On parle beaucoup de la statue de Voltaire, et elle se fera. Il paraît qu'à Langres on ne peut venir à bout d'en élever une à Diderot. Mais pourquoi à Langres? Diderot appartient à la France. La vraie place d'une statue de Diderot est à Paris..... On y verrait le grand et chaleureux amateur qui a fondé la critique d'art en France, dans le négligé flottant de son costume, le cou nu, le front inspiré, et annonçant du geste cette conquête nouvelle. »

» Diderot, dans ses *Salons,* a dit M. Sainte-Beuve, a trouvé la seule et vraie manière de parler aux Français des beaux-arts, de les initier à ce sentiment nouveau, par l'esprit, par la conversation, de les faire entrer dans la couleur par les idées. Combien, avant d'avoir lu Diderot, auraient pu dire avec madame Necker : « Je n'avais jamais vu dans les tableaux que des couleurs plates et inanimées; son imagination leur a donné pour moi du relief et de

On dit que le Conseil municipal de Paris, se plaçant a un autre point de vue que M. Sainte-Beuve, a voté l'érection de la statue de Diderot sur la place des Arts et métiers. L'idée qui a présidé à cette décision est d'un ordre plus élevé que celle du critique. L'œuvre de Diderot, celle qui doit lui assurer à jamais la reconnaissance de la postérité, consiste bien plus dans les articles de l'*Encyclopédie* sur les arts proprement dits que dans ses *Salons*. C'est en traitant des métiers qu'il s'est surtout montré original et progressif : né dans un atelier, il s'est rappelé son origine et il a réhabilité le travail. « Les artisans, dit-il, se sont crus méprisables parce qu'on les a méprisés, apprenons-leur à mieux penser d'eux-mêmes; c'est le seul moyen d'en obtenir des productions plus parfaites. » Voir dans l'*Encyclopédie* l'article *Art*.

J'ai toujours été frappé de la force d'imagination qu'à déployée Diderot dans ce travail. Quel malheur qu'il n'ait pas connu l'application de la vapeur ou de l'electricité! On trouve dans sa correspondance une réflexion qui fait voir jusqu'où il pouvait atteindre dans ses prévisions. En 1762, il décrivait l'appareil merveilleux, moins la pile de Volta, qui devait servir près d'un siècle après à correspondre à de grandes distances. A propos d'une invention récente du physicien Comus (le grand-père de Ledru-Rollin), il écrivait à Sophie : « Qui sait si cet homme-là n'étendra pas un jour la correspondance d'une ville à une autre, d'un endroit à quelques centaines de lieues de cet endroit, la jolie chose! il ne s'agirait plus que d'avoir chacun sa boîte : *ces boîtes seraient comme deux petites imprimeries, où tout ce qui s'imprimerait dans l'une, subitement s'imprimerait dans l'autre.* »

la vie; c'est presque un nouveau sens que je dois à son génie [1]. »

Le portrait que Michel Vanloo a fait, en 1767, du Philosophe, a été de sa part le sujet d'un article que nous croyons devoir reproduire en partie, parce qu'il nous paraît très-propre à faire connaître sa manière en critique d'art, et qu'il complète l'idée que nous nous formons de sa physionomie :

« J'aime Michel, mais j'aime encore mieux la vérité. Assez ressemblant ; il [2] peut dire à ceux qui ne le reconnaissent pas, comme le jardinier de l'Opéra-Comique : c'est qu'ils ne m'ont jamais vu sans perruque. Très-vivant ; c'est sa douceur, avec sa vivacité ; mais trop jeune, tête trop petite, joli comme une femme, lorgnant, souriant, mignard, faisant le petit bec, la bouche en cœur, et puis, un luxe de vêtement à ruiner le pauvre littérateur, si le receveur de la capitation vient à l'imposer sur sa robe de chambre. L'écritoire, les livres, les accessoires aussi bien qu'il est possible, quand on a voulu la couleur brillante et qu'on veut être harmonieux. Pétillant de près, vigoureux de loin, surtout les chairs. Du reste, de belles mains bien modelées, excepté la gauche, qui n'est pas dessinée. On le voit de face, il a la tête nue ; son toupet gris, avec

(1) Les *Salons* de Diderot ne parurent point de son vivant, et ils n'ont été imprimés pour la première fois que dans la collection de ses œuvres donnée par Naigeon en 1798 ; mais ils étaient connus dans la société, et il en circulait des copies.

(2) L'original du portrait de Vanloo, c'est-à-dire Diderot lui-même.

sa mignardise, lui donne l'air d'une vieille coquette qui fait encore l'aimable, la position d'un secrétaire d'État et non d'un philosophe. La fausseté du premier moment a influé sur tout le reste. C'est cette folle de madame Vanloo, qui venait jaser avec lui tandis qu'on le peignait, qui lui a donné cet air-là qui a tout gâté. Si elle s'était mise à son clavecin, et qu'elle eût préludé ou chanté :

Non ha ragione, ingrato.
Un core abbandonato,

ou quelque autre morceau du même genre, le Philosophe sensible eût pris un tout autre caractère; et le portrait s'en serait ressenti. Ou mieux encore, il fallait le laisser seul, et l'abandonner à sa rêverie. Alors, sa bouche se serait entr'ouverte, ses regards distraits se seraient portés au loin, le travail de sa tête, fortement occupée, se serait peint sur son visage; et Michel eût fait une belle chose. Mon joli Philosophe, vous me serez à jamais un témoignage précieux de l'amitié d'un artiste, excellent artiste, plus excellent homme. Mais que diront mes petits-enfants, lorsqu'ils viendront à comparer mes tristes ouvrages avec ce riant, mignon, efféminé, vieux coquet-là? Mes enfants, je vous préviens que ce n'est pas moi. J'avais en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté. J'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste; mais je ne fus jamais tel que vous me voyez là. J'avais un grand front, des yeux très-vifs, d'assez grands traits, la tête tout à

fait du caractère d'un ancien orateur, une bonhomie qui touchait à la bêtise, à la rusticité des anciens temps. »

Dans les premiers jours de décembre 1765, une nouvelle bien imprévue vint tout à coup agiter la société des philosophes. On annonçait que Jean-Jacques Rousseau avait quitté la Suisse et qu'il venait rejoindre Hume, avec qui il devait partir pour l'Angleterre.

Avant de raconter les événements qui décidèrent le citoyen de Genève à laisser son pays pour aller habiter l'Angleterre, nous allons donner un résumé de la vie et des travaux de l'illustre penseur qui devait l'accompagner.

David Hume naquit à Édimbourg, le 2 avril 1711. Sa famille était une branche de celle des comtes de Home ou Hume. Il était encore enfant quand son père mourut, et il resta livré, avec un frère aîné et une sœur, aux soins de sa mère, femme d'un mérite exceptionnel qui, quoique jeune et belle, se voua entièrement à l'éducation de ses enfants. Il fit ses études avec succès, et fut pris, dès sa jeunesse, d'une passion pour la littérature qui a été, dit-il (1), la passion dominante de sa vie et la principale source de ses plaisirs. Comme sa mère n'avait pas de fortune, et qu'il était le cadet de la famille, son patrimoine, selon la coutume du pays, devait être naturellement très-léger. On

(1) Voy. *The life of David Hume written by himself*. Le morceau que nous donnons ici est traduit de cette autobiographie.

pensa donc à lui donner un état, et celui de légiste sembla le plus conforme à ses dispositions studieuses et à ses goûts sérieux. Mais il éprouvait une aversion insurmontable pour tout ce qui n'était pas du domaine de la philosophie ou des belles-lettres, et pendant qu'on le croyait plongé dans l'étude de Voët ou de Vinnius, Cicéron et Virgile étaient les auteurs qu'il dévorait en secret.

Sa petite fortune, ne lui permettant pas d'adopter ce mode d'existence, et sa santé s'étant altérée par une application trop constante, il se vit obligé d'embrasser un genre de vie plus actif. En 1734, il alla à Bristol pour apprendre le commerce; mais au bout de quelques mois il reconnut que cette profession ne lui convenait pas. Il passa en France dans l'intention de se retirer à la campagne, et c'est là qu'il se traça le plan de conduite qu'il a toujours suivi depuis avec succès. Pour suppléer à ce qui lui manquait du côté de la fortune, il s'astreignit à la plus rigide sobriété : « Ainsi, dit-il, je conservais mon indépendance, et dédaignais tout ce qui ne concernait pas mes progrès en littérature. »

Pendant son séjour en France, d'abord à Reims, ensuite et principalement à la Flèche, il composa son *Traité de la nature humaine*. Après trois années de séjour en France, il revint en Angleterre et publia à Londres ce *Traité*, qui parut en 1738. Jamais tentative littéraire n'eut un plus triste sort : ce fut un livre mort-né. Mais son heureux caractère lui fit surmonter sans peine cette première infortune,

et il continua à étudier avec plus d'ardeur. En 1742 parut à Édimbourg la première partie de ses *Essais*, qui rencontra un accueil assez favorable.

En 1745, il reçut du marquis d'Annandale l'invitation de venir vivre avec lui en Angleterre, où il resta une année comme précepteur du jeune marquis. Ses appointements augmentèrent sa petite fortune Ensuite, il accompagna le général Saint-Clair, en qualité d'aide-de-camp à Vienne, puis à Turin, où le général avait été nommé ambassadeur. Pendant les deux années qu'il resta, soit en Autriche, soit en Italie, ses études se trouvèrent interrompues : « Je passais gaiement ma vie, dit-il, et en bonne compagnie, et mes appointements, que mes habitudes frugales me permettaient d'économiser, me mirent à la tête d'une petite fortune que je disais indépendante, quoique cette manière de parler excitât l'hilarité de mes amis. Bref, je possédais près de 1000 livres sterling. »

Hume était persuadé que l'insuccès de son *Traité de la nature humaine* tenait à ce qu'il s'était trop pressé de le faire imprimer. C'est pourquoi il refondit cet ouvrage qui prit place dans ses *Recherches sur l'entendement humain*. Ce livre, publié pendant qu'il était à Turin, ne fut pas mieux reçu du public que le *Traité de la nature humaine*. Grâce à une force de caractère peu commune, ces déceptions ne firent presque aucune impression sur lui. En 1749, il vivait dans la propriété de son frère, où sa mère venait de mourir. C'est là qu'il composa d'abord la seconde partie de ses

*Essais*, auxquels il donna le titre de *Discours politiques*, et ensuite ses *Recherches sur les principes de la morale*, qui constituait une autre partie du *Traité* qu'il avait remanié. Dans l'intervalle, il recevait de son libraire l'avis que ses premiers travaux (sauf son infortuné *Traité* initial) commençaient à devenir un sujet d'entretien; que leur vente augmentait peu à peu, et qu'on en demandait de nouvelles éditions. De plus, les critiques du docteur Warburton étaient une nouvelle preuve que ces ouvrages commençaient à être estimés par les gens éclairés. En 1751, il quittait la campagne pour la ville, « le vrai théâtre d'un homme de lettres, » et il publiait à Édimbourg, en 1752, ses *Discours politiques;* puis, dans la même année, paraissaient à Londres ses *Principes de la morale*, qu'il considérait comme son meilleur ouvrage.

Nommé en 1752 bibliothécaire de la Faculté des avocats, cette position mit à sa disposition une grande quantité de livres; et c'est alors qu'il se proposa d'écrire l'histoire d'Angleterre. Il commença par la maison de Stuart : le sujet était épineux, et ce premier volume ameuta contre lui tous les partis qu'il avait irrités par l'impartialité même dont il s'était fait une loi. Cette fois, le courage l'abandonna : « Si la France et l'Angleterre n'avaient pas été en guerre, dit-il, je me serais retiré en France dans quelque ville de province, j'aurais changé de nom et ne serais jamais revenu dans mon pays. » Mais comme le projet était inexécutable et le volume suivant presque terminé,

force lui fut de rester à Londres où il publia, mais sans faire beaucoup de bruit, l'*Histoire naturelle de la Religion* et quelques morceaux de moindre importance.

En 1756, deux ans après la chute de son premier volume, parut le second volume de l'*Histoire d'Angleterre* qui contenait la période comprise entre la mort de Charles Ier et la Révolution. Ce volume causa moins de déplaisir que le précédent au parti Whig, et fut, par conséquent, mieux reçu. L'histoire de la maison de Tudor, qui fut publiée en 1759, donna lieu aux mêmes clameurs que celles des deux premiers Stuarts.

Toutefois, malgré les variations auxquelles ses écrits avaient été exposés, ils ne laissaient pas que de lui rapporter de beaux bénéfices. « Il était devenu non-seulement indépendant, mais opulent. » Il était retiré en Écosse quand il reçut en 1763 du comte d'Hertford, qu'il ne connaissait pas du tout, l'invitation de l'accompagner à Paris. Le comte, qui venait d'être élevé aux fonctions d'ambassadeur, lui laissait entrevoir la perspective de le faire nommer bientôt secrétaire d'ambassade. Si attrayante que fût l'offre, Hume pourtant la déclina, parce qu'il avait de la répugnance à se lier avec les grands, et parce qu'il craignait, par son âge et son caractère, de se trouver dépaysé dans la société parisienne. Mais sur l'insistance du comte, il finit par accepter.

« Ceux qui n'ont aucune idée, dit-il, de l'étrange effet de la mode, ne pourront jamais imaginer la

réception que me firent à Paris hommes et femmes de tous rangs et conditions. Plus je cherchais à me soustraire à leurs politesses, plus ils m'en accablaient. On éprouve une satisfaction réelle à vivre à Paris à cause du grand nombre de gens cultivés, polis, sociables, dont cette ville abonde plus que toute autre ville de l'univers. J'ai pensé alors à m'y établir pour toute ma vie (1). »

En 1765, lord Hertford ayant quitté Paris pour aller en Irlande, où il avait été nommé *lord lieutenant,* Hume fut *chargé d'affaires,* et c'est avec ce titre que nous le rencontrons dans le monde philosophique à Paris (2). L'importance de ses fonctions rendrait raison de l'accueil que le penseur écossais reçut à Paris du monde officiel; mais celui qu'il trouva dans la société des philosophes ne s'explique que par la haute valeur de ses ouvrages. Ses *Essais sur l'entendement humain,* ses *Recherches sur les principes de la morale* et ses écrits sur l'économie politique, étaient connus en France de tous ceux à qui les hautes questions philosophiques n'étaient pas indifférentes, et à plus forte raison de l'école encyclopédique et des économistes. On ne saurait douter que Diderot se soit inspiré des travaux de Hume; mais l'influence du philosophe étranger se fait

(1) Voy. *The life of David Hume.*

(2) Il écrivait à Robertson : « Je ne mange que de l'ambroisie, je ne bois que du nectar, je ne respire que de l'encens, je ne foule que des fleurs. Tous les hommes et plus encore, toutes les femmes que je rencontre, se croient obligées de faire une harangue à ma louange. »

surtout sentir dans les *Lettres* de Georges le Roy *sur les animaux,* et bien plus encore dans les écrits des économistes.

Ses fameux *Essais sur l'entendement,* dans lesquels il a indiqué les bornes de l'intellect, le but de la science (« elle doit rapporter directement à l'action et à la société, ») et les écueils de la métaphysique, en font le précurseur de la philosophie positive, telle que l'a conçue, un siècle plus tard, le génie d'Auguste Comte. Sur l'origine de nos idées, il s'exprime ainsi : « Tous les matériaux de nos pensées sont pris, ou des sens extérieurs, ou du sentiment interne; la fonction de l'âme consiste à en faire l'assortiment et le mélange, ou, pour parler plus philosophiquement, les idées sont les copies modifiées des impressions, et chaque perception languissante est l'affaiblissement de quelque perception plus vive. Deux raisons suffisent pour nous en convaincre : Premièrement, si nous analysons nos pensées ou nos idées, quelque compliquées, quelque sublimes qu'elles soient, elles se résoudront toujours en un assemblage d'idées simples dont chacune est copiée d'après quelque sentiment ou quelque sensation correspondante. Par une recherche exacte, on ramène à cette origine les idées mêmes qui, d'abord, en paraissent les plus éloignées : telle est l'idée de Dieu, c'est-à-dire d'un être dont l'intelligence, la sagesse et la bonté sont infinies; elle nous vient en réfléchissant sur les opérations de notre âme, et en donnant une étendue illimitée aux qualités de sagesse et de bienfaisance que nous

remarquons en nous. Qu'on pousse cet examen jusqu'où l'on voudra, on trouve toujours que chaque idée vient d'une impression correspondante.

» En second lieu, lorsqu'il arrive, par un défaut dans les organes, qu'un homme n'est pas susceptible d'une certaine espèce de sensation, nous le trouvons également privé des idées qui en naissent.

.... » Dès que nous soupçonnons un terme philosophique d'être vide de sens et de n'avoir point d'idée correspondante, comme cela n'arrive que trop fréquemment, nous n'avons qu'à demander à *quelle impression cette prétendue idée rapporte son origine?* »

Plus loin, à propos de la causalité ou de la liaison de cause à effet, Hume dit : « Je hasarderai ici une proposition que je crois générale et sans exception : c'est qu'il n'y a pas un seul cas assignable où la connaissance du rapport qui est entre la cause et l'effet, puisse être obtenue *à priori;* mais qu'au contraire cette connaissance est uniquement due à l'expérience, qui nous montre certains objets dans une liaison constante. Il n'y a point d'objet qui manifeste, par ses qualités sensibles, les causes qui l'ont produit, ni les effets qu'il produira à son tour; et notre raison, dénuée du secours de l'expérience, ne tirera jamais la moindre induction qui concerne les faits et les réalités.

» On comprend maintenant pourquoi les philosophes sages et modérés ne se vantent jamais de pouvoir assigner les causes premières.... Ils conviennent que le dernier effort de la raison humaine

se réduit à simplifier les principes producteurs des phénomènes naturels; et à résoudre, avec le secours de l'analogie, de l'expérience et des observations, la foule des effets individuels en un petit nombre de causes générales; mais les causes de ces causes nous échapperont toujours. Les derniers ressorts, les premiers principes, voilà l'écueil éternel de la curiosité humaine.... »

Dans le *Neuvième essai sur l'entendement humain*, qui forme le chapitre intitulé : *De la Raison des bêtes*, Hume s'exprime ainsi : « Il paraît évident qu'à bien des égards les bêtes s'instruisent par l'expérience, aussi bien que l'homme, et que, comme lui, elles infèrent les mêmes événements des mêmes causes. L'ignorance et l'inexpérience des jeunes animaux se distinguent manifestement de la ruse et de la sagacité des vieux, à qui de longues observations ont appris à éviter ce qui blesse et à poursuivre ce qui donne du plaisir.

» Cette vérité est mise encore dans un plus grand jour par les effets que produisent l'éducation et la discipline sur tous les animaux qui, par des récompenses et des punitions, dispensées à propos, peuvent être dressés aux actions les plus contraires à leurs instincts et à leurs penchants naturels. Or, quand les animaux attendent, des objets présents, les mêmes suites qu'ils ont toujours expérimentées dans les cas semblables, il est impossible que cette induction soit fondée sur une chaîne de raisonnements, par lesquels ils concluraient que des événements semblables doivent se trouver à la suite

d'objets semblables, et que la marche de la nature demeure toujours régulière à cet égard. C'est la coutume, et la coutume seule, qui engage les animaux à inférer les suites ordinaires de chaque objet qui frappe leurs sens; c'est elle qui, à la présence d'un objet, excite dans leur imagination cette conception forte et vive d'un autre objet, d'où naît le sentiment que nous nommons *croyance*. Et l'on ne saurait expliquer autrement cette opération, ni dans les classes supérieures, ni dans les classes inférieures des êtres, doués de sensations qui parviennent à notre connaissance. »

En morale, Hume reconnaît dans la nature humaine des sentiments désintéressés. Or, le seul fait de cette constatation nous dévoile un moyen de perfectionnement, jusqu'alors inemployé, au grand dommage de la morale. On conçoit, en effet, que ces dispositions bienveillantes peuvent être développées par l'éducation et servir à l'amélioration individuelle et collective.

L'influence du penseur écossais sur son ami Adam Smith et sur l'école des économistes français, ne saurait être niée. La division du travail, ou, en d'autres termes, la décomposition du travail industriel en fonctions distinctes, accomplies par des personnes différentes, était implicitement admise par Hume, qui avait effectué cette décomposition en divisant l'industrie en deux branches : celle des agriculteurs, et celle des manufacturiers (1).

(1) *Discours politiques*. Discours I : *du Commerce*.

De plus, Hume démontra que, malgré tous les obstacles artificiels, l'argent restait toujours, *au bout d'un certain temps,* dans un rapport déterminé avec le développement agricole et manufacturier de la population [1].

Les économistes français étendirent au blé ce théorème de Hume, et firent voir qu'il tendait toujours à s'établir, entre la *production* et la *répartition* du blé et les autres fonctions économiques, un équilibre, ou ordre naturel, qu'il fallait bien se garder de contrarier, sous peine des plus grands dangers. Ce point capital des idées de Quesnay et de Turgot a été clairement exposé par Condorcet [2]. Mais cette vue, quoique très-réelle au fond, avait le défaut de faire abstraction du temps. C'est la confiance absolue qu'ils avaient dans cet équilibre spontané, qui a conduit les économistes à la détestable formule : *laissez faire, laissez passer.*

Par cet exposé des idées contenues dans les principaux ouvrages de Hume, on peut se rendre compte de la considération qu'il dut trouver au sein de la société où se trouvaient réunis les esprits les plus capables de bien sentir leur profondeur et leur originalité.

A l'arrivée de Rousseau à Paris, Diderot écrivait à son amie [3]: « Il y a trois jours que Rousseau est

(1) Voir à ce sujet le beau travail de M. P. Laffitte, dans la *Politique positive,* page 115.

(2) *Du Commerce du blé.*

(3) Le 20 décembre 1765. Diderot paraît avoir fait faire auprès de Rousseau des démarches en vue d'une réconciliation;

ici. Je ne m'attends pas à sa visite; mais je ne vous célerai pas qu'elle me ferait grand plaisir; je serais bien aise de voir comment il justifierait sa conduite à mon égard. Je fais bien de ne pas rendre l'accès de mon cœur facile; quand on y est une fois entré, on n'en sort pas sans le déchirer; c'est une plaie qui ne cautérise jamais bien. Il y a quelque temps qu'il me tomba sous les mains une lettre de lui, où il y a des choses charmantes. Il y disait des prêtres, qu'ils s'étaient constitués juges du scandale, qu'ils excitaient le scandale, et qu'en conséquence du scandale qu'ils avaient excité, ils appelaient ensuite les hommes à leur tribunal, pour y être punis de la faute qu'ils avaient eux-mêmes commise. »

Jean-Jacques, après son départ de Montmorency où nous l'avons laissé, — départ motivé par un décret de prise de corps contre l'auteur d'*Émile*, en date du 9 juin 1762, — s'était dirigé vers la Suisse, en évitant Genève, où son livre avait été brûlé, et lui-même décrété, le 18 juin, neuf jours après l'avoir été à Paris. Il avait résolu de s'établir à Yverdun, à la sollicitation de M. Roguin, lorsqu'il apprit que le sénat de Berne n'était pas disposé à le laisser en repos dans sa retraite. Genève et la France lui étant fermés, il se trouvait fort en peine pour trouver un refuge, quand madame Boy de la Tour lui proposa d'aller s'établir dans une maison que possédait son fils, au village de Motiers, dans le Val-Travers,

mais celui-ci ne voulut rien entendre. (Voy. Musset-Pathay. *Histoire de J.-J. Rousseau*.

comté de Neufchâtel : « L'offre, dit-il, venait d'autant plus à propos, que, dans les États du roi de Prusse, je devais naturellement être à l'abri des persécutions, et qu'au moins, la religion n'y pouvait guère servir de prétexte. »

En arrivant à Motiers-Travers, il écrivit au gouverneur de Neufchâtel, milord Keith, — plus connu sous le nom de milord Maréchal, — pour lui donner avis de son arrivée dans les États de Frédéric, et pour lui demander sa protection. Rousseau rencontra chez le gouverneur un bon avocat, et chez le roi de Prusse les meilleures dispositions. C'est à Motiers qu'il adopta l'habit d'Arménien. Il prit donc la veste, le cafetan, le bonnet fourré, la ceinture, et, dans cet équipage, se rendit au service divin ; car, depuis son voyage à Genève, il était revenu au protestantisme, et il tenait à en observer tous les rites, la communion comprise. Mais la publication des *Lettres de la Montagne,* ayant produit à Genève une effervescence qui se propagea rapidement à Berne, à Neufchâtel, et jusqu'au Val-Travers, le ministre Montmolin conseilla à Jean-Jacques de s'abstenir de toute cérémonie publique. Au lieu de tenir compte de cet avis, Rousseau s'entêta, et la populace, de qui son habit d'Arménien le faisait reconnaître, le poursuivit de ses quolibets, quand il se rendit au temple. Une telle ovation, qui aurait dû le rendre plus circonspect, lui donna l'envie de s'ériger en martyr. « Je me promenais tranquillement dans le pays, dit-il, avec mon caffetan et mon bonnet fourré, entouré des huées de le canaille, et quelquefois de

ses cailloux. » Peu de temps après, il reçut la visite de madame de Verdelin, qu'il avait connue à Paris. Ayant appris les vexations dont il était victime, cette dame l'engagea vivement à quitter la Suisse. Elle lui parla beaucoup de Hume, qui était alors à Paris, de l'amitié qu'il avait pour lui, et de son désir de lui être utile dans son pays.

Peu de temps après l'établissement de Rousseau en Suisse, milord Maréchal lui avait fait aussi la proposition d'aller avec lui habiter l'Angleterre. Dans une lettre qu'il écrivait à madame de Boufflers, le vénérable Keith disait : « J'ai communiqué à Rousseau un projet (mais en le disant un château en Espagne), celui d'aller habiter une maison toute meublée que j'ai en Écosse; d'engager le bon David Hume de vivre avec nous. Il devait y avoir une salle de compagnie; car personne n'entrerait dans la chambre d'un autre, chacun ferait des règlements pour soi, tant pour le spirituel que pour le temporel : c'étaient toutes les lois de notre république, excepté que pour les dépenses de l'État, chacun devrait contribuer selon ses biens. Notre ami a fort goûté mon projet; il aurait envie de l'exécuter, et moi de même, si je n'étais pas si vieux, et si ma terre n'était pas substituée. Une des raisons qui persuaderaient le plus Jean-Jacques à vouloir réaliser mon projet, est *qu'il ignore la langue du pays.* »

Cette lettre de milord Maréchal fait voir combien Rousseau était peu sociable, et elle montre en même temps que le projet d'habiter l'Angleterre datait de 1762.

Jean-Jacques quitta la Suisse le 29 octobre 1765, et se rendit, par Bâle, à Strasbourg, où il arriva le 4 novembre. Durant son séjour en cette ville, il reçut une lettre de Hume qui se mettait à sa disposition et s'engageait à lui trouver une retraite agréable et tranquille en Angleterre. Parti de Strasbourg le 9 décembre, il arrivait à Paris le 16. Sa présence dans la capitale, que son étrange costume rendit bientôt publique, fit sensation. Pour éviter toute émotion populaire, et surtout pour que les décisions de l'autorité ne fussent pas lettres mortes — le décret de prise de corps n'étant pas rapporté — M. de Choiseul lui fit donner l'ordre d'accélérer son départ. Rousseau, en conséquence, s'embarqua dans les premiers jours de janvier 1766, accompagné de Hume.

En partant de Paris, il y laissait une cause qui devait, à défaut d'autre prétexte, contribuer à le brouiller avec son nouveau protecteur. Nous voulons parler de la lettre qu'Horace Walpole [1] fit

(1) Horace Walpole, fils du célèbre ministre du roi Georges II d'Angleterre, était à Paris depuis le mois d'octobre. On s'étonne qu'une femme aussi intelligente que madame du Deffand se soit laissée prendre à la suffisance aristocratique de ce lord, pour qui la noblesse de la naissance était le premier mérite. « Il disait qu'il ne pouvait sentir Rousseau parce qu'il cherchait à faire regarder la naissance comme l'effet du hasard. » On voit que le grand seigneur anglais se croyait encore au régime primitif des castes. En France, les nobles eux-mêmes n'étaient plus à ce point de vue oriental : aussi Walpole n'aimait-il pas les Français. Dans une lettre qu'il écrivait de Paris, le 22 septembre 1765, il s'exprimait ainsi : « Les Français se passionnent pour la littérature et les idées libérales. La philosophie n'a jamais eu d'attraits *pour moi* : je suis las de la littérature : et quant aux idées libérales, on les a plutôt *pour soi* que pour

circuler sous le nom du roi de Prusse. Cette lettre supposée était ainsi conçue : « Vous avez renoncé à Genève, votre patrie ; vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté dans vos écrits ; la France vous a décrété : venez donc chez moi. J'admire vos talents, je m'amuse de vos rêveries, qui, soit dit en passant, vous occupent trop et trop longtemps. Il faut, à la fin, être sage et heureux. Vous avez fait assez parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme. Démontrez à vos ennemis que vous pouvez quelquefois avoir le sens commun ; cela les fâchera sans vous faire tort. Mes États vous offrent une retraite paisible ; je veux vous faire du bien, et je vous en ferai si vous le trouvez bon ; mais si vous vous obstinez à rejeter mes secours, attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez : je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits ; et ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être. »

Cette lettre, sans être énormément spirituelle,

la société. J'ai dîné hier avec une douzaine de savants ; et, quoique tous les domestiques fussent derrière nous, on parla, *même de l'Ancien Testament*, avec beaucoup plus de liberté que je ne l'eusse souffert à ma table, en Angleterre, en présence d'un seul valet. » Il faut dire à la décharge de Walpole qu'il était atteint de la goutte, et que lorsqu'il écrivait ces inepties il était peut-être sous l'influence d'une crise.

fut jugée au-dessus du talent de Walpole; et on l'attribua, les uns à madame du Deffand, d'autres à Hume ou à d'Alembert. Quoi qu'il en soit, elle fut le premier grief de Rousseau contre Hume. On trouve la trace d'un second grief dans une lettre que Jean-Jacques écrit d'Angleterre à la comtesse de Boufflers. Il impute à Hume le *désir* d'être indiscret. Enfin, un troisième reproche, c'est la froideur du philosophe anglais, quand Rousseau, honteux de ses soupçons, « se jette dans ses bras, l'inonde de larmes et s'écrie : Non! non! David n'est pas un traître. » On le voit, tous ces griefs n'avaient pas l'ombre du sens commun. Cependant, le 1er mai 1767, Rousseau, après avoir rompu avec Hume, quittait sa résidence de Wooton, et revenait en France, où le prince de Conti lui avait fait préparer un appartement dans son château de Trie. Nous verrons, par la suite, que ce ne devait pas être là sa dernière résidence.

Dans les premiers temps de la liaison du citoyen de Genève et de Hume, ce dernier écrivait à ses amis de Paris qu'il était très-satisfait de son protégé. « Mon pupille, disait-il, est arrivé en bonne santé; il est très-aimable, toujours poli, souvent gai, ordinairement sociable; » et dans une lettre adressée au baron d'Holbach il disait : « Il m'est pénible de penser que vous soyez injuste à son égard. Croyez-moi, Rousseau n'est rien moins qu'un méchant homme. Plus je le vois, plus je l'estime et je l'aime. » En lisant cela à ses amis, le baron ajoutait : « Il ne le connaît pas encore, patience;

il le connaîtra. » En effet, peu de temps après, il reçut une lettre dans laquelle Hume débute ainsi : « Vous aviez bien raison, monsieur le baron, Rousseau est un monstre. » « — Ah! remarqua d'Holbach froidement et sans s'étonner, il le connaît enfin [1]. »

(1) Quand Hume annonça au baron d'Holbach qu'il emmenait Rousseau dans sa patrie : « Monsieur, lui dit le baron, vous allez réchauffer une vipère dans votre sein; je vous en avertis, vous en sentirez la morsure. » (*Mémoires* de Marmontel).

# LIVRE SECOND

---

## CHAPITRE PREMIER

**1768-1770**

Travaux du baron d'Holbach. — Voltaire communie. — Naigeon. — Mort de Damilaville. — Brouilleries entre Diderot, Grimm et le baron. — *Le Rêve de d'Alembert.* — *Dialogues sur le commerce des grains,* par l'abbé Galiani. — Les Économistes. — Quesnay, le marquis de Mirabeau, de Gournay, Mercier de la Rivière. — Turgot. — Mercier de la Rivière à Saint-Pétersbourg. — Voyage de Diderot à Bourbonne-les-Bains. — Il passe à Langres. — Le *Code Denis.* — Le *Système de la Nature.* — Impression qu'il produit. — Réfutation de ce livre par Voltaire. — L'*Histoire philosophique du commerce des Indes,* par l'abbé Raynal.

Depuis que l'*Encyclopédie* était achevée, le principal but de la société du baron d'Holbach était atteint, et les réunions philosophiques auxquelles il présidait, ne devaient plus avoir le même intérêt; aussi tous ceux qui en faisaient partie et qu'une étroite amitié ne liait pas au baron, n'étaient-ils

plus aussi assidus aux réunions de la rue Royale. Même parmi les intimes, il y avait, depuis que ce lien philosophique n'existait plus, des tiraillements et des brouilleries qui, jusqu'alors, ne s'étaient jamais produites. Soit entre les femmes, — c'est-à-dire entre les dames du Grand-Val et madame d'Épinay, ou entre celle-ci et madame Geoffrin, — soit parmi les hommes, il s'élevait de temps en temps des discussions qui jetaient du froid dans les relations. Grimm était toujours de plus en plus exigeant envers Diderot ; soit pour sa correspondance, soit pour ses *Salons,* il le harcelait sans cesse. D'autre part, le baron voulait l'avoir toujours au Grand-Val, pour revoir ses productions. Or, il était depuis quelque temps tout à fait en verve. De 1767 jusqu'en 1768, d'Holbach avait, en effet, livré aux libraires plus de vingt volumes. L'*Esprit du clergé*, les *Prêtres démasqués,* le *Militaire philosophe,* l'*Imposture sacerdotale,* les *Doutes sur la religion*, la *Théologie portative* étaient autant de produits de sa veine. En 1768, Diderot écrivait à son amie : « Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur ; je tremble toujours que quelqu'un de ces téméraires artilleurs ne s'en trouve mal. Ce sont les *Lettres philosophiques,* traduites ou supposées traduites de l'anglais de Toland, ce sont les *Lettres à Eugénie,* c'est la *Contagion sacrée,* c'est l'*Examen des prophètes,* c'est la *Vie de David ou de l'Homme selon le cœur de Dieu*, ce sont mille diables déchaînés. »

Les appréhensions de Diderot n'étaient pas sans fondement, et l'anecdote suivante peut donner

l'idée du danger auquel on s'exposait en propageant ces ouvrages. Diderot écrit, le 8 octobre 1768, à Sophie :

« Il vient d'arriver ici une aventure qui prouve que tous nos beaux sermons sur la tolérance n'ont pas encore porté de grands fruits. Un jeune homme bien né, les uns disent garçon apothicaire, les autres garçon épicier, avait dessein de faire un cours de chimie; son maître y consentit, à condition qu'il payerait pension; le garçon y souscrivit.

« Au bout du quartier, le maître demanda de l'argent, et l'apprenti paya. Peu de temps après, autre demande du maître, à qui l'apprenti représenta qu'il devait à peine un quartier. Le maître nia qu'il eût acquitté le précédent. L'affaire est portée aux juges consuls. On prend le maître à son serment : il jure. Il n'est pas plus tôt parjure, que l'apprenti produit sa quittance, et voilà le maître amendé, déshonoré : c'était un fripon qui le méritait ; mais l'apprenti fut au moins un étourdi, à qui il en a coûté plus cher que la vie. Il avait reçu, en payement ou autrement, d'un colporteur appelé Lécuyer, deux exemplaires du *Christianisme dévoilé*, et il avait vendu un de ces exemplaires à son patron. Celui-ci le défère au lieutenant de police. Le colporteur, sa femme et l'apprenti sont arrêtés tous les trois; *ils viennent d'être piloriés, fouettés et marqués, et l'apprenti condamné à neuf ans de galères, le colporteur à cinq ans, et la femme à l'hôpital pour toute sa vie.* »

Voltaire lui-même, dans sa retraite, n'était pas à l'abri des coups dirigés contre les auteurs de livres

anticatholiques. Son *Dictionnaire philosophique*, un article surtout, l'article *tyran*, avait irrité contre lui le gouvernement. Ministres et sous-ministres ne lui pardonnaient pas d'avoir dit : « .. qu'il valait mieux avoir affaire à une seule bête féroce qu'on pouvait éviter, qu'à une bande de petits tigres subalternes qu'on trouvait sans cesse entre ses jambes, » et voilà pourquoi, dans l'opinion de Diderot, ce dictionnaire avait été brûlé lors de l'affaire la Barre. Aussi le Philosophe craignait-il qu'en dépit de toutes ses protections, de ses talents, de ses ouvrages « ces gens-là ne jouassent quelque mauvais tour au Patriarche. » Celui-ci, non plus, n'était pas tranquille; et pour adoucir ses ennemis, il avait cru devoir recourir à une cérémonie qui ne témoigne pas en faveur de l'énergie de son caractère [1]. On sait d'ailleurs que, par nature, il était moins enclin à faire tête à l'orage qu'à tenter de désarmer des ennemis trop puissants par de feintes concessions. A propos de la communion qu'il s'était fait administrer l'année précédente, ce qui avait plongé ses ennemis dans le plus grand étonnement, il écrivait de Ferney, en 1769, à son ami d'Argental : « A l'égard du *déjeuner*, je vous répète qu'il était indispensable. Vous ne savez pas avec quelle fureur la calomnie sacerdotale m'a attaqué. Il me fallait un bouclier pour repousser les traits mortels qu'on

[1] « Voltaire, dit Michelet (*Louis XV et Louis XVI*), eut une de ces peurs extrêmes, qui rendaient cet homme nerveux quelquefois ridicule. »

me lançait. Voulez-vous toujours oublier que je suis dans un diocèse italien, et que j'ai dans mon portefeuille la copie d'un bref de Rezzonnico ([1]) contre moi? Voulez-vous oublier que j'allais être excommunié comme le duc de Parme et vous? Voulez-vous oublier enfin que lorsqu'on mit un bâillon à Lally, et qu'on lui eut coupé la tête pour avoir été malheureux et brutal, *le roi demanda s'il s'était confessé?* Voulez-vous oublier que mon évêque savoyard, le plus fanatique et le plus fourbe des hommes, écrivit contre moi au roi, il y a un an, les plus absurdes impostures; qu'il m'accusa d'avoir prêché dans l'église où son grand-père le maçon a travaillé? Il est très-faux que le roi lui ait fait répondre, par M. de Saint-Florentin, qu'il ne voulait pas lui accorder la grâce qu'il demandait. Cette grâce était de me chasser du diocèse, de m'arracher aux terres que j'ai défrichées, à l'église que j'ai rebâtie, aux pauvres que je loge et que je nourris. Le roi lui fit écrire qu'il me ferait ordonner de me conformer à ses sages avis; c'est ainsi que cette lettre fut conçue. L'évêque-maçon a eu l'indiscrétion inconcevable de faire imprimer la lettre de M. de Saint-Florentin. Ce polisson de Savoyard a été autrefois porte-Dieu à Paris, et repris de justice pour les billets de confession. Il s'est joint avec un misérable ex-jésuite, nommé Nonotte, excrément Franc-Comtois, pour obtenir ce bref dont je vous

([1]) Le pape Clément XIII.

ai parlé. Ils m'ont imputé les livres les plus abominables.

» ..... Si par malheur j'étais persécuté (ce qui est assez le partage des gens de lettres qui ont bien mérité de leur patrie), plusieurs souverains, à commencer par le pôle et à finir par le quarante-deuxième degré, m'offrent des asiles ..... »

Heureusement que l'anonymat mettait dans la plupart des cas les auteurs à l'abri de toute poursuite; et qu'on était forcé de s'en tenir à décréter contre les livres, faute de connaître les écrivains. Cependant nous avons vu que Diderot et Morellet avaient payé de la prison quelques-uns de leurs écrits. Il fallait donc à d'Holbach et à ses collaborateurs une bonne dose de courage pour s'exposer aux persécutions, ou d'adresse pour les éviter.

Au nombre des hommes convaincus qui prêtaient au baron le concours le plus efficace, dans sa guerre contre ce qu'il appelait les préjugés et la superstition; il en est un, Naigeon, qui se distinguait par son talent et son ardeur. Il n'appartenait que depuis quelques années à l'école philosophique. Né à Paris en 1738, il était trop jeune pour faire partie des premiers rédacteurs de l'*Encyclopédie* (1); mais par ses études il devait être un de ses continuateurs et l'un des plus zélés propagateurs des doctrines philosophiques qu'elle renfer-

(1) Pour l'*Encyclopédie* il avait fait, cependant, l'article *Unitaire* dont la hardiesse avait frappé Voltaire. (Voy. Lettre à Damilaville, du 12 mars 1766.)

mait. Dessinateur, peintre, sculpteur avant que d'être philosophe, il avait aidé quelquefois Diderot pour l'appréciation des tableaux exposés au *Salon*. Pas plus que les beaux-arts et la philosophie, les sciences ne lui étaient étrangères. Non content d'aider le baron dans la composition de ses ouvrages, il ne craignait pas de s'exposer à des dangers très-sérieux en les faisant passer en Hollande, où ils étaient imprimés. L'activité, le dévouement qu'il montrait, comblaient en partie le vide que la mort de Damilaville avait laissé dans les rangs des philosophes. Seulement, un côté par lequel la perte de Damilaville était irréparable, c'est que personne ne pouvait reprendre la tâche qu'il a accomplie jusqu'à ses derniers moments de rattacher au centre d'action, Paris, le poète des Délices devenu le patriarche de Ferney. Damilaville, quand il mourut le 13 décembre 1768, était atteint depuis bien des années de la maladie qui l'emporta. Au mois de juillet 1765, il alla consulter Tronchin, à Genève, et c'est pendant son séjour en Suisse, qui dura près de trois mois, qu'il vit pour la première fois Voltaire, avec lequel il était en correspondance depuis cinq ans sans le connaître. Il revint à Paris un peu mieux qu'il n'était parti, mais non guéri; d'ailleurs, Tronchin lui avait ordonné un régime auquel il ne pouvait s'astreindre. En septembre 1768, Diderot qui ne l'a pas abandonné pendant toute la dernière période de la maladie, écrivait à Sophie : « Damilaville est plus faible que jamais; la fièvre est continue, les

glandes plus enflées ... Bordeu dit tant pis; Tronchin dit tant mieux. J'ai bien peur que Bordeu ne soit un grand médecin. » Damilaville mourut deux mois après et sans faiblesse (1). Sa mort devait avoir pour résultat de suspendre les rapports de Diderot et des philosophes avec Voltaire.

L'union philosophique n'était plus d'ailleurs aussi indispensable qu'elle avait dû l'être, quand il s'agissait de lutter contre les ennemis de l'*Encyclopédie.* Cependant, quoique moins préjudiciable que si elle se fût produite auparavant, cette détente des liens qui unissaient les libres penseurs ne laissait pas d'affecter les plus sensibles d'entre eux, Diderot et Voltaire. Diderot, surtout, qui était témoin des désaccords qui s'élevaient parfois entre ses amis, et qui avait aussi quelquefois maille à partir avec ses plus intimes, Grimm et d'Holbach, en souffrait cruellement.

Heureusement que la discorde ne régnait pas longtemps et que d'Holbach et Grimm ne pouvaient se passer du Philosophe. Soit pour sa *Correspondance*, soit pour ses *Salons*, ce dernier était obligé d'avoir recours à l'obligeance inépuisable de son ami; et le baron ne manquait pas non plus de travail à lui donner. Un incident, cependant, faillit amener une rupture définitive. Un des principaux corres-

(1) Les articles *Vingtième* et *Population* de l'*Encyclopédie*, sont de Damilaville. Il avait aussi composé un ouvrage : l'*Honnêteté théologique*, commençant par ces mots : « Depuis que la théologie fait le bonheur du monde... » où Grimm crut reconnaître la main de Voltaire.

pondants de Grimm, le prince de Saxe-Gotha, était venu à Paris à la fin de l'année 1768 [1], et il avait témoigné le désir de voir le Philosophe. Grimm voyant là une manière de faire sa cour au prince, lui avait promis de lui amener son ami. Mais il comptait sans la résistance de Diderot, qui n'aimait pas ces sortes de corvées. « Ces ridicules parades-là lui étaient insupportables. » Il s'en expliqua fortement avec Grimm. De là, colère de celui-ci.

Toutes ces tracasseries indisposaient Diderot, et il écrivait à son amie : « Ces gens-là ne veulent pas que je sois moi. Je les planterai tous là et je vivrai dans un trou : il y a longtemps que ce projet me roule par la tête. » Mais cette retraite n'aurait pas fait le compte de Grimm. Sur le point de partir pour l'Allemagne, il allait laisser à Diderot le *tablier de sa boutique*, c'est-à-dire la *Correspondance littéraire* (2).

(1) Il se trouva à Paris en même temps que le roi de Danemark, Christian VII. « Ce despote du Nord, écrivait Diderot à son amie, est de la plus grande affabilité. Il est honnête, il est généreux. Il a été aux Gobelins. On lui a montré les tapisseries; et le duc de Duras, qui l'accompagnait, lui ayant demandé quelle était celle qu'il avait trouvée la plus belle, il l'a désignée : et aussitôt le duc lui a dit qu'il avait ordre du roi son maître de la lui offrir. Il y avait là Soufflot, Cochin, Michel Vanloo et d'autres. Il a commandé son portrait à Vanloo. »

(2) Grimm, qui voyait de loin, allait à la cour d'Autriche, au moment où le mariage de la fille de Marie-Thérèse avec le Dauphin. plus tard Louis XVI, était décidé. A ce propos, Voltaire écrivait à madame d'Épinay : « Je trouve que notre cher *prophète* est bien sage et bien habile d'avoir fait le voyage de Vienne. Il sera connu et protégé par madame la Dauphine longtemps avant qu'elle parte pour Paris. » Grimm revint au commencement du mois d'octobre 1769, après avoir séjourné à

Nonobstant ce surcroît de travail, notre Philosophe avait terminé un petit ouvrage qui, quoique fortement empreint de métaphysique, est, par sa forme, un des plus piquants qu'il ait produits. Le 2 septembre 1769, il annonçait en ces termes cet opuscule à Sophie : « Je crois vous avoir dit que j'avais fait un dialogue entre d'Alembert et moi. En le relisant, il m'a pris fantaisie d'en faire un second, et il a été fait. Les interlocuteurs sont d'Alembert qui rêve, Bordeu, et l'amie de d'Alembert, mademoiselle de Lespinasse. Il est intitulé : *Le rêve de d'Alembert.* Il n'est pas possible d'être plus profond et plus fou. »

Dans l'*Entretien avec d'Alembert,* Diderot expose ses idées sur la vie, qu'il regarde comme une propriété générale de la matière. Il croit à la sensibilité de la molécule organique et à l'unité des phénomènes physiques, chimiques et physiologiques; or, nous n'avons pas besoin de faire ressortir ce qu'a d'erroné une telle conception, laquelle est d'autant plus singulière que le Philosophe était lié avec

la cour de Prusse. Informant Sophie de l'arrivée de Grimm à Paris, Diderot disait : « Frédéric l'a arrêté trois jours de suite à Potsdam, et il a eu l'honneur de causer avec lui deux heures et demie chaque jour. Il en est enchanté; mais le moyen de ne pas l'être d'un grand prince, quand il s'avise d'être affable? Au sortir du dernier entretien, on lui présenta, de la part du roi, une belle boite d'or. Cela est fort bien; le prince de Saxe-Gotha a fait encore mieux : il lui a donné un titre, je ne sais quel, et il a attaché à ce titre une pension de douze cents livres. Ajoutez à cela un ventre très-rondelet et une face lunaire qu'il a rapportés de son voyage, et vous trouverez qu'il n'a pas tout à fait perdu son temps sur les grands chemins. »

Bordeu, qui avait, à cet égard, des idées bien autrement rapprochées de la vérité. Pour ce dernier, il ne saurait y avoir de sensibilité ou de vie, sans une ébauche d'organisation, et c'est cette vue qui a fourni à Bichat la *doctrine des propriétés vitales*, considérées comme immanentes aux tissus; doctrine par laquelle il constituait la biologie. Dans l'*Interprétation de la nature*, Diderot, parlant d'un livre publié en 1751 sous le nom du docteur Baumann (quoiqu'il fût de Maupertuis), et où le point capital de la thèse était celui-ci : chaque molécule organique est douée « de quelque propriété semblable à ce que nous appelons en nous, désir, aversion, mémoire, » Diderot, disons-nous, écrivait : « Si le docteur Baumann eût renfermé son système dans de justes bornes, il ne se serait pas précipité dans l'espèce de matérialisme la plus séduisante, en attribuant aux molécules organiques le désir, l'aversion, le sentiment et la pensée. » Ce que Diderot entendait faire, en renfermant le système de Maupertuis dans de justes bornes, consistait simplement à remplacer ce qu'on appelle dans les êtres organisés, le désir, l'aversion, le sentiment et la pensée, par une « sensibilité mille fois moindre dans les molécules organiques, et en vertu de laquelle elles se cherchent, se rencontrent, s'adaptent, et finissent par former des combinaisons de plus en plus complexes. » Pour être juste, il convient de remarquer que Diderot n'accordait à cette théorie qu'une valeur hypothétique. Sa lettre à Sophie en fait foi. La seconde partie, le

*Rêve de d'Alembert*, où Bordeu entre en scène avec d'Alembert et mademoiselle de Lespinasse, est bien plus scientifique. Elle est aussi fort intéressante, en ce qu'elle expose, d'une façon très-originale et très-spirituelle, les théories du précurseur de Bichat, — quoique Diderot, prenons-y garde, ne se fasse pas faute d'attribuer çà et là, au docteur béarnais, des vues qui lui sont propres [1].

A propos de la sensibilité et de l'appareil nerveux. Bordeu dit à mademoiselle, de Lespinasse :

Il y a autant d'espèces de toucher qu'il y a de diversités dans les organes et les parties du corps.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Et comment les appelle-t-on? Je n'en ai jamais entendu parler.

BORDEU.

Ils n'ont pas de nom.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Et pourquoi?

BORDEU.

C'est qu'il n'y a pas autant de différence entre les sensations excitées par leur moyen, qu'il y en a entre les sensations excitées par le moyen des autres organes.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Très-sérieusement, vous pensez que le pied, la main, les cuisses, le ventre, l'estomac, la poitrine, le poumon, le cœur, ont leurs sensations particulières?

BORDEU.

Je le pense. Si j'osais, je vous demanderais si parmi ces sensations qu'on ne nomme pas.....

(1) Théophile Bordeu est né à Iseste, dans les Pyrénées, le 22 février 1722. Il a rédigé, dans l'*Encyclopédie*, l'article *Crise*.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Je vous entends. Non. Celle-là est toute seule de son espèce et c'est dommage Mais quelle raison avez-vous de cette multiplicité de sensations plus douloureuses qu'agréables dont il vous plaît de nous gratifier?

BORDEU.

La raison? c'est que nous les discernons en grande partie. Si cette infinie diversité de toucher n'existait pas, on saurait qu'on éprouve du plaisir ou de la douleur, mais on ne saurait où les rapporter. Il faudrait le secours de la vue. Ce ne serait plus une affaire de sensation, ce serait une affaire d'expérience et d'observation.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Quand je dirais que j'ai mal au doigt, si l'on me demandait pourquoi j'assure que c'est au doigt que j'ai mal, il faudrait que je répondisse non pas que je le sens, mais que je sens du mal et que je vois que mon doigt est malade.

BORDEU.

C'est cela. Venez que je vous embrasse.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Très-volontiers.

D'ALEMBERT (*se réveillant*).

Docteur, vous embrassez mademoiselle, c'est fort bien fait à vous.

Plus loin, voulant expliquer la continuité du sentiment du *moi*, malgré le renouvellement continu des parties constitutives de l'organisme, Bordeu s'exprime ainsi s'adressant à d'Alembert :

Si vous aviez passé, en un clin d'œil, de la jeunesse à la décrépitude, vous auriez été jeté dans ce monde, comme au premier moment de votre naissance ; vous n'auriez plus été vous, ni pour les autres ni pour vous; pour les autres qui n'auraient point été eux pour vous. Tous les rapports auraient été anéantis, toute l'histoire de votre vie pour moi, toute l'histoire de la mienne pour vous, brouillée. Comment auriez-vous pu savoir que cet homme, courbé sur un bâton, dont les yeux s'étaient

éteints, qui se traînait avec peine, plus différent encore de lui-même au dedans qu'à l'extérieur, était le même qui, la veille, marchait si légèrement, remuait des fardeaux assez lourds, pouvait se livrer aux méditations les plus profondes, aux exercices les plus doux et les plus violents? Vous n'eussiez pas entendu vos propres ouvrages, vous ne vous fussiez pas reconnu vous-même; vous n'eussiez reconnu personne, personne ne vous eût reconnu; toute la scène du monde aurait changé. Songez qu'il y eût moins de différence encore entre vous naissant et vous jeune, qu'il n'y en aurait entre vous jeune et vous devenant subitement décrépit. Songez que, quoique votre naissance ait été liée à votre jeunesse par une suite de sensations ininterrompues, les trois premières années de votre naissance n'ont jamais été l'histoire de votre vie. Qu'aurait donc été, pour vous, le temps de votre jeunesse, que rien n'eût lié au moment de votre décrépitude? D'Alembert décrépit n'eût pas eu le moindre souvenir de d'Alembert jeune.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Dans la grappe d'abeilles, il n'y en aurait pas une qui eût le temps de prendre l'esprit du corps.

D'ALEMBERT.

Qu'est-ce que vous dites-là?

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Je dis que l'esprit monastique se conserve, parce que le monastère se refait peu à peu, et que, lorsqu'il entre un moine nouveau, il en trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser et à sentir comme eux. Une abeille s'en va, il en succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant.

D'ALEMBERT.

Allez, vous extravaguez avec vos moines, vos abeilles, votre grappe et votre couvent.

BORDEU.

Pas tant que vous croyez bien : s'il n'y a qu'une conscience dans l'animal, il y a une infinité de volontés; chaque organe a la sienne.

En même temps qu'il rédigeait la *Correspondance* de Grimm, en 1769, Diderot s'occupait à corriger

un ouvrage de Galiani, qui était appelé à faire grand bruit, non-seulement à cause de sa valeur réelle, mais encore parce qu'il allait être le signal de l'opposition entre les philosophes et les économistes, opposition qui s'aggrava encore sous l'influence du salon de M. et madame Necker. Mais avant de parler des *Dialogues sur le commerce des blés,* il convient de dire quelques mots des économistes.

L'école des économistes, qui avait à sa tête Quesnay [1], le marquis de Mirabeau (*l'ami des hommes*), Gournay, Mercier de la Rivière, était loin d'obéir à un principe unique; on peut dire que chacun de ses membres avait, au contraire, son système particulier; cependant, ils étaient tous, ou presque tous, partisans du *laissez faire,* et croyaient qu'il n'y avait pas lieu de chercher à corriger le jeu naturel de la production et de la consommation. Ils professaient, par conséquent, en économie publique, cette fausse doctrine du *naturisme* ou de la bonne Nature, transformation de la Providence, dont Rousseau avait été l'éloquent propagateur en philosophie, et qui avait alors des adeptes distingués dans les sciences et les arts. Si l'on voulait établir une division parmi les économistes, on pourrait les partager en deux catégories, ainsi que l'a fait Turgot : « Vers 1750, dit Turgot, messieurs Quesnay et de Gournay examinèrent s'il ne serait pas possible de trouver, dans la

(1) Le Dr Quesnay, premier médecin ordinaire du Roi. Il a fait, pour l'*Encyclopédie,* les articles *Grains, Fermier, etc.*

nature des choses, les principes de l'économie politique, et de les lier de manière à en faire une science. Ils arrivèrent, par deux routes différentes, aux mêmes résultats qui leur parurent positifs; et, quoique chacun regardât la méthode de l'autre comme la démonstration de la même vérité, ils formèrent deux écoles. M. de Gournay, négociant, s'attacha au principe de la liberté et de la concurrence du commerce. M. Quesnay, cultivateur instruit, s'occupa plus particulièrement de l'agriculture et de ses produits, qu'il considérait comme les véritables sources de la richesse et de la prospérité des nations. Il fit cet adage : *Pauvres paysans, pauvre royaume; pauvre royaume, pauvre paysans,* et parvint à le faire imprimer à Versailles de la main de Louis XV [1]. »

Dans l'énumération que nous avons faite des plus célèbres économistes, nous avons omis de mentionner Turgot. C'est que celui-ci était un homme de génie, incomparablement supérieur aux plus éminents d'entre eux, même à Quesnay, et que nous aurons à nous en occuper plus tard comme homme d'État, quand il sera devenu, en 1774, contrôleur-général des finances.

Nous allons maintenant donner une idée des *Dialogues* de Galiani, lesquels sont, au dire d'un homme des plus compétents [2]: « des chefs-d'œuvre d'esprit, d'art et souvent d'une admirable sagacité. »

[1] Voy. *Œuvres* de Turgot.
[2] M. Pierre Laffitte : voy. dans la *Politique positive,* le chapitre intitulé : *De la stabilité de l'équilibre économique.*

Dès le début, l'auteur commence son attaque contre les économistes par la bouche du marquis de Roquemaure, l'un de ses interlocuteurs.

« J'ai lu, dit le marquis, tout ce qui a paru sur cette matière ; il m'a paru quelquefois qu'on me persuadait ; d'autres fois, je n'ai pas bien compris ce que les auteurs voulaient dire, et j'ai cru que c'était ma faute. Ce n'est pas que je ne me sois aperçu, de temps en temps, d'une espèce de charlatanerie qui m'a donné de l'ombrage ; entre autres, dans un certain ouvrage où l'on affectait un style populaire et bas. Pour prouver que l'on était profond dans la matière, on y parlait un jargon tout à fait boulanger. L'auteur se faisait un scrupule d'écrire autrement qu'en italique, non-seulement les mots sacramentaux, mais les termes les plus usités : *pain blanc, pain bis, pain de ménage, prix chers, petit-peuple, bonne récolte, mouture, approvisionnements, achats, etc.* Tout était en lettres italiques comme si ces mots venaient des Indes, et qu'on en fît pour la première fois l'importation en France. Cette bigarrure ridicule me déplut ; je n'achevai pas le livre ; je vis que l'auteur voulait m'en imposer par sa profonde érudition en boulangerie, tandis que je savais, moi, qu'il n'avait jamais acheté une livre de pain dans sa vie. »

Ensuite, le marquis faisait ressortir un autre travers des économistes : « En vérité, disait-il, tous ces auteurs modernes traitent nos ancêtres bien durement. A les en croire, on dirait qu'ils marchaient à quatre pattes. On répète à chaque ligne

qu'ils ne connaissaient ni les vrais intérêts de la nation, ni la balance du commerce, ni les principes de la bonne administration ; qu'ils ne respectaient ni la probité, ni la liberté. En un mot, on les représente comme une troupe de tyrans aveugles, qui frappaient d'une barre de fer sur un troupeau d'esclaves stupides. Les plus doux et les plus réservés de ces écrivains se contentent de dire que nos bons ancêtres étaient un peu bêtes. Ces propos m'ont toujours fait de la peine par mille bonnes raisons, et surtout parce qu'il me paraît incontestable que nous descendons de nos ancêtres. »

Plus loin, dans un passage où Galiani, sous le nom du chevalier de Zanobi, relève l'exagération des économistes à s'en rapporter uniquement au *laissez faire*, en attendant que l'équilibre naturel se produise ; on voit par ce morceau qu'il a conscience de l'existence des lois, auxquelles obéissent tous les phénomènes naturels, ceux que présentent l'homme et les sociétés, aussi bien que ceux que manifeste la matière inorganique.

« Que la nature en liberté, dit-il, tende à l'équilibre, c'est une vérité lumineuse.... Mais on ne tient pas compte de la durée des époques de retour, on balance les inégalités par des compensations, et on prend des termes moyens qui n'existent jamais ailleurs que dans la méditation. Mais, ce que vous dites est très-faux sous la main d'un praticien, parce que l'homme, lorsqu'il agit, devient aussi petit, aussi faible qu'un animal de cinq pieds doit être, parce qu'il sent alors le

frêle de sa structure, le court espace de sa vie, l'instantanéité de ses besoins, le raboteux des plus petites inégalités, et qu'il ne peut rien compenser, rien rabattre sans souffrir ou sans mourir. Je veux appliquer ces principes à la théorie des blés; rien n'est si vrai que les prix des blés, laissés en liberté, se mettent en équilibre. Rien n'est si vrai que le commerce, rendu libre, répandra du blé partout où il y aura de l'argent et des consommateurs; rien n'est si vrai en théorie, parce que tous les hommes courent après le gain, *ce qui était à démontrer*. Mais en pratique, il faut un espace de temps pour que le blé arrive; et si cet espace de temps est de quinze jours, et que vous n'ayez des provisions que pour une semaine; la ville reste huit jours sans pain, et cet insecte appelé homme n'en a que trop de huit jours de jeûne pour mourir, *ce qui n'était pas à faire*. Ainsi, le théorème va bien, le problème va fort mal. Concluons donc de ne pas laisser à la nature le soin de nos petites guenilles: elle est trop grande dame pour cela. »

Sur le fond même de la question, c'est-à-dire quant à l'édit de 1764 qui permettait la libre circulation des blés, Galiani, sans partager l'enthousiasme des économistes, l'appelle l'*aurore d'un beau jour;* mais l'édit de 1763, celui qui accordait la liberté intérieure du commerce d'une ville à l'autre, en France, avait à ses yeux une bien plus grande portée. Quittant alors le ton plaisant qui lui était naturel il s'est élevé, en parlant de cette amélioration fondamentale, jusqu'à l'éloquence.

« Oublions, dit-il à propos de cette loi, oublions pour l'honneur de la France, qu'il ait existé un temps où les enfants d'une même patrie, bien loin de s'entr'aider dans la détresse, s'arrachaient l'un à l'autre le pain de la bouche en vertu d'édits donnés de par le même roi. Effaçons du souvenir des hommes qu'autrefois un intendant pouvait dire à l'intendant, son voisin : « Les peuples de ton intendance mourront de faim et les miens regorgeront de blé, » et cela dans la même année où l'on voyait les recrues, levées dans les deux intendances, marcher sous le même drapeau contre le même ennemi. Si nous gardons sur cela un peu de silence, l'honneur de la France sera sauvé, car la postérité n'en croira rien. »

Le livre de Galiani, avons-nous dit, causa au sein de l'école des économistes une profonde émotion; mais, lors de sa publication, l'abbé était absent, il avait été rappelé à Naples pour y remplir la place de conseiller du commerce. Il n'apprit que par madame d'Épinay, avec qui il entretenait une correspondance suivie, la vive impression que son livre avait produite; et, malgré le goût qu'il avait pour la France et pour la société parisienne, il se félicitait, dans ses réponses, d'être à l'abri des traits que ses adversaires ne devaient pas manquer de diriger contre lui.

Madame Necker, dès que les *Dialogues* parurent, s'empressa d'en envoyer un exemplaire au patriarche de Ferney qui, sans prendre parti pour ou contre dans la question du commerce des grains, lui ré-

pondit, en la remerciant, qu'on n'avait jamais parlé famine d'une manière aussi plaisante que l'avait fait l'abbé.

Quant à Diderot, il croyait que, sur la question traitée, les *Dialogues* étaient décisifs. Le philosophe ne paraît pas avoir jamais fait grand cas des économistes, sauf de Mercier de la Rivière. En 1767, en effet, annonçant à Falconet l'arrivée prochaine en Russie de Mercier de la Rivière qui avait été appelé par la Czarine pour présider à la rédaction d'un nouveau Code, Diderot s'exprimait ainsi :

« Dans six semaines, au plus tard, vous aurez cette lettre, et vous jetterez vos bras autour du col de celui qui vous la remettra. Je ne vous le nomme point ; c'est un homme qui a reçu de la nature une belle âme, un excellent esprit, à qui l'expérience des grandes affaires et la réflexion sur les objets les plus dignes d'occuper un homme, ont donné tout ce qui fait les hommes rares. Il sera précédé d'un ouvrage intitulé : *De l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*. Jetez-vous bien vite sur ce livre, dévorez-en toutes les lignes, comme j'ai fait, et puis après allez rendre à l'auteur tout ce que vous croirez lui devoir de respect, d'amitié et de reconnaissance. Nous envoyons à l'Impératrice un habile homme ; nous vous envoyons à vous un ami, un galant homme, un honnête homme..... Lorsque l'Impératrice aura cet homme-là, de quoi lui serviraient les Quesnay, les Mirabeau? A rien mon ami, à rien. C'est celui-là qui a le secret, le véritable, le secret éternel et immuable du bonheur des empires. »

On voit, par cet extrait, que le Philosophe ne marchandait pas les éloges à l'éminent économiste.

Malgré cette lettre d'introduction, Falconet n'accueillit pas, comme il le devait, celui qui la lui portait. Il faut dire que Mercier de la Rivière avait fâché Catherine II. Au lieu d'arriver en Russie dans le délai convenu, il s'était attardé en route; et, lorsqu'il se présenta devant l'Impératrice, elle le reçut avec froideur. Falconet, favori de Catherine, se garda bien d'employer son crédit pour le faire rentrer en grâce, et l'économiste dut prendre congé. Plus tard, en 1773, quand Diderot sera en Russie, nous verrons que le sculpteur ne recevra pas mieux son ami. Evidemment, cet homme pouvait être un habile artiste, mais il n'avait pas une nature élevée.

Au mois de juillet de 1770, Diderot, dont la santé était altérée, passa par sa ville natale avec Grimm pour se rendre à Bourbonne-les-Bains. « Mon dessein, dit-il [1], en passant à Langres, était de ne voir personne; malgré que j'en eusse, il a fallu voir tout le monde. J'ai passé les premiers jours dans ma famille et celle de mon gendre futur. Je disais, en arrivant, à Grimm : « Je crois que ma sœur sera bien caduque, » jugez de ma surprise, lorsqu'elle s'est élancée vers notre voiture, avec une légèreté de biche, et qu'elle m'a présenté à baiser un visage de Bernardin. Toute la ville était en attente sur l'entrevue des deux

1) Lettre à mademoiselle Voland, du 15 juillet 1770.

frères (1), qui ne se sont pas encore aperçus ; ce n'a pas été faute d'allées, de venues, de pourparlers, de négociations mâles et femelles. La fin de tout cela, c'est que les deux frères ne se sont point raccommodés, et que la sœur et le frère, qui étaient bien ensemble, seront brouillés. Cela me peine beaucoup ; je n'ai trouvé qu'un moyen de m'étourdir là-dessus, c'est de travailler du matin au soir : c'est ce que je fais et continuerai de faire. »

Diderot ne resta que peu de temps chez sa sœur, et fit route pour Bourbonne, où il retrouva Grimm, qui ne s'était arrêté qu'un jour à Langres. Pendant son séjour à Bourbonne, le Philosophe, toujours guidé par des vues d'intérêt public, rechercha tout ce qui lui parut de nature à augmenter l'efficacité des bains. Il fit porter surtout ses investigations sur la nature des eaux thermales, la cause qui les produit, leurs effets sur l'organisme. Ses réflexions sur la cause productrice des eaux thermales, en général, le conduisirent à une hypothèse sur le système du monde, par laquelle il semble prévoir celle que Laplace a développée plus tard : « Combien de vicissitudes, dit-il (2), dans l'espace immense qui s'étend au-dessus de nos têtes. Combien d'autres dans les entrailles profondes de la terre.... Un jour, il y aura des déserts où la race humaine fourmille. Les volcans semblent communiquer de l'un à l'autre pôle. Lorsque l'un mugit en Islande, un autre parle

(1) Diderot et son frère le chanoine.
(2) Voy. le *Voyage à Bourbonne et à Langres.*

dans les Cordilières.... Ce que nous appelons notre globe tend sans cesse à ne former qu'un mince et vaste plan. Peut-être qu'avant d'avoir pris cette forme, il ira se précipiter dans l'océan de feux qui l'éclaire, à la suite de Mercure, de Mars et de Vénus. Qui sait si Mercure sera la première proie qu'il aura dévorée? Que diront nos neveux, lorsqu'ils verront la planète Mercure se perdre dans ce gouffre enflammé? Pourront-ils s'empêcher d'y prévoir leur sort à venir? Si, au milieu de leur terreur, ils ont le courage d'agrandir leurs idées, ils prononceront que toutes les parties du grand tout s'efforceront à s'approcher, et qu'il est un instant où il n'y aura qu'une masse générale et commune.... »

En revenant à Paris, Diderot passa par Isles, où se trouvaient les dames Voland. Il n'y fit qu'un très-court séjour et rentra dans sa famille vers le commencement d'octobre 1770. « Ma femme, écrit-il à Sophie, était en bonne santé; ma fille avait été malade, mais très-malade : elle l'était encore; elle va mieux.... J'ai été à la Briche, où Grimm et madame d'Épinay se sont réfugiés contre les maçons qui démolissent le pignon sur la rue de la maison qu'habite ou qu'habitait madame d'Épinay, rue Sainte-Anne. » Quelques jours après, il allait au Grand-Val, ou il emportait « une besogne immense, » et où il en trouvait autant. Installé au Grand-Val, il écrivait à Sophie, le 2 novembre : « Nous recevons de temps en temps des transfuges de Paris : l'abbé Morellet nous est venu. Oh! le

plaisant corps! Comme je vous en amuserais, si j'en avais le temps. Il m'a laissé le seul exemplaire de son ouvrage, qui a été supprimé, contre les *Dialogues* de l'abbé Galiani. Je ne l'ai pas encore ouvert; le baron, qui l'a parcouru, m'a dit qu'il était plein d'amertume. »

Au commencement de cette année 1770, un petit incident s'était passé qui, bien que n'ayant eu alors aucune portée, n'a pas laissé depuis de faire beaucoup de bruit. A propos de la fête des Rois, le Philosophe fit la chanson intitulée : *Le Code Denis*, dans laquelle se trouvent les deux fameux vers :

Et mes mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
A défaut d'un cordon, pour étrangler les rois (¹).

(1) Voici cette chanson, telle qu'on la trouve dans la *Correspondance* de Grimm. On remarquera que les deux vers cités ci-dessus ne s'y trouvent pas. A la simple réflexion, il n'est pas difficile de comprendre que Grimm ne pouvait envoyer aux souverains, à qui la *Correspondance* était destinée, des choses qui pouvaient les irriter. Aussi le reproche que fait Naigeon à Grimm d'avoir changé les articles de Diderot avant de les adresser à ses correspondants est-il injuste, bien que fondé : sous peine de cesser de correspondre, il ne pouvait faire autrement.

LE CODE DENIS

Dans ses états, à tout ce qui respire
Un souverain prétend donner la loi;
C'est le contraire en mon empire,
Le sujet règne sur son roi.

Divise pour régner, la maxime est ancienne;
Elle fut d'un tyran : ce n'est donc pas la mienne.
Vous unir est mon vœu : j'aime la liberté;
Et si j'ai quelque volonté
C'est que chacun fasse la sienne.

Amis qui composez ma cour,
Au Dieu du vin rendez hommage;

Si ceux qui ont reproché à Diderot les vers qui précèdent, en trouvent la forme défectueuse, ils n'ont qu'à se reporter à la page 109, et ils verront que leur critique s'adresse également à Voltaire. C'est en termes encore plus énergiques, que le poète donne le moyen de mettre fin à la querelle des Jansénistes et des Jésuites. S'ils attaquent la pensée elle-même, ils prouvent qu'ils aiment les prêtres et les rois, et sans doute qu'ils ont leur motifs pour cela; de même que Diderot avait ses raisons pour les haïr. Il faut convenir, en tous cas, que l'ignoble règne de Louis XV n'était pas fait pour modifier ses sentiments.

Un livre auquel le baron travaillait depuis longtemps, et pour la composition duquel il avait fait souvent appel à l'obligeance et au profond savoir du Philosophe, venait de paraître.

Depuis longtemps aucune publication n'avait produit un soulèvement aussi général. L'élévation du sujet traité, la valeur scientifique de l'auteur,

Rendez hommage au Dieu d'amour :
Aimez et buvez tour à tour.
Buvez pour aimer davange.
Que j'entende; au gré du désir,
Et les éclats de l'allégresse
Et l'accent doux de la tendresse,
Le choc du verre et le bruit du soupir.
Au frontispice de mon Code
Il est écrit : sois heureux à la mode;
Car tel est notre bon plaisir.

Fait l'an septante et mil sept cent,
Au petit Carrousel, en la cour de Marsan;
Assis près d'une femme aimable,
Le cœur nu sur la main, les coudes sur la table.
Signé Denis, sans terre, ni château
Roi par la grâce du gâteau.

l'influence que ce livre a eue dans la suite, et les critiques ardentes auxquelles il a donné lieu depuis, exigent que nous nous y arrêtions d'une manière spéciale.

La préface du *Système de la Nature* indique tout d'abord les vues de l'auteur, son point de départ, et son but : « L'homme, dit d'Holbach, n'est malheureux que parce qu'il méconnaît la Nature. Son esprit est tellement infecté de préjugés, qu'on le croirait pour toujours condamné à l'erreur..... C'est à l'erreur que sont dues les chaînes accablantes que les tyrans et les prêtres forgent partout aux nations. C'est à l'erreur qu'est dû l'esclavage où, presque en tout pays, sont tombés les peuples que la nature destinait à travailler librement à leur bonheur. C'est à l'erreur que sont dues ces terreurs religieuses qui font partout sécher les hommes dans la crainte, ou s'égorger pour des chimères. C'est à l'erreur que sont dues ces haines invétérées, ces persécutions barbares, ces massacres continuels, ces tragédies révoltantes, dont, sous prétexte des intérêts du ciel, la terre est devenue tant de fois le théâtre. Enfin, c'est aux erreurs consacrées par la religion, que sont dues l'ignorance et l'incertitude où l'homme est de ses devoirs les plus évidents, de ses droits les plus clairs, des vérités les mieux démontrées : il n'est presque en tout climat qu'un captif dégradé, dépourvu de grandeur d'âme, de raison, de vertu, à qui des geôliers inhumains ne permettent jamais de voir le jour.

» Tâchons donc d'écarter les nuages qui empê-

chent l'homme de marcher d'un pas sûr dans le sentier de la vie, inspirons-lui du courage et du respect pour sa raison; qu'il apprenne à connaître son essence et ses droits légitimes; qu'il consulte l'expérience, et non une imagination égarée par l'autorité; qu'il renonce aux préjugés de son enfance; qu'il fonde la morale sur sa nature, sur ses besoins, sur les avantages réels que la société lui procure; qu'il ose s'aimer lui-même; qu'il travaille à son propre bonheur, en faisant celui des autres; en un mot, qu'il soit raisonnable et vertueux, pour être heureux ici-bas, et qu'il ne s'occupe plus de rêveries, ou dangereuses, ou inutiles; qu'il se persuade, enfin, qu'il est très-important aux habitants de ce monde d'être justes, bienfaisants, pacifiques, et que rien n'est plus indifférent que leur façon de penser sur des objets inaccessibles à la raison. »

Ainsi, le principal objet de cet ouvrage est de ramener l'homme à la Nature.... On le voit, le *Système* de d'Holbach est encore fondé sur les mêmes idées que nous avons vues formulées dans la plupart des écrits du temps : c'est toujours la glorification de la Nature. On trouve encore, dans le livre de d'Holbach, la même erreur que nous avons constatée dans le *Rêve de d'Alembert*, quant à la manière d'envisager les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques. Aux yeux du baron et de Diderot la matière et le mouvement expliquent tout; il n'y a, pour eux, aucune autre différence entre la vie et la mort que l'absence de mouvement. C'est bien là le *matérialisme* dans toute sa simplicité.

Mais ces deux genres d'erreurs écartés, on remarque dans le livre du baron une tentative vraiment sérieuse, quoique prématurée : celle de fonder la morale sur la connaissance de la nature humaine, et d'éliminer les croyances théologiques comme ne pouvant plus lui servir de base.

« Une éducation raisonnable et fondée sur la vérité, fait-il remarquer, des lois sages, des principes honnêtes inspirés dans la jeunesse, des exemples vertueux, l'estime et les récompenses accordées au mérite et aux belles actions, la honte, le mépris, les châtiments rigoureusement attachés au vice et au crime, sont des causes qui agiraient nécessairement sur les volontés des hommes, et qui détermineraient le plus grand nombre d'entre eux à montrer des vertus. Mais si la religion, la politique, l'exemple, l'opinion publique travaillent à rendre les hommes méchants et vicieux; s'ils étouffent et rendent inutiles les bons principes que leur éducation leur a donnés, si cette éducation elle-même, ne sert qu'à les remplir de vices, de préjugés, d'opinions fausses et dangereuses; si elle n'allume en eux que des passions incommodes pour eux-mêmes et pour les autres, il faudra, de toute nécessité, que les volontés du plus grand nombre se déterminent au mal. Voilà, sans doute, d'où vient réellement la corruption universelle dont les moralistes se plaignent avec raison, sans en jamais montrer les causes aussi vraies que nécessaires. Ils s'en prennent à la nature humaine, ils la disent corrompue, ils blâment l'homme de

s'aimer lui-même et de chercher son bonheur, ils prétendent qu'il lui faut des *secours surnaturels* pour faire le bien, et, malgré cette liberté qu'ils lui attribuent, ils assurent qu'il ne faut pas moins que l'auteur de la nature lui-même pour détruire les mauvais penchants de son cœur. Mais, hélas! cet agent si puissant ne peut lui-même rien contre les penchants malheureux que, dans la fatale constitution des choses, les mobiles les plus forts donnent aux volontés des hommes, et contre les directions fâcheuses que l'on fait prendre à leurs passions naturelles. »

La doctrine de la non-liberté de l'homme, à laquelle il est fait allusion dans ce dernier paragraphe, est démontrée plus loin jusqu'à l'évidence : « Pour se détromper du système de la liberté de l'homme, il s'agit simplement de remonter au motif qui détermine sa volonté, et nous trouverons toujours que ce motif est hors de son pouvoir..... Si l'on insiste, et qu'on dise que, dans les choses indifférentes, il est le maître de choisir, ce qui prouve qu'il est libre; je réponds que l'homme, pour quelque action qu'il se détermine, ne prouvera point sa liberté; le désir de montrer sa liberté, excité par la dispute, deviendra, dès lors, un motif nécessaire qui le décidera à prendre l'un ou l'autre parti; ce qui lui fait prendre le change, ou ce qui lui persuade qu'il est libre dans cet instant, c'est qu'il ne démêle point le vrai motif qui le fait agir : le désir de me convaincre. »

Malheureusement, la nature humaine n'est pas

mieux représentée par l'auteur du *Système de la Nature* que dans le livre de l'*Esprit*. Pour d'Holbach comme pour Helvétius, la base de la morale consiste dans l'amour de soi-même. Étrange aberration, qui fait de l'égoïsme le stimulant des sentiments impersonnels!

Malgré ces défauts et d'autres encore, il règne dans cet ouvrage un ton de conviction et d'honnêteté qui attire, une chaleur où l'on sent l'amour de l'humanité, le désir ardent de travailler au bonheur de l'homme, et de réveiller en lui le sentiment de sa dignité. Quoiqu'il en soit, son apparition causa, ainsi que nous l'avons dit, une vive sensation. Le patriarche de Ferney, ayant lu les attaques dirigées contre les rois — qui n'y étaient pas plus ménagés que les prêtres — prit peur, et crut prudent d'en faire une réfutation, au moins pour montrer qu'il n'y avait eu aucune part, et qu'il n'approuvait pas les opinions de l'auteur. Pour qu'elle n'échappe pas aux yeux du gouvernement, il envoya cette réfutation à madame du Deffand et à madame de Choiseul; puis, comme il était au fond un peu honteux de ces démarches, lesquelles, d'ailleurs, ne pouvaient manquer de venir à la connaissance des amis du baron, il écrivait à Grimm, le 1er novembre : « L'auteur du *Système de la Nature* aurait dû sentir qu'il perdait ses amis, et qu'il les rendait exécrables aux yeux du roi et de toute la cour. Il a fallu faire ce que j'ai fait; et si l'on pesait bien mes paroles, on verrait qu'elles ne doivent déplaire à personne. »

Un autre ouvrage qui, sans faire autant de bruit que le *Système de la Nature*, eut cependant une influence peut-être plus étendue, fut publié presque en même temps : l'*Histoire philosophique du commerce des Indes*, par l'abbé Raynal, parut, en effet, la même année 1770. Nulle part, mieux que dans ce livre, la solidarité commerciale des divers pays producteurs de notre planète n'avait été exposée d'une façon si lumineuse; jamais les devoirs des peuples forts envers les faibles n'avaient été tracés d'une main aussi ferme; jamais, enfin, la liberté n'avait trouvé un défenseur aussi éloquent. Dans bien des pages, on reconnaît le style de Diderot. L'effet de cet ouvrage, aujourd'hui si peu lu, fut considérable. Il eut des admirateurs dans toutes les parties du monde, mais plus que partout ailleurs en Amérique, où il venait bien à propos : quelques années encore, et la guerre de l'indépendance américaine allait éclater.

## CHAPITRE II

**1770-1774**

Une statue est votée à Voltaire. — M. et madame Necker. — Ils attirent chez eux les gens de lettres. — Influence des philosophes. — Jean-Jacques Rousseau revient à Paris. — Les *Confessions*. — Lettre de madame d'Épinay au lieutenant de police, M. de Sartines. — Renvoi des parlements. — Le Chancelier de Maupeou. — *Les Réflexions sur la jalousie,* de Georges le Roy. — Querelle au sein de l'Académie. — Les *Bonnets* et les *Chapeaux*. — Départ de Diderot pour la Russie. — Séjour à la Haye. — Accueil que fait à Diderot Catherine II. — Entrevue de Diderot et de Falconet. — Retour à Paris.

Au moment même où Voltaire, par un excès de prudence très-blâmable séparait sa cause de celle de d'Holbach et de ses amis, ceux-ci venaient d'envoyer à Ferney le sculpteur Pigale, pour faire le portrait du patriarche.

L'érection d'une statue à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre dramatiques, avait été décidée chez

Necker, après une conférence dont Grimm a retracé la physionomie d'une façon très-plaisante dans sa *Correspondance :*

« Le dix-sept du mois d'avril, il s'est tenu chez madame Necker une assemblée de dix-sept vénérables philosophes, dans laquelle, après avoir dûment invoqué le saint Esprit, copieusement dîné, et parlé à tort et à travers sur bien des choses, il a été unanimement résolu d'ériger une statue à l'honneur de M. de Voltaire. Cette chambre des pairs de la littérature était composée des membres suivants : Je vais les nommer comme le hasard les avait placés au moment de la fonction la plus importante, c'est-à-dire à table, attendu que l'inégalité des forces étant compensée par l'égalité des prétentions, il n'a jamais été question dans cette chambre de fixer le rang ou la prérogative de qui que ce soit. A la dextre de madame Necker se trouva placé M. Diderot, ensuite M. Suard, M. le chevalier de Chastellux, M. Grimm, M. le comte de Schomberg, M. Marmontel, M. d'Alembert, M. Thomas, M. Necker, M. de Saint-Lambert, M. Saurin, M. l'abbé Raynal, M. Helvétius, M. Bernard, M. l'abbé Arnaud et M. l'abbé Morellet.

» Après le repas, il fut proposé d'ériger une statue à M. de Voltaire, et cette résolution passa unanimement à l'affirmative. M. Pigale, vers lequel M. l'abbé Raynal avait été député plusieurs jours auparavant pour le prier de se charger de l'exécution, et qui avait accepté cette proposition avec la plus grande joie, produisit l'ébauche d'une première

pensée modelée en terre qui fut généralement admirée. Le prince de la littérature y est assis sur une draperie qui lui descend de l'épaule gauche par le dos, et enveloppe tout son corps par derrière. Il a la tête couronnée de lauriers; la poitrine, la cuisse, la jambe et le bras droit nus. Il tient de la main droite, dont le bras est pendant, une plume. Le bras gauche est appuyé sur la cuisse gauche. Toute la position est de génie. Il y a dans la tête un feu, un caractère sublimes; et si l'artiste réussit à faire passer ce caractère dans le marbre, cette statue l'immortalisera plus que tous ses précédents ouvrages. »

Cette résolution, prise chez madame Necker, le grand nombre des personnages qu'elle recevait prouvent combien son salon avait acquis d'importance; et, en même temps, cela témoigne de l'habileté et du tact qu'elle dut déployer pour faire de son hôtel du Marais le centre de réunion de tant d'hommes distingués.

Madame Necker était la fille d'un M. Curchod, ministre de Crassi, village situé dans les montagnes qui séparent le pays de Vaud de la Franche-Comté. Dans la solitude où ses fonctions l'obligeaient à vivre, ce pasteur s'appliqua à donner à sa fille une éducation plus soignée que celle que recevaient alors les jeunes personnes. Pendant les courtes visites que fit à Lauzanne mademoiselle Suzanne Curchod, dit Gibbon [1], qui en devint amoureux, comme un

[1] Voy. les *Mémoires* de Gibbon.

Anglais froid et sérieux peut l'être, « son esprit, sa beauté et son éducation furent le sujet des applaudissements universels. » M. Curchod étant mort, sa fille se retira à Genève, où elle vécut et soutint sa mère en donnant des leçons. En 1764, elle épousa M. Necker, et alla vivre à Paris. C'est sous son influence que le financier embrassa la carrière politique.

Jacques Necker, de Genève, était entré de bonne heure dans la maison de banque de M. Vernet, à Paris, et son aptitude aux affaires le fit remarquer du chef de la riche maison Thelusson, dont il devint l'associé. Reconnaissant ses capacités d'administrateur, la République de Genève le choisit pour son résident à la Cour de France. Nommé plus tard syndic de la Compagnie des Indes, il la défendit en 1769 contre les attaques de l'abbé Morellet, mais sans pouvoir empêcher sa chute, arrivée en 1770, l'année même où nous voyons les philosophes souscrire, chez lui, pour l'érection d'une statue à Voltaire.

Il ne paraît pas que ce soit la recherche de sa table qui attirât les gens de lettres chez le banquier. Grimm, dans une annonce comique, qu'il fait au nom de l'Église philosophique, dit : « Sœur Necker fait savoir qu'elle donnera toujours à dîner les vendredis : l'Église s'y rendra parce qu'elle fait cas de sa personne et de celle de son époux; elle voudrait pouvoir en dire autant de son cuisinier [1]. »

(1) Voy. *Correspondance littéraire,* janvier 1770.

Parmi le grand nombre des gens de talent, qui faisaient partie de la société de M. et madame Necker, l'absence des économistes n'aura pas échappé. Déjà l'opposition théorique, devenue plus tard une rivalité politique entre les philosophes et les économistes, commençait à se dessiner.

Quand madame Necker forma son salon, elle n'eut garde d'oublier Diderot. En 1765, il écrivait à Sophie [1] : « A propos, savez-vous qu'il ne tient qu'à moi d'être vain! Il y a ici une madame Necker, jolie femme et bel esprit qui raffole de moi : c'est une persécution pour m'avoir chez elle. Suard lui fait sa cour avec une assiduité à tromper M. de ***, aussi le pauvre M. de *** l'est-il parfaitement, comme vous en jugerez par la mauvaise plaisanterie que je vais vous dire! « Eh bien, lui disait » M. ***, quelques jours avant son départ, on ne » vous voit plus, tendre grenouille? — Qu'est-ce » que cela signifie, tendre grenouille? — Eh! oui, » est-ce que vous ne passez pas à présent vos jours » et vos nuits à soupirer au Marais. » Madame Necker demeure au Marais. C'est une Genévoise sans fortune, qui a de la beauté, des connaissances et de l'esprit, à qui le banquier Necker vient de donner un très-bel état. »

L'empressement de madame Necker à attirer chez elle les gens de lettres montre que cette habile personne avait conscience du profond changement qui s'était accompli depuis dix ans dans les rapports

(1) Lettre du 18 août.

du gouvernement avec les directeurs de l'opinion publique. Ce n'était plus le temps, en effet, où on les enfermait à Vincennes et à la Bastille; sans être encore arrivés au point où les ministres allaient sortir de leur rang, ils se faisaient écouter du pouvoir, et avaient accès auprès des plus hauts représentants de l'autorité.

Palissot et ses pareils allaient bientôt se trouver sans emploi. Quand survenait une attaque dirigée contre l'école philosophique, le lieutenant de police, M. de Sartines, s'adressait à Diderot pour savoir s'il y avait lieu d'en autoriser la publication. Le fait venait de se produire à l'occasion d'une comédie que l'auteur des *Philosophes,* protégé par le maréchal de Richelieu, se flattait de faire représenter [1].

A la communication de M. de Sartines, Diderot répondait : « Il ne m'appartient pas, monsieur, de vous donner des conseils; mais si vous pouvez faire en sorte qu'il ne soit pas dit qu'on ait deux fois, avec votre permission, insulté en public ceux de vos concitoyens qu'on honore dans toutes les parties de l'Europe, dont les ouvrages sont

(1) La preuve de la connivence du maréchal éclate dans cette lettre que lui écrit Voltaire. « On dit que vous protégez prodigieusement une nouvelle pièce de Palissot, intitulée : le *Satirique*; c'est un beau grenier à tracasseries. Je sais que vous faites la guerre aux philosophes, ne pouvant plus la faire aux anglais et aux allemands : cela vous amuse, et c'est toujours beaucoup. Puissiez-vous vous amuser pendant tout le siècle où nous sommes! vous en avez fait l'ornement, et vous en ferez la satire mieux que personne. » Malheureusement pour la mémoire de Voltaire, sa *Correspondance* contient plusieurs lettres de ce genre, qui font tâche dans sa vie.

dévorés de près et au loin; que les étrangers révèrent, appellent et récompensent; qu'on citera, et qui conspireront à la gloire du nom français, quand vous ne serez plus, ni eux non plus; que les voyageurs se font un devoir de visiter et qu'ils se font honneur d'avoir connus lorsqu'ils sont de retour dans leur patrie, je crois, monsieur, que vous ferez sagement. Il ne faut pas que des polissons fassent une tache à la plus belle magistrature, ni que la postérité, qui est toujours juste, déverse sur vous une petite portion du blâme qui devrait résider tout entier sur eux. Pourquoi leur serait-il permis de vous associer à leurs forfaits? Les philosophes ne sont rien aujourd'hui, mais ils auront leur tour : on parlera d'eux, on fera l'histoire des persécutions qu'ils ont essuyées, de la manière indigne et plate dont ils ont été traités sur les théâtres publics; et si l'on vous nomme dans cette histoire, comme il n'en faut pas douter, il faut que ce soit avec éloge. Voilà mon avis, monsieur, et le voilà avec toute la franchise que vous attendez de moi; je crains que ces rimailleurs-là ne soient moins les ennemis des philosophes que les vôtres. »

On voit, par cette lettre, quelle modification le temps avait apportée dans les dispositions du pouvoir vis-à-vis des philosophes. Ce changement sera rendu bien plus sensible encore par un incident que nous allons raconter.

Parmi les ennemis de l'école philosophique il en est un qui, jadis, avait été un de ses membres les plus fameux et qui en était devenu l'adversaire le

plus dangereux et le plus acharné. Est-il besoin de nommer Jean-Jacques Rousseau?

Nous avons vu qu'après avoir quitté l'Angleterre, Rousseau avait trouvé un asile au château de Trie, chez le prince de Conti. Deux mois après, sans donner aucune explication sur les motifs qui faisaient de cette résidence un séjour maussade, il pria madame de Luxembourg d'obtenir du prince la permission de quitter, sans encourir sa disgrâce, l'asile qu'il lui avait offert et de savoir s'il pouvait s'établir avec sécurité dans quelque endroit du royaume. Au mois de juin 1768, il quitta en effet cette habitation, se rendit à Lyon, puis à Grenoble, ensuite à Chambéry et enfin près de Bourgoin, en Dauphiné, où nous le trouvons installé à une demi-lieue de la ville, en février 1769. Mais il ne voulait pas donner un démenti à ceux qui l'appelaient le *voyageur perpétuel*. Après un séjour d'une année à Bourgoin, il revint à Paris.

Rousseau ne s'en cache pas, ce qui l'attirait dans la capitale, c'était le désir de donner à ses *Confessions* toute la publicité qu'elles pouvaient acquérir sans avoir recours à l'impression; il se proposait à cet effet, d'en communiquer, le manuscrit et d'en faire des lectures. « L'*honneur* et le *devoir* crient; je n'entends plus que leurs voix. » Pour le sensible Jean-Jacques, l'honneur et le devoir consistaient à calomnier ses anciens amis, à outrager ses bienfaiteurs. A l'en croire, au milieu de la société où il a vécu, il ne se serait pas trouvé un seul honnête homme, que dis-je, partout il n'aurait rencontré que

des monstres. Il fait exception, il est vrai, en faveur de deux personnes, de Duclos et de Condillac; mais on remarquera qu'il n'a jamais vécu avec eux dans l'intimité, et que c'est uniquement à cela, sans doute, qu'ils doivent d'avoir été épargné par le misanthrope.

On pense quel scandale dut causer la lecture des *Confessions* durant l'hiver de 1770 à 1771. Plusieurs folliculaires, — Dorat entre autres, — en donnèrent des extraits. Parmi les personnes insultées dans les *Confessions*, la plupart méprisèrent l'injure, mais madame d'Épinay, plus impressionnable et plus maltraitée, ne put rester calme : pour sa tranquilité, elle écrivit au lieutenant de police la lettre suivante : « Il n'y a rien de si insupportable pour les personnes surchargées d'affaires, monsieur, que ceux qui n'en ont qu'une. C'est le rôle que je meurs de peur de jouer avec vous; mais comptant, comme je le fais, sur votre amitié et sur votre indulgence, je dois vous dire encore que la personne dont je vous ai parlé hier matin a lu son ouvrage aussi à M. Dorat, à M. de Pesay et à M. Dusaulx : c'est une des premières lectures qui en aient été faites. Lorsqu'on prend ces messieurs pour confidents d'un libelle, vous avez bien le droit de dire votre avis, sans qu'on soit censé vous en avoir porté des plaintes. J'ignore cependant s'il a nommé les personnages à ces messieurs. Après y avoir réfléchi, je pense qu'il faut que vous parliez à lui-même avec assez de bonté pour qu'il ne puisse s'en plaindre, mais avec assez de fermeté cependant

pour qu'il n'y retourne pas. Si vous lui faites donner sa parole, je crois qu'il la tiendra. Pardon mille fois, mais il y va de mon repos, et c'est le repos de quelqu'un que vous honorez de votre estime et de votre amitié, et qui, quoi qu'en dise Jean-Jacques, se flatte de la mériter. J'irai vous faire mes excuses et mes remerciements à la fin de cette semaine ; ne vous donnez pas la peine de me faire réponse, cela n'en demande pas ; je compte sur vos bontés ; cela me suffit. »

A partir de ce moment, le dangereux monomane dut se priver de sa plus douce jouissance : M. de Sartines le fit mander et lui interdit toute lecture de ses *Mémoires* dans les salons parisiens.

Cette condescendance de l'homme en place, était le prélude de la justice qu'on allait rendre aux gens de lettres les plus éminents. Nous les verrons bientôt, en effet, prendre une part directe aux affaires. La classe dirigeante, les gens de Cour, tomberont si bas, entraînant la France avec eux, que l'on sentira enfin la nécessité de remettre le pouvoir en des mains plus habiles et plus pures.

En attendant, le duc de Choiseul avait été exilé à sa terre de Chanteloup, le 24 décembre 1770 [1]; les Parlements enlevés, le 20 janvier 1771, et remplacés par des commissions à la tête desquelles

[1] Ce fat, plus autrichien que français, se flattait d'être l'ennemi personnel du grand Frédéric. Quelqu'un demandant en sa présence quel était l'auteur de vers outrageants contre ce prince (vers commandés à la fabrique de Palissot), l'auteur? dit Choiseul, c'est moi !

le roi avait placé Maupeou. Cette révolution ne paraît avoir été mal vue des philosophes; Voltaire, en particulier, écrivait à madame du Deffand : « Vous haïssez les philosophes, et moi je hais les tyrans bourgeois. J'ai abhorré, avec l'Europe entière, les assassins du chevalier de la Barre, les assassins de Calas, les assassins de Sirven, les assassins du comte de Lally. Je les trouve, dans la grande affaire dont il s'agit aujourd'hui, tout aussi ridicules que du temps de la Fronde. Ils n'ont fait que du mal, et ils n'ont produit que du mal (1), » et à d'Argental il disait : « Je trouve ces six actes (les six conseils) admirables, surtout si on trouve des acteurs. Il me paraît que la pièce réussit beaucoup auprès de tous les gens désintéressés. Il faut la jouer au plus tôt. Je la regarde comme un chef-d'œuvre qui doit enchanter la nation malgré la cabale (2). » Cependant, la chute de Choiseul lui causait un vif chagrin. « Je vous conjure, écrivait-il

(1) Lettre du 5 mai 1771.

(2) La révolution de Maupeou, saluée par Voltaire, fut approuvée par Turgot. Elle rendait la justice gratuite, supprimait la vénalité des charges, réduisait le ressort immense du parlement de Paris, dont la juridiction s'étendait à Arras et à Lyon, ce qui imposait des voyages ruineux aux plaideurs.

Diderot a dit, à l'occasion d'un livre où Voltaire faisait l'éloge de Turgot et qui fut brûlé par la main du bourreau : « Après la Sorbonne, le corps le plus ignorant est le Parlement. » (Voy. la *Vie de Voltaire*, par l'abbé du Vernet.) Plus tard, il est vrai, dans la réfutation du livre de l'*Homme*, le Philosophe approuva le rappel des Parlements, mais cette approbation est postérieure au scandale causé par l'affaire Beaumarchais et Goësmon, laquelle dut modifier profondément l'opinion sur les commissions Maupeou.

à d'Argental, de me mander s'il est vrai que M. le duc de Choiseul ait été accusé de s'entendre avec le Parlement de Paris, et de fomenter sa très-condamnable désobéissance (1). » C'était un protecteur que perdait le Patriarche, et sur lequel il croyait pouvoir compter en un besoin. Heureusement que la chute de Choiseul devait avoir pour résultat d'augmenter le crédit du duc de Richelieu (2), et de son neveu, le duc d'Aiguillon; en sorte que le prudent vieillard ne pouvait pas manquer d'appui, le cas échéant. Malgré sa peur d'être persécuté, ce n'est pas le gouvernement qui allait lui faire une des blessures les plus profondes qu'il ait jamais reçues. Au commencement de l'année 1772, un livre parut, imprimé à Amsterdam et portant ce titre : *Réflexions sur la jalousie pour servir de commentaire aux derniers ouvrages de M. de Voltaire.* Or, ce livre était une attaque des plus acerbes contre Voltaire, à l'occasion des critiques, pour la plupart très-superficielles, et quelquefois malveillantes il

(1) 17 avril 1771.

(2) En haine de Choiseul et pour contre-balancer son influence, le maréchal duc de Richelieu s'était associé avec un valet, Lebel, pour donner une maîtresse à Louis XV; le choix de ces deux pourvoyeurs du prince tomba sur Jeanne Bécu, plus connue sous le nom de la Du Barry. Le digne courtisan réussit dans son dessein, car la nouvelle favorite finit par faire *sauter Choiseul*. Parlant du ministère de Choiseul, le maréchal disait : « Pendant que M. de Choiseul gouvernait pour le roi, madame de Gramont gouvernait son frère, gouvernée elle-même par mademoiselle Julie, camériste-favorite, servante-maîtresse, mais esclave à son tour d'un petit chien frisé et musqué, qui par conséquent gouvernait la France. » (V. *Nouveaux mémoires de Richelieu*, par M. de Lescure.)

faut le dire, qu'il avait faites des écrits de Buffon, de Montesquieu et d'Helvétius.

Il n'en fallait pas tant pour que le Patriarche, dont l'épiderme, comme on sait, était très-sensible, entrât en fureur. Il sentait bien que le coup ne pouvait venir de ses ennemis habituels. Il partait, en effet, d'une main plus ferme et plus exercée. Il s'adressa à tous ses amis de Paris pour savoir sur qui devait retomber sa colère. Un instant il soupçonna Diderot.

A tout hasard il écrivit, le 20 avril 1772, sa *Lettre sur un écrit anonyme.* Diderot ayant appris que Voltaire l'accusait d'avoir fait les *Réflexions* s'en défendit énergiquement et reçut du Patriarche la lettre suivante [1] qui prouve qu'à ce moment il en connaissait le véritable auteur : « Non, assurément, mon cher Philosophe, je ne vous ai jamais soupçonné d'avoir eu la moindre part à ce libelle que M. le Roy s'est diverti à faire contre moi. Il est très-permis sans doute de dire que je suis un plat auteur, un mauvais poète, un vieux radoteur; mais il n'est pas honnête de dire que je suis jaloux et ingrat; car, sur mon Dieu, je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre.

» Je suis charmé que la petite leçon que M. le Roy m'a faite m'ait valu une de vos lettres, vous n'écrivez que dans les grandes occasions : vous consolez vos amis quand ils éprouvent des disgrâces. Je suis juste ; je n'en aime pas moins l'article *Ins-*

(1) En date du 17 mai 1772.

*tinct*, de M. le Roy, dans ce grand dictionnaire, sur lequel je vous fais, de mon côté, mes compliments de condoléance. J'en dois aussi à notre pauvre Académie. »

L'Académie était à cette époque divisée en deux parties : celle des *chapeaux* et des *bonnets*, c'est-à-dire des philosophes et de leurs ennemis. Au moment où Voltaire écrivait à Diderot, le parti des *bonnets* venait de remporter une victoire signalée : Delille et Suard n'avaient pu y entrer malgré l'appui des philosophes ; mais cet échec n'était pas irréparable ni le succès des *bonnets* définitif. Les philosophes, dans l'Académie comme en dehors d'elle, avaient pris des forces, et il est très-probable que si Diderot eût voulu en faire partie, il n'aurait pas trouvé alors l'opposition qu'il avait autrefois rencontrée. A son défaut, on y recevait de temps en temps la monnaie du Philosophe : Marmontel en faisait partie depuis 1764, Saint-Lambert y avait été admis en 1770, l'abbé Arnaud venait d'y entrer en 1771. On trouve dans la *Correspondance* de Diderot, à la date du 10 septembre 1768, une boutade contre la célèbre compagnie, qui prouve qu'il avait depuis longtemps renoncé à en faire partie. Il raconte à son amie une conversation qu'il avait eue avec deux Anglais, et dans laquelle ces étrangers remarquaient, à tort ou à raison, que notre langue avait atteint le dernier degré de perfection, tandis que la leur était restée presque barbare. « C'est, leur répliqua Diderot, que personne ne se mêle de la vôtre, et que nous avons quarante oies qui gardent le Capitole.

Comparaison, ajoute Diderot, qui leur parut d'autant plus juste, qu'ainsi que les oies romaines, les nôtres gardent le Capitole et ne le défendent pas (1). »

Depuis qu'il avait été l'objet des bontés de l'Impératrice, Diderot caressait le projet d'aller la remercier. Enfin, le 10 mai 1873, il partit pour la Haye, où il devait prendre M. de Nariskin, chambellan de Catherine, et continuer avec lui son voyage en Russie. Un autre motif l'attirait à la Haye. M. de Galitzin, après quelque temps de disgrâce, avait été nommé par Catherine II, ambassadeur en Hollande, et le Philosophe se faisait un plaisir de revoir son ami et son bienfaiteur. Le prince avait épousé, en 1768, une jeune Allemande, et ce mariage paraît ne pas avoir été étranger au mécontentement de sa souveraine. La princesse était, au dire de Diderot, une femme très-vive, très-gaie, très-spirituelle et d'une figure assez aimable; « plus qu'assez jeune, instruite et pleine de talents; elle a lu; elle sait plusieurs langues; c'est l'usage des Allemandes; elle joue du clavecin et chante comme un ange; elle est pleine de mots ingénus et piquants; elle est très-bonne : elle disait hier à table que la rencontre des malheureux est si douce, quand on peut leur venir en aide, qu'elle pardonnerait volontier à la *Providence* d'en avoir jeté quelques-uns dans les rues. Nous avions un butor qui se repen-

(1) Voltaire n'avait pas grande confiance dans la compétence des assemblées, parlementaires ou académiques. Il disait à propos de celle-ci : « Quand les hommes sont réunis, leurs oreilles s'allongent.

tait de ne s'être pas fait peindre à Paris; elle lui demanda s'il n'y était pas du temps d'Oudry [1]. Elle est d'une extrême sensibilité; elle en a même un peu trop pour son bonheur. Comme elle a des connaissances et de la justesse, elle dispute comme un petit lion. Je l'aime à la folie et je vis entre le prince et sa femme comme entre un bon frère et une bonne sœur [2]. »

Le séjour du Philosophe à la Haye fut pour lui l'occasion d'une foule d'observations qu'il a recueillies dans ses notes intitulées : *Voyage de Hollande*. Au commencement de cet opuscule, il donne des règles très-judicieuses pour voyager avec fruit. « L'esprit d'observation est rare, dit-il; quand on l'a reçu de la nature, il est encore facile de se tromper par précipitation. Le sang-froid et l'impartialité sont presque aussi nécessaires au voyageur qu'à l'historien [3].

(1) Célèbre peintre d'animaux. Il a fait les dessins des fables de la Fontaine.

(2) Lettre à Sophie du 22 juillet 1773.

(3) A propos de l'abus des voyages, on trouve, dans une autre lettre, cette réflexion de Diderot : « Pour moi, je n'approuve qu'on s'éloigne de son pays que depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-cinq. Il faut qu'un jeune homme voie par lui-même qu'il y a partout du courage, des talents, de la sagesse et de l'industrie, afin qu'il ne conserve pas le préjugé que tout est mal ailleurs que dans sa patrie; passé ce temps, il faut être à sa femme, à ses enfants, à ses concitoyens, à ses amis, aux objets des plus doux liens. Or ces liens supposent une vie sédentaire. Un homme qui passerait sa vie en voyage, ressemblerait à celui qui s'occuperait du matin au soir à descendre du grenier à la cave, et à remonter de la cave au grenier, examinant tout ce qui embellit ses appartements, et ne

» Une des fautes les plus communes, c'est de prendre, en tout genre, des cas particuliers pour des faits généraux, et d'écrire sur ses lettres en cent façon différentes : *A Orléans, toutes les aubergistes sont acariâtres et rousses.* Vous abrégerez votre séjour et vous vous épargnerez bien des erreurs si vous consultez l'homme instruit et expérimenté du pays sur les choses que vous désirez savoir. L'entretien avec des hommes choisis dans les diverses conditions, vous instruira plus en deux matinées, que vous ne recueilleriez de dix ans d'observations et de séjour. »

Il eut encore le plaisir de retrouver en Hollande un ancien ami, qu'il avait connu jadis chez d'Holbach, le baron de Gleichen, du temps qu'il était ministre de Danemark en France. « On n'a guère plus de lumières, plus d'esprit, de finesse et de goût que lui; nous fîmes ensemble plusieurs voyages, entre autres celui de Harlem. Nous allâmes à l'opéra comique; on joua les *Chasseurs*, avec *Zémire et Azor*, en hollandais ou en flamand, nous n'entendîmes que la musique et ne sentîmes que plus vivement le mérite de Grétry; quelque facilité qu'aient les vers du poète, ils nous parurent autant de poids attachés aux pieds du cygne à qui ils ôtaient la légèreté de son vol. M. le baron de Gleichen avait beaucoup d'esprit; se croyait malade et il était promené de contrées en contrées par son

s'asseyant pas un moment à côté de ceux qui les habitent avec lui. »

imagination et des ascarides. Je ne cessais de lui dire : « Monsieur le baron, savez-vous ce que » vous faites ? Vous cherchez un médecin qui » vous tue et vous le trouverez [1]. »

Vers la fin d'août 1773, Diderot partit pour Pétersbourg en compagnie de M. de Nariskin, dans une bonne voiture et à petites journées. Il espérait trouver Grimm en Russie; mais il apprit avec chagrin que le voyage de son ami était ajourné.

L'Impératrice lui fit l'accueil le plus doux. Tous les jours, il lui était permis d'entrer dans son cabinet, depuis trois heures jusqu'à cinq ou six. « J'entre, écrit-il à Sophie, on me fait asseoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez ; et, en sortant, je suis forcé d'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un homme esclave dans le pays qu'on appelle des hommes libres, et que je me suis trouvé l'âme d'un homme libre dans le pays qu'on appelle des esclaves. Ah ! mes amis, quelle souveraine ! quelle extraordinaire femme ! On n'accusera pas mon éloge de vénalité, car j'ai mis les bornes les plus étroites à sa munificence..... Sa Majesté impériale et le général Betzky, son ministre, m'ont chargé de l'édition du plan et des statuts des différents établissements que la souveraine a fondés

(1) Dans sa *Correspondance*, Diderot remarque que les médecins ne font pas attention aux symptômes moraux, dans les maladies. « Je crois, dit-il, qu'ils ont tort. On est bien malade quand on perd son caractère ; on se porte mieux quand on le reprend. » (Voy. *Lettres* à mademoiselle Voland.)

dans son empire, pour l'instruction de la jeunesse et le bonheur de tous ses sujets (1). »

Dès son arrivée à Pétersbourg, Diderot s'empressa d'aller voir Falconet, qui le reçut froidement, et lui exprima son très-grand regret de ne pouvoir le loger chez lui. A cette déclaration inattendue, le Philosophe prit la plume et écrivit à M. de Nariskin pour le prier de le recevoir dans sa maison. Le prince l'envoya chercher en voiture et le garda jusqu'au moment de son départ; mais Diderot n'oublia jamais le procédé de Falconet.

Cette déception fut compensée par la joie qu'il eut de revoir Grimm, sur lequel il ne comptait plus.

En revenant de Russie, Diderot, bien qu'il y eût été engagé par Frédéric, ne voulut pas passer par Berlin (2); il retourna à la Haye, où il demeura

(1) Mademoiselle de Lespinasse a raconté dans ses *Lettres* une anecdote qui donne le ton des conversations qu'avait le Philosophe avec Catherine II. « Ils disputaient souvent; un jour que la dispute s'anima plus fort, la Czarine s'arrêta en disant : « Nous voilà trop échauffés pour avoir raison; vous avez la » tête vive, moi je l'ai chaude, nous ne saurions plus ce que » nous dirions. — Avec cette différence, dit Diderot, que vous » pourriez dire tout ce qu'il vous plairait sans inconvénient et » que moi je pourrais manquer. — Eh fi donc! reprit la Czarine, » est-ce qu'il y a quelque différence entre les hommes? » Une autre fois elle lui disait : « Je vous vois quelquefois âgé de cent » ans et souvent, aussi, je vous vois un enfant de douze. »

(2) A ce sujet, d'Alembert écrivait au roi de Prusse : « Je suis fâché que le *phénomène encyclopédique* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, n'ait fait que raser l'horizon de Berlin. Je suis persuadé que V. M., en l'observant de plus près, l'aurait trouvé digne de quelque attention. Je l'avais fort exhorté et fort invité à se laisser voir du plus grand astronome de notre siècle; je l'avais assuré que les lunettes de cet astronome étaient

encore quelques mois. C'est pendant ce séjour qu'il fit sa réfutation du livre d'Helvétius, intitulé *l'Homme*. Enfin, il arrivait à Paris dans les premiers jours d'octobre 1774, après une absence de quinze mois. Madame de Vandeul paraît persuadée que ce long voyage a abrégé les jours de son père. Elle le trouva maigre et changé, « mais toujours gai, sensible et bon, » sensible surtout. Lui-même le reconnaissait : « J'avais pensé, disait-il [1], que les fibres du cœur se racorniraient avec l'âge, il n'en est rien; je ne sais si ma sensibilité ne s'est pas augmentée : tout me touche, tout m'affecte. »

très-bénévoles, quoique très-exactes. Il a eu peur de l'astronome et j'en suis fâché; car je suis bien sûr que l'astronome n'aurait pas été mécontent de son observation, et qu'il m'aurait fait l'honneur de m'écrire : J'ai trouvé vrai tout ce que vous m'avez dit du *phénomène encyclopédique*. »

[1] Lettre du 3 septembre 1774, à mademoiselle Voland.

## CHAPITRE III

**1774-1789**

Turgot, sa vie, ses travaux. — Il est nommé contrôleur-général des Finances. — Son administration. — Ennemis qu'elle lui suscite. — Émotion que produit son renvoi. — Sentiment de Voltaire. — Voltaire et Diderot. — Le Philosophe publie plusieurs romans. — Mort d'Adam Smith. — Détails. — — Mort de mademoiselle de Lespinasse, de madame Geoffrin, de Duclos. — Trois écoles philosophiques au dix-huitième siècle. — Voltaire à Paris. — Ses derniers moments. — Sa mort. — Rousseau à Ermenonville. — Son suicide. — Franklin. — Necker, directeur des Finances. — Son renvoi. — Mort de d'Alembert. — *Essai sur les règnes de Claude et de Néron.* — Maladie de Diderot. — Sa mort. — Mort de d'Holbach.

Durant l'absence de Diderot, des événements considérables s'étaient accomplis en France : Louis XV était mort le 10 mai 1774, et Turgot, le plus grand homme d'État qu'ait eu la France, depuis Richelieu, avait été nommé contrôleur-général des finances, le 24 août de la même année.

Anne-Robert-Jacques Turgot naquit le 10 mai 1727, à Paris, où son père exerça, pendant onze ans, les fonctions de prévôt des marchands, à la satisfaction du gouvernement et des Parisiens, dont il avait gagné les sympathies par une sage économie et des entreprises utiles. Le jeune Turgot, le dernier de trois frères, était destiné, par ses parents, à l'état ecclésiastique. C'était alors un usage presque général, remarque Condorcet [1], de prononcer, dès le berceau, sur le sort de ses enfants d'après des convenances de famille. Il était prieur de Sorbonne quand il fit ses discours sur les progrès successifs de l'esprit humain. Ces *Essais* ont été le point de départ des grands travaux historiques accomplis après lui, notamment par Condorcet, travaux qui devaient aboutir à la création de la sociologie par Auguste Comte.

Dans ses discours, Turgot signalait l'enchaînement des générations et la filiation des choses : « Tous les âges sont enchaînés par une suite de causes et d'effets qui lient l'état du monde à tous ceux qui l'ont précédé ; les signes multipliés du langage et de l'écriture, en donnant aux hommes le moyen de s'assurer la possession de leurs idées et de les communiquer aux autres, ont formé, de toutes les connaissances particulières, un trésor commun qu'une génération transmet à l'autre, ainsi qu'un héritage, toujours augmenté des découvertes de chaque siècle ; et le genre humain, consi-

(1) Voy. *Vie de M. Turgot*, par Condorcet.

déré depuis son origine, paraît aux yeux du philosophe un tout immense qui lui-même a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès [1].

La grande originalité, l'indépendance d'esprit de Turgot se révèlent dans son appréciation du moyen âge. Quoique vivant au milieu de penseurs qui considéraient cette période comme sans attaches avec le passé et l'avenir, il osa dire que la prétendue nuit du moyen âge n'existait pas : « Quelle foule d'inventions ignorées des anciens et dues à un siècle barbare! Notre art de noter la musique, les lettres de change, notre papier, le verre à vitres, les grandes glaces, les moulins à vent, les horloges, les lunettes, la poudre à canon, l'aiguille aimantée, la perfection de la marine et du commerce. »

Les opinions philosophiques de Turgot, ne s'accordant pas avec l'état qu'on lui avait fait embrasser, il crut plus digne de le quitter. Il entra dans la magistrature, pensant que les charges de la robe ne mettraient pas ses idées aux prises avec ses devoirs.

Il était maître des requêtes depuis peu de temps quand il donna quelques articles à l'*Encyclopédie* [2]. L'entreprise de Diderot et de d'Alembert lui paraissait très-propre à détruire les préjugés et à faire connaître et adopter les vérités qui doivent diriger les opinions et la conduite.

(1) Cette conception est le développement de la pensée de Pascal : « L'humanité doit être considérée comme un seul homme qui vit toujours et qui apprend continuellement. »

(2) Les articles *Étymologie*, *Expansibilité*, *Existence*, *Foires* et *Fondation*.

Nommé, en 1761, à l'intendance de Limoges, il améliora toutes les branches de l'administration. Mais les graves occupations de sa charge ne l'empêchèrent pas de composer quelques ouvrages. Il en fit un, entre autres, qu'on peut regarder comme le germe du traité sur *la richesse des nations* d'Adam Smith. Ses travaux d'économie politique, l'activité qu'il déploya dans son intendance, lui assurèrent les suffrages de tous les hommes éclairés, et à la mort de Louis XV, la voix publique le désignait à son successeur au trône, « comme un homme qui joignait à toutes les lumières que l'étude peut procurer, l'expérience que donne l'habitude des affaires [1]. » Au moment où il fut nommé contrôleur-général, les finances étaient dans le plus grand désordre, et le crédit était anéanti. La nation demandait à grands cris un ministre réformateur. Louis XVI, que sa femme, la Cour et l'Autriche ne gouvernaient pas encore, ne voulut pas braver l'opinion.

La lettre remarquable que Turgot écrivit au roi à cette occasion, contient toutes ses vues sur le gouvernement, son programme, ses moyens et son but :

Point de banqueroute,

Point d'augmentation d'impôts,

Point d'emprunts.

Faire disparaître les dépenses inutiles, réduire les gages des gens de cour, tel est le premier remède

[1] *Vie de M. Turgot*, par Condorcet.

au mal dont souffre la France. « Il faut, sire, dit-il au roi, vous armer contre votre bonté de votre bonté même; considérer d'où vous vient cet argent que vous pouvez distribuer à vos courtisans; et comparer la misère de ceux auxquels on est quelquefois obligé de l'arracher par les vexations les plus rigoureuses, à la situation des personnes qui ont le plus de titres pour obtenir vos libéralités...

» Aucune réforme n'est possible sans l'économie, parce qu'on doit s'attendre aux embarras multipliés que feront naître les manœuvres et les cris des hommes de toute espèce, intéressés à soutenir les abus : car il n'en est point dont quelqu'un ne vive. J'ai prévu que je serai seul à combattre contre les efforts de ceux qui gagnent à ces abus, contre la foule des préjugés qui s'opposent à toute réforme, et qui sont un moyen si puissant dans la main des gens intéressés à éterniser les désordres. J'aurai à lutter même contre la bonté naturelle, contre la générosité de Votre Majesté et des personnes qui lui sont les plus chères. Je serai craint, haï même, de la plus grande partie de la cour, de tout ce qui sollicite des grâces; on m'imputera tous les refus; on me peindra comme un homme dur, parce que j'aurai représenté à Votre Majesté qu'elle ne doit pas enrichir même ceux qu'elle aime, aux dépens de la subsistance de son peuple. Ce peuple, auquel je me serai sacrifié, est si aisé à tromper, que peut-être j'encourrai sa haine par les mesures mêmes que j'emploierai pour le défendre contre les vexations. Je serai calomnié et peut-être avec assez de

vraisemblance pour m'ôter la confiance de Votre Majesté. Elle se souviendra que c'est sur la foi de ses promesses que je me charge d'un fardeau peut-être au-dessus de mes forces ; que c'est à elle personnellement, à l'homme honnête, à l'homme juste et bon, plutôt qu'au roi, que je m'abandonne. »

Un des plus tristes de nos rois, Louis XIII, aurait compris ce langage élevé et aurait su résister aux ennemis de son ministre, mais les efforts de Turgot ne pouvaient suffire à maintenir à son niveau le lourd Louis XVI. Après quelques faux-semblants de bon vouloir, le roi devait retomber en pleine cour, enlever le gouvernement à ceux que leurs capacités et leur intégrité en rendaient les plus dignes, et appeler ainsi *la Révolution* (1).

Le plan de Turgot comportait deux ordres de réformes : l'un économique, l'autre politique. Il remplit la première partie de son programme par la suppression des corvées, la liberté du commerce des grains et la suppression des maîtrises et des

(1) Le roi de Prusse n'avait pas grande confiance dans la réussite des projets de Turgot; faisant allusion à Louis XVI, il disait à d'Alembert que le nouveau ministre aurait à lutter contre les préjugés de l'éducation : « Vous savez que lorsqu'on est très-chrétien, il est difficile d'être en même temps très-raisonnable. » Lettre du 9 septembre 1775. Dans une autre lettre, en date du 30 octobre de la même année, il complétait sa pensée en ces termes : « Non, tant que les souverains porteront des chaînes théologiques, tant que ceux qui ne sont payés que pour prier pour le peuple lui commanderont, la vérité, opprimée par ces tyrans des esprits, n'éclairera jamais les peuples, les races ne penseront qu'en silence et la plus absurde des superstitions dominera dans l'empire des Welches. »

jurandes. La seconde partie consistait dans la création des municipalités, la séparation de l'Église et de l'État, et la suppression des fondations [1].

Mais on ne touche pas impunément à tant de choses. Chacune de ces améliorations excitait un murmure, chacun de ces projets rencontrait un obstacle.

« Les courtisans, dit Condorcet [2], sentaient trop bien qu'ils n'avaient rien à espérer de M. Turgot; ils prévoyaient que s'il avait un jour le crédit de porter l'économie dans les dépenses de la Cour, il attaquerait la racine du mal, et ne se contenterait pas d'en élaguer les branches les plus faibles, que d'autres auraient bientôt remplacées. Ils prévoyaient la destruction de ces charges, de ces places qui, inutiles à l'ordre public et cependant payées par le peuple, sont de véritables vexations...

» Les financiers savaient que sous un ministre éclairé, occupé seulement de simplifier et de réformer la perception de l'impôt, les sources de leur excessive opulence allaient bientôt tarir [3].

» Tout ce peuple d'hommes de tout état, de tout rang, qui a pris la funeste habitude de subsister aux dépens de la nation, sans la servir, qui vit d'une foule d'abus particuliers et les regarde comme

(1) Pour les réformes projetées ou exécutées par Turgot, voir le remarquable travail inséré dans la *Politique positive*, et extrait du *Cours de sociologie* de M. Laffitte.

(2) *Vie de M. Turgot.*

(3) Pourquoi donc innover, disait naïvement un fermier général en 1775 : *est-ce que nous ne sommes pas bien ?*

autant de droits ; tous ces hommes effrayés, alarmés, formaient une ligue puissante par leur nombre et par l'éclat de leurs clameurs. »

Turgot n'avait à opposer à toutes ces haines que le peuple et quelques amis. Louis XVI, naturellement, ne pouvait pas persévérer longtemps dans la voie où il était entré et se mettre avec le peuple et les honnêtes gens, du côté de Turgot. Il lui fit donner sa démission [1].

Les gens de lettres, que, suivant la remarque de Condorcet, l'on doit compter pour beaucoup dans toutes les circonstances où l'opinion publique exerce son empire, auraient dû se rallier à un ministre zélé pour les progrès de la raison ; malheureusement ils obéissaient, en partie, à la déplorable influence du salon de Necker. Quelques-uns cependant furent comme anéantis à la nouvelle de son renvoi. Parmi ceux à qui la retraite de Turgot causa le plus de peine, il faut citer Voltaire. L'intimité du Patriarche de Ferney avec madame Necker ne l'aveuglait pas au point de lui faire croire que le mari de cette dame était capable de remplacer un

[1] Un philosophe, considéré dans la république des lettres (M. de M***), était à Versailles le jour mémorable de la disgrâce de M. Turgot. Il observait dans un morne silence la joie tumultueuse qu'inspirait cet événement. Un courtisan, frappé de ce contraste, lui demanda sur quoi il méditait si gravement. M. de M*** répondit, en élevant la voix : « Je me représente, d'après tout ce que je vois ici, l'image d'une troupe de brigands rassemblés dans la forêt de Bondy, à qui l'on vient d'annoncer que le Grand-Prévôt est renvoyé. » (V. les *Observations modestes d'un citoyen,* dans la collection des ouvrages pour et contre M. Necker).

homme d'État de la valeur du contrôleur-général. Déjà en 1775, il écrivait à M. de Vaines, le premier commis de Turgot, à propos des difficultés que l'on créait au ministre : « Il est digne des Welches de s'opposer aux grands desseins de M. Turgot..... Nous n'avons point encore à Genève le fatras du Genévois Necker contre le meilleur ministre que la France ait jamais eu. Necker se donnera bien de garde de m'envoyer sa petite drôlerie (1). Il sait assez que je ne suis pas de son avis. Il y a dix-sept ans que j'eus le bonheur de posséder pendant quelques jours M. Turgot dans ma caverne. J'aimais son cœur et j'admirais son esprit. Je vois qu'il a rempli toutes mes vues et toutes mes espérances. L'édit du 13 de septembre (2) me paraît un chef-d'œuvre de la véritable sagesse et de la véritable éloquence. Si Necker pense mieux et écrit mieux, je crois, dès ce moment, Necker le premier homme du monde. »

Peu de jours après la chute de Turgot il exprima, dans son *Épître à un homme,* les sentiments dont son âme était pénétrée.

Une lettre à Diderot, du 14 août 1776, témoigne aussi des dispositions où il se trouvait. « N'ayant pas été assez heureux, monsieur, pour vous voir et pour vous entendre, à votre retour de Pétersbourg, rien ne pouvait mieux m'en consoler que l'apparition de votre ami M. de Limon..... Nos

(1) Son *Traité sur la législation et le commerce des grains.*
(2) *Sur la liberté du commerce des grains.*

ennemis ont toujours pour eux la rosée du ciel, la graisse de la terre, la mître, le coffre-fort, le glaive et la canaille. Tout ce que nous avons pu faire s'est borné à faire dire dans toute l'Europe, aux honnêtes gens, que nous avons raison, et peut-être à rendre les mœurs un peu plus douces et plus honnêtes..... Ce qu'il y a d'affreux, c'est que les philosophes ne sont point unis et que les persécuteurs le seront toujours. Il y avait deux sages à la Cour (Turgot et Malesherbes), on a trouvé le secret de nous les ôter; ils n'étaient pas dans leur élément. Le nôtre est la retraite; il y a vingt-cinq ans que je suis dans cet abri. J'apprends que vous ne vous communiquez dans Paris qu'à des esprits dignes de vous connaître : c'est le seul moyen d'échapper à la rage des fanatiques et des fripons. Vivez longtemps, monsieur, et puissiez-vous porter des coups mortels au monstre dont je n'ai mordu que les oreilles! »

Cette lettre, outre qu'elle fait connaître les sentiments de Voltaire sur Turgot et Malesherbes, donne quelques renseignements intéressants sur la façon dont Diderot vivait alors à Paris.

Il partageait sans doute entre la société de d'Holbach et celle de madame d'Épinay le peu de temps qu'il ne passait pas au travail ou chez mademoiselle Voland. Remarquons aussi qu'il y eut alors une espèce de reprise dans les rapports de ces deux hommes célèbres, car, le 8 décembre de la même année, Voltaire écrivait encore au Philosophe : « J'ai quatre-vingt-trois ans et je vous

répète que je suis inconsolable de mourir sans vous avoir vu... J'ai tâché de rassembler autour de moi le plus qu'il m'a été possible de vos enfants (les ouvrages de Diderot), mais je n'ai pas toute la famille, il s'en faut bien; et où la trouver dans mes déserts?... J'avais autrefois un ami qui était le vôtre, et qui ne me laissait pas manquer mon pain quotidien dans ma solitude; personne ne l'a remplacé et je meurs de faim. Cet ami savait que nous n'étions pas si éloigné de compte, et qu'il n'eût fallu qu'une conversation pour nous entendre. Mais on ne trouve pas partout des hommes à qui parler. »

Cet aveu est bon à noter. Il montre que le poète n'était pas aussi convaincu qu'il voulait bien le paraître de l'existence de Dieu, et qu'il était plus franc quand il disait à madame du Deffand : nous ressemblons tous au capitaine suisse qui, avant la bataille, faisait cette prière : « Mon Dieu (s'il y en a un), ayez pitié de mon âme (si j'en ai une) (1). »

(1) Dans une lettre à Cideville, il exprimait aussi d'une manière piquante toute sa pensée sur l'âme : « Je suis d'une faiblesse extrême et mon âme, que j'appelle *Lisette*, est très-mal à son aise dans mon corps cacochyme. Je dis quelquefois à *Lisette :* Allons donc, soyez donc gaie. Elle me répond qu'elle n'en peut rien faire et qu'il faut que le corps soit à son aise pour qu'elle y soit aussi. Fi donc, *Lisette!* lui dis-je; si vous tenez de ces discours-là, on vous croira matérielle. Ce n'est pas ma faute, a répondu *Lisette;* j'avoue ma misère et je ne me vante point d'être ce que je ne suis pas. » Une autre lettre, d'un tour inimitable, est celle où il parle du péché originel : « Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros

Depuis son retour de Russie, le Philosophe n'était pas resté inactif. Toutefois, il ne devait rien produire d'aussi fort que ses premiers ouvrages. Nous avons vu que son voyage en Russie l'avait beaucoup fatigué, et la sensibilité dont il se plaint était déjà le signe d'un certain affaiblissement de ses facultés mentales. Bien qu'il eût encore toute son imagination, ses productions n'auront plus la profondeur que nous avons constatée dans ses œuvres antérieures et il ne sera plus susceptible de ce degré d'abstraction continue qui caractérise la force intellectuelle. C'est cette époque qu'il faut assigner à la composition de *Jacques le Fataliste, la Religieuse* et d'autres romans moins connus. Parmi ces derniers, il en est un qui doit cependant attirer l'attention : il est de 1773 et porte le titre d'*Entretien d'un père avec ses enfants, ou du danger de se mettre au-dessus des lois*. Dans cet opuscule se trouve cette maxime, si dangereuse dans la pratique : « Il n'y a pas de lois pour le sage. » Sans doute cet aphorisme est vrai au fond, s'il signifie que si le sage réglait lui-même sa conduite en chaque cas particulier, d'après la connaissance du bien et du mal, ses actions auraient un caractère de justice bien plus précis que la loi, qui ne peut avoir en vue que

et gras et ne recevaient jamais de coups de fouet, et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger trop d'avoine, tous ses descendants furent condamnés à traîner des fiacres. (Voy. *Lettre* à la Condamine.)

Frédéric II, en parlant des croyances de Voltaire, écrivait à d'Alembert : « Il voudrait bien douter de Dieu, mais il craint le fagot. »

les cas généraux. Alors, en ce sens, le sage serait en effet au-dessus des lois ou, selon l'expression de Duclos [1], il serait « son propre législateur. » Dans ce cas, l'on pourrait dire qu'il n'y a pas de lois pour le sage ou plutôt le sage aurait des règles fixes pour toutes ses actions. Mais sans compter qu'il est difficile d'être complétement désintéressé et d'apprécier toujours sainement le bien et le mal, on sent quels abus entraînerait cette disposition de chacun, compétent ou non, à s'ériger en juge, soit dans la cause des autres, soit surtout dans sa propre cause. Que de fois, tout en croyant raisonner, on subirait sans s'en apercevoir l'impulsion de ses sentiments, bons ou mauvais !

On trouve dans la correspondance du roi de Prusse avec d'Alembert, une dissertation fort intéressante, qui se rattache à la question précédente : le grand Frédéric convient avec d'Alembert qu'il est quelquefois permis de voler « si par impossible, dit-il [2], il se trouvait une famille dépourvue de toute assistance et dans l'état affreux où vous la dépeignez, je ne balancerais pas à décider que le vol lui devient légitime : 1° parce qu'elle a éprouvé des refus au lieu de recevoir des secours ; 2° parce que se laisser périr, soi, sa femme et ses enfants, est un bien plus grand crime que de dérober à quelqu'un de son superflu ; 3° parce que l'intention du vol est vertueuse et que l'action en est d'une nécessité

(1) Voy. les *Considérations sur les mœurs*.
(2) Lettre du 3 avril 1770.

indispensable : je suis même persuadé qu'il n'est aucun tribunal, qui ayant bien constaté la vérité du fait, n'opinât à absoudre un tel voleur. Les liens de la société sont fondés sur des services réciproques ; mais si cette société se trouve composée d'âmes impitoyables, tous les engagements sont rompus, et l'on rentre dans l'état de la pure nature, où le droit du plus fort décide tout. » Tout cela peut être très-vrai, mais combien il serait dangereux de laisser à chacun l'appréciation des cas où il lui est permis de voler!

A la date où l'ordre chronologique nous a fait parvenir, les personnages qui ont figuré dans cette étude ont tous un âge avancé, plusieurs même ne sont plus. Parmi ces derniers, il convient de citer tout d'abord l'un des plus grands philosophes de l'Angleterre, Hume, que son influence sur les penseurs français et ses relations à Paris, nous font un devoir d'étudier jusqu'à sa mort.

Adam Smith, son ami, a raconté ainsi ses derniers jours :

« Après un voyage à Londres, que son médecin lui avait ordonné pour changer d'air, il revint à Édimbourg. Quoiqu'il se trouvât beaucoup plus faible, sa sérénité n'avait pas diminué et il continua à se distraire comme d'habitude, soit en corrigeant ses ouvrages, soit par la lecture ou la conversation. De temps en temps, le soir, il faisait sa partie de whist, son jeu favori. Sa gaieté était telle, et le ton de sa conversation si peu changé, que n'eussent été quelques symptômes de mauvais

augure, on n'aurait jamais présumé qu'il fût si près de mourir. Mais lui ne se faisait pas illusion. « Je deviens, me disait-il, de jour en jour plus » faible; je sens que je suis atteint dans mes » organes essentiels, aussi n'en ai-je pas pour long- » temps. — Si ce malheur arrivait, lui répondis-je, » vous auriez du moins la satisfaction de laisser » tous vos amis, la famille de votre frère en par- » ticulier, dans une belle position. » A cela il » répliqua : « Je suis tellement pénétré de cette » pensée, qu'en lisant il y a peu de jours les » *Dialogues des morts*, de Lucien, parmi tous les » prétextes qu'on y trouve allégués pour ne pas » entrer dans sa fatale barque, je ne pouvais en » trouver aucun qui me convînt. Je ne saurais » imaginer, continuait-il, quel motif je pourrais » bien présenter à Caron pour obtenir un petit » sursis : j'ai terminé tout ce que je m'étais pro- » posé, et en aucun temps je ne puis espérer de » laisser mes parents dans une meilleure position » que celle qu'ils ont actuellement. J'ai donc lieu » de mourir content. » Puis il s'amusait à chercher quelle excuse il pourrait invoquer et les réponses que Caron ferait à ses représentations. « Après » mûre réflexion, dit-il, je crois que je pourrais » m'exprimer ainsi : Mon bon Caron, je suis à même » de corriger mes ouvrages, en vue d'en donner » une nouvelle édition; accordez-moi un peu de » temps afin que je puisse voir comment le public » accueillera mes corrections. » A cela Caron répondrait : « Celles-ci finies vous voudriez en faire

» d'autres, et le délai n'aurait pas de fin. Ainsi, mon » brave ami, donnez-vous la peine d'entrer dans ma » barque. » Mais j'insisterais : « Un peu de patience, » mon bon Caron. J'ai pris à tâche d'éclairer le public » et je voudrais vivre quelques années de plus pour » avoir la satisfaction de voir disparaître les super- » stitions que j'ai combattues. » Mais Caron oubliant » alors toute retenue : « Croyez-vous, traînard, que » je vais vous attendre jusqu'à des événements qui » ne sauraient arriver que dans plusieurs siècles. » Allons, maraud, entrez dans ma barque [1]. »

» Bien que M. Hume parlât de sa fin prochaine en plaisantant, il était loin de faire parade de sa résignation. Il n'en parlait jamais que lorsqu'il y était amené par le cours de la conversation et sans s'y arrêter longtemps. L'entretien que je viens de raconter fut le dernier que j'eus avec lui. Je quittai Édimbourg et je reçus du docteur Black, le 26 août 1776, la nouvelle de sa mort.

» Ses opinions philosophiques pourront être diversement appréciées; mais sur sa conduite et son caractère il n'y aura pas deux opinions. Je n'ai jamais connu de nature mieux équilibrée. Sa dou-

(1) Tous les hommes célèbres du dix-huitième siècle, le grand Frédéric, Voltaire, Diderot étaient persuadés de la chute plus ou moins prochaine du catholicisme. Dans ses *Lettres persanes*, Montesquieu assignait une date précise à cet événement : « J'ose le dire ; dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cents ans. » Il faut lire en son entier cette lettre admirable. On y verra combien l'observation et la connaissance de la filiation des faits dans l'histoire, peuvent servir à la prévision des événements politiques. (Voir lettre 117.)

ceur n'excluait ni la fermeté dans ses principes, ni la persévérance dans ses entreprises. Jamais ses plaisanteries n'étaient empreintes de cette malignité qui est si souvent la source de ce qu'on appelle *esprit*. Elles avaient leur origine dans sa bonne nature et sa gaieté. Jamais il n'eut d'intention blessante. Cette gaieté, qui est le charme de la société, mais qui est souvent suivie de frivolité, était accompagnée chez lui de la plus sévère application, des connaissances les plus étendues, unies à la profondeur des conceptions. En résumé, l'on peut dire qu'il a approché le plus possible de la perfection dont la nature humaine est susceptible. »

La perte de Hume ne pouvait pas être sentie comme elle l'aurait été si le penseur écossais eût habité la France. Mais la société des philosophes, à Paris, avait aussi de grands vides dans ses rangs. Deux des salons les plus importants venaient d'être fermés par la mort de mademoiselle de Lespinasse et de madame Geoffrin. On comprend la douleur que dut éprouver d'Alembert. Il avait pour mademoiselle de Lespinasse une affection sans bornes que rien n'avait pu affaiblir : même après qu'il eut appris que son inflammable amie s'était rendue coupable des torts les plus impardonnables, il ne cessa jamais d'en conserver le souvenir le plus tendre, et ses regrets n'en furent pas diminués. La mort de madame Geoffrin mit le comble à son désespoir. Cette ancienne et fidèle amie du géomètre avait été frappée d'une attaque d'apoplexie si violente, qu'on avait de suite perdu tout espoir de la conserver.

Elle-même, sentant sa fin prochaine, avait, par une faiblesse qui n'est pas sans exemple, et sur les conseils de sa fille, madame de la Ferté-Imbaut, rompu avec tous les encyclopédistes. A partir de ce moment, cette dame, qui avait dépensé plus de cent mille écus pour soutenir l'*Encyclopédie*, consigna à sa porte Marmontel, Morellet, et jusqu'à son meilleur ami, d'Alembert (1).

Au sujet du changement que la maladie avait apportée dans les opinions de madame Geoffrin, l'abbé Galiani écrivait de Naples à madame d'Épinay : « Votre dernière lettre me parle du malheur de madame Geoffrin ; elle succombe aux lois de la nature et du temps, comme les édifices les plus

(1) Voici comment d'Alembert annonce au roi de Prusse la maladie de madame Geoffrin et les circonstances qui l'accompagnèrent : « Cette femme respectable, pleine d'esprit et de vertu qui, depuis trente ans, avait pour moi l'amitié la plus tendre, qui, tout récemment encore, m'avait procuré, dans mon malheur, toutes les consolations ou les distractions que cette amitié lui avait fait imaginer, est frappée depuis plus d'un mois d'une paralysie qui l'a presque entièrement privée du sentiment et de la parole, et qui ne laisse aucune espérance, non-seulement de la conserver, mais même de la revoir encore. Sa famille, qui ne lui ressemble guère, dévote, ou feignant de l'être, mais plus sotte encore que dévote, et affichant, sans savoir pourquoi, une haine stupide des philosophes et de la philosophie, m'ôte en ce moment jusqu'à la déplorable consolation d'être auprès de cette digne femme, de lui rendre tous les soins que ma tendresse pour elle pourrait me suggérer, et que peut-être la pauvre malade ne sentirait pas, mais qui du moins satisferaient mon cœur. Je perds ainsi, dans l'espace de quelques mois, les deux personnes que j'aimais le plus et dont j'étais le plus aimé. Voilà, Sire, la malheureuse situation où je me trouve, le cœur affaissé et flétri, et ne sachant que faire de mon âme et de mon temps. » (Lettre du 7 octobre 1776).

solides, en se détruisant par parties. J'espère qu'elle vivra encore du temps, languissante, mais je n'espère plus la revoir à mon retour à Paris. M. de Clermont, hier au soir, me surprit d'abord en me soutenant que ces maladies et ces rechutes de madame Geoffrin avaient été causées par des excès de dévotion qu'elle avait commis pendant le jubilé. En rentrant chez moi, j'ai rêvé sur cette étrange métamorphose, et j'ai trouvé que c'était la chose du monde la plus naturelle.

» L'incrédulité est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre son propre instinct et son goût. Il s'agit de se priver à jamais de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux; il s'agit de vider tout le sac du savoir, et l'homme voudrait savoir. De nier ou de douter toujours et de tout, et rentrer dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances, des sciences sublimes, etc.; quel vide affreux! Quel rien! Quel effort! Il est donc démontré que la très-grande partie des hommes, et surtout des femmes, dont l'imagination est double (attendu qu'elles ont l'imagination de la tête et puis encore une autre), ne saurait être incrédule, et celui qui peut l'être n'en saurait soutenir l'effort que dans la plus grande force et jeunesse de son âme. Si l'âme vieillit, quelque croyance reparaît..... *Ergo*, madame Geoffrin devait finir par un bon jubilé.

» Je vous souhaite de finir de même; ce n'est pas un mauvais souhait à votre santé. Vous me direz que c'est vrai, mais que ce n'est pas non

plus un joli compliment à votre esprit. J'en conviens, mais qu'est-ce que l'esprit en comparaison de l'estomac? »

Bien avant d'avoir à déplorer la mort de ces deux dames, qui mettait en désarroi le monde philosophique, il avait vu disparaître deux de ses plus célèbres représentants; en 1771, l'auteur des *Considérations sur les mœurs*, Duclos, l'ancien ami de madame d'Épinay [1]; puis, l'année suivante, Helvétius; mais à l'époque où nous sommes arrivés, les lettres allaient perdre, à très-peu d'intervalle, les deux hommes qui, avec ceux dont nous nous sommes principalement occupés dans cette étude, ont eu la plus grande influence sur leur siècle : on a nommé Voltaire et Rousseau.

Il est temps de dire un mot des tendances qui caractérisent les trois principales écoles philosophiques du dix-huitième siècle : l'école de Voltaire, quoique incomplète, puisqu'elle avait en vue de saper l'autel tout en conservant le trône, envisageait la question sous son aspect le plus élevé. Elle avait compris qu'il fallait commencer par modifier les opinions et les mœurs avant de tenter les réformes pratiques. Celle de Rousseau, au contraire, outre qu'elle employait le raisonnement

(1) Le curé qui vint voir Duclos dans sa dernière maladie, s'appelait Chapeau. Il le pressait vivement de s'acquitter des devoirs de l'Église. « Comment vous appelez-vous, monsieur le Curé? — Chapeau. — Eh! monsieur, je suis venu au monde sans culottes, je puis fort bien en sortir sans chapeau. » (Voy. *Correspondance littéraire*.)

quand elle devait s'aider de l'observation, était aussi incomplète que celle de Voltaire, en ce qu'elle cherchait le problème inverse, c'est-à-dire qu'elle s'efforçait de ruiner le trône en conservant les doctrines religieuses. Malheureusement, c'est cette philosophie, formulée dans le *Contrat social*, qui a prévalu à la fin de la période révolutionnaire [1].

A la différence des deux autres, l'école de Diderot, la plus conséquente des trois, reconnaissait que le problème était double, aussi poursuivait-elle l'extinction de la royauté en même temps que celle des doctrines qui lui servent d'appui; elle avait de plus, sur les deux autres, l'avantage d'être moins empreinte de métaphysique. Elle a trouvé son principal organe sous la Révolution dans la personne de Danton.

Il nous suffit d'avoir indiqué au lecteur les différences fondamentales qui séparent les trois philosophies; nous ne croyons pas devoir nous étendre davantage ici sur un sujet qui nous conduirait à l'appréciation d'événements dont nous devons écarter l'étude. Nous allons donc continuer l'exposé de ce qui s'est accompli en France depuis l'année 1778 jusqu'à la Révolution.

Dans le cours de l'année 1777, Voltaire, âgé de quatre-vingt-trois ans, venait d'envoyer à Paris deux tragédies, *Irène* et *Agatocle*. Mais bientôt,

[1] N'oublions pas que sans Rousseau, sans le discours contre les sciences, ces paroles atroces : « La France n'a pas besoin de chimistes, » n'auraient pas été prononcés et peut-être l'illustre Lavoisier n'eût-il pas péri sur l'échafaud.

impatienté des contre-temps qui en retardaient la représentation, il quitte soudain Ferney, le 9 février 1778, et arrive à Paris après une absence de vingt-sept ans, le lendemain même du jour où le Kain, l'un de ses meilleurs interprètes, venait de mourir.

Jamais l'arrivée d'aucun personnage, prince, roi ou empereur, n'avait produit dans la capitale la sensation que fit la nouvelle de sa présence. Dans les promenades, les cafés, aux théâtres, on ne s'entretenait que de cet événement. En s'abordant chacun disait : il est ici, l'avez-vous vu [1]? L'accueil qu'il reçut, les hommages qu'on lui rendit, la satisfaction qu'il en éprouva, l'obligation où il était de se montrer à chaque instant à une foule d'admirateurs, lui causèrent un ébranlement funeste, et Tronchin fut obligé d'annoncer dans le journal que ceux qui allaient le voir seraient bientôt les témoins et les complices de sa mort.

Pendant une répétition d'*Irène*, il se brisa un vaisseau dans la poitrine, et aussitôt le bruit de sa mort prochaine se répandit dans tout Paris. Cette nouvelle mit les dévots en campagne, et l'abbé Gautier, devançant ses compétiteurs, eut le bonheur de le confesser. Voltaire, d'ailleurs, au dire de l'abbé du Vernet, son biographe, n'était pas fâché que, dans le public, on sut qu'il avait rempli cette formalité. Il répondit même à ceux qui l'interrogeaient à cet égard : « Que voulez-vous? Si j'étais

[1] Voy. la *Vie de Voltaire*, par l'abbé Vernet.

sur les bords du Gange, il me faudrait mourir en tenant à la main la queue d'une vache. »

Quelques jours après, du Vernet étant allé le voir, il lui cria : on ne me jettera pas à la voirie, car je me suis confessé à M. l'abbé Gautier (1). Ce fut le lendemain de cette cérémonie qu'il recommença les répétitions d'*Irène*, dont il n'avait pas trop bonne opinion. A ce sujet, il disait plaisamment : « Il serait triste pour moi d'être venu à Paris pour être confessé et sifflé. »

On avait déjà représenté plusieurs fois sa tragédie, et sa santé ne lui avait pas encore permis d'y assister. Enfin, ses amis le décidèrent à y venir. À son entrée, les transports du public éclatèrent. Chaque spectateur exprimait à sa manière son admiration. Vive l'auteur de *Zaïre!* Vive l'historien de Louis XIV! Vive le chantre de Henri IV! Ce triomphe abrégea ses jours : on l'avait étouffé sous les fleurs. Il mourut le 30 mai 1778. Quelque temps avant sa mort, le curé de Saint-Sulpice vint en compagnie de l'abbé Gautier pour « escamoter sa conversion. » Le curé s'approcha du mourant et lui demanda : Monsieur, reconnaissez-vous la divinité de Jésus-Christ? « alors, dit du Vernet, le philosophe expirant, ayant la main ouverte et le bras

(1) Il est certain que c'est cette crainte qui le détermina à se confesser, car, en 1764, il traçait, dans une lettre à madame du Deffand ces mots qui prouvent qu'alors il n'était pas dans les mêmes dispositions. « On dit quelquefois d'un homme : il est mort comme un chien; mais vraiment un chien est très-heureux de mourir sans cet attirail dont on persécute le dernier moment de notre vie. »

tendu, comme pour repousser le pasteur, s'écria d'une voix haute et ferme : *Au nom de Dieu, Monsieur, ne me parlez pas de cet homme.* » Telles furent les dernières paroles de Voltaire [1].

Après avoir fait le récit des principaux incidents qui marquèrent les derniers jours du grand poète, nous allons raconter comment est mort l'éloquent sophiste : J.-J. Rousseau.

Au printemps de 1778, Rousseau s'était installé avec Thérèse dans la magnifique propriété d'Ermenonville, où M. de Girardin lui avait offert un asile. Sa santé était devenue de plus en plus mauvaise, et sa monomanie tout à fait caractérisée. Pour s'en convaincre, il suffirait de lire ses *Rêveries d'un promeneur solitaire.* Mais les témoignages des personnes qui l'ont visité à Ermenonville est encore plus décisif. Corancez, qui le voyait fréquemment, a laissé des détails intéressants sur ses dernières années. « Depuis longtemps, dit-il, je m'apercevais d'un changement frappant dans son physique ; je le voyais souvent dans un état de convulsion qui rendait son visage méconnaissable, et surtout l'expression de sa figure réellement effrayante [2]. Dans cet état,

[1] On a ignoré quelque temps dans le public, l'heure et le jour de la mort de Voltaire. Tout Paris était encore à sa porte pour demander de ses nouvelles, que son corps avait été enlevé pour être transporté hors de la capitale, à l'abbaye de Sellières, dont son neveu était abbé, sur le refus du curé de Saint-Sulpice de l'enterrer. (Voy. *Correspondance littéraire.*)

[2] Cette horrible contraction de sa physionomie lui était habituelle. Diderot l'avait déjà remarqué. Dans une dernière réunion où ils se trouvèrent en face, où l'on crut les rapprocher, dit Michelet dans son livre intitulé : *Louis XV et Louis XVI.*

ses regards semblaient embrasser la totalité de l'espace, et ses yeux paraissaient voir tout à la fois; mais dans le fait, ils ne voyaient rien. Il se retournait sur sa chaise et passait le bras pardessus le dossier. Ce bras, ainsi suspendu, avait un mouvement accéléré, comme celui du balancier d'une pendule. Lorsque je lui voyais prendre cette posture, à mon arrivée, j'avais le cœur ulcéré, et je m'attendais aux propos les plus extravagants; jamais je n'ai été trompé dans mon attente. C'est dans une de ces situations affligeantes qu'il me dit : — « Savez-vous pourquoi je donne au Tasse une préférence si marquée? — Non, lui dis-je... — Sachez-donc qu'il a prédit mes malheurs. — Je fis un mouvement, il m'arrêta. — Je vous entends, dit-il, le Tasse est venu avant moi; comment a-t-il eu connaissance de mes malheurs? Je n'en sais rien et probablement il n'en savait rien lui-même; mais enfin, il les a prédits. Remarquez que le Tasse a cela de particulier, que vous ne pouvez pas enlever de son ouvrage une strophe, d'une strophe un seul vers, et d'un vers un seul mot, sans que le poème entier ne s'écroule; et bien, ôtez la strophe dont je

Diderot fut consterné de voir l'état horrible de Rousseau. Et il en défaillit presque. En rentrant chez lui il écrit : « Mon ami, j'ai vu un damné!..... ah! je ne puis m'en remettre..... Montrez-moi, pour que je me calme, la face d'un homme de bien. »

L'horreur de Diderot est telle, continue Michelet qu'il semble avoir en ce moment comme un pressentiment biblique. On est sûr, en lisant sa lettre, qu'il a vu, par delà Rousseau, quelque chose de sinistre et comme un spectre d'avenir : « Diderot-Danton voit déjà la face de Rousseau-Robespierre. »

vous parle [1], rien ne souffre, l'ouvrage reste parfait. Elle n'a rapport ni à ce qui précède, ni à ce qui suit; c'est une pièce absolument inutile. Il est à présumer que le Tasse l'a faite involontairement et sans la comprendre lui-même; mais elle est claire..... »

Sa mort a donné lieu à bien des suppositions; cependant il ressort de l'ensemble des documents que Jean-Jacques a mis fin à ses jours sans qu'on sache au juste de quelle manière. Le jour de sa mort, Rousseau n'alla point au château comme à son ordinaire, pour donner au jeune Girardin, le fils de son hôte, la leçon qu'il avait coutume de lui donner; les uns pensent qu'étant allé herboriser, il avait rapporté des plantes vénéneuses, avec lesquelles il se serait empoisonné; d'autres ont prétendu que Jean-Jacques s'était tiré un coup de pistolet, et ce qui donnerait de la vraisemblance à cette opinion, c'est qu'il avait au front une blessure, que sa femme a depuis attribuée à une chute.

Son apologiste, M. Musset-Pathay, pense que Jean-Jacques a employé les deux moyens, c'est-à-dire qu'il a préparé lui-même et pris le poison, et que, pour abréger la lenteur des effets et la durée des souffrances, il a eu recours au pistolet [2].

(1) La 77e du 12e chant.

(2) Madame de Staël regarde comme certain que Rousseau s'est donné la mort. « Un de mes amis, dit-elle dans ses *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*, reçut une lettre de lui quelque temps avant sa mort, qui semblait annoncer ce dessein. Depuis, s'étant informé avec un soin extrême de ses derniers moments, il a su que le matin du jour où Rousseau

Telle fut la fin, prévue longtemps à l'avance par Diderot, de l'auteur de la *Lettre sur les Spectacles*, de l'ennemi de Voltaire et des philosophes.

Parmi les personnages qui tinrent à honneur de visiter Voltaire à son arrivée dans la capitale, il en est un qui doit être distingué entre tous les autres, parce que sa présence à Paris, avec le titre d'ambassadeur, tient à l'histoire de l'Amérique, et se rattache même intimement à notre propre histoire, nous voulons parler de l'homme qui, de prote d'imprimerie, s'est élevé au premier rang parmi tant d'hommes d'une trempe énergique et d'une volonté inébranlable, à qui l'Amérique dut son indépendance, nous voulons parler de Franklin. Selon la prévision de Turgot, l'Amérique, avec le concours de la France, avait conquis sa liberté. Nous disons avec le concours de la France, car c'est l'opinion, la société de Paris, bien plus que le roi Louis XVI et sa cour, qui ont délivré l'Amérique du joug de la métropole.

mourut, il se leva en parfaite santé, mais dit, cependant, qu'il allait voir le soleil pour la dernière fois et prit, avant de sortir du café, qu'il fit lui-même : il rentra quelques heures après, et commençant alors à souffrir horriblement, il défendit constamment qu'on appelât du secours et qu'on avertît personne. Peu de temps avant ce triste jour, il s'était aperçu des viles inclinations de sa femme pour un homme de l'état le plus bas; il parut accablé de cette découverte, et resta huit heures de suite sur le bord de l'eau dans une méditation profonde. Il me semble que si l'on réunit ces détails à sa tristesse habituelle, à l'accroissement extraordinaire de ses terreurs et de ses défiances, il n'est plus possible de douter que ce grand et malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie. » (Édition de 1789, page 108.)

Necker avait succédé à Turgot sous le titre de directeur général des finances. Celui-ci écarté, il faut convenir qu'il n'était guère possible de faire un meilleur choix, seulement c'est une tache à la mémoire de Necker d'avoir contribué à la chute de ce grand homme.

Dès son entrée aux affaires, il voulut reprendre, mais avec beaucoup moins d'ampleur, le programme de Turgot, en le modifiant toutefois en partie, de manière à éviter l'opposition qui avait renversé Turgot. Celui-ci avait dit : pas d'emprunt, tout par l'économie. Necker emprunta. Ses connaissances comme financier lui valurent du crédit, sa discrétion à toucher aux abus rassurèrent les privilégiés. Mais les emprunts ne pouvant suffire aux dépenses d'une guerre onéreuse, il se vit bientôt forcé de solliciter du roi de réduire les dépenses de sa maison; puis, la suppression des fermes générales le rendit odieux aux financiers; enfin il eut contre lui les Parlements à cause de ses essais d'assemblées provinciales. En sorte qu'il finit par se trouver en présence des mêmes ennemis que Turgot avait rencontrés : la Cour, la Finance, le Parlement. Il succomba sous cette coalition, le 8 mai 1781.

Avec Necker finit le gouvernement proprement dit; le pillage et la débâcle vont commencer.

Pendant ce temps, les gens de qualité paraissent se croire encore sous le règne de Louis XV, après Fontenoi. A l'occasion de l'arrivée de Glück à Paris on renouvelle les querelles *du coin de la reine* et

*du coin du roi.* Gluckistes et Piccinistes sont en lutte ouverte comme autrefois Lullistes et Bouffonistes. A la cour on enchérit sur les frivolités du dernier règne. A la ville, plus de salons. Aucune femme distinguée n'a remplacé madame Geoffrin, mademoiselle de Lespinasse, madame du Deffand. Les dames font du *parfilage;* ou bien, obéissant à la plus honteuse crédulité, elles vont former la chaîne autour du baquet de Mesmer [1].

Cependant l'œuvre des encyclopédistes ne pouvait périr. Quelques hommes éminents étaient entrés déjà dans la voie qu'ils avaient ouverte. Lavoisier avait fait ses immortelles découvertes, Cabanis et Condorcet allaient bientôt poser les bases qui devaient servir à la connaissance de l'homme et des sociétés.

D'Alembert ne devait pas survivre longtemps à ses deux amies. Il avait succombé le 29 octobre 1783, après de cruelles souffrances occasionnées par la pierre, dont il était atteint depuis plusieurs années.

Dans tous les portraits qu'on a faits du géomètre, on remarque quelque chose de maladif et d'inquiet,

(1) On lit dans la *Correspondance de Grimm*, à la date du mois de septembre 1780 : « M. Mesmer avait une lettre de recommandation pour M. le baron d'Holbach. Il y fut dîner peu de temps après son arrivée à Paris avec tous nos philosophes. Soit que lui-même, soit que ses auditeurs fussent mal préparés aux merveilleux effets du magnétisme, il ne fit ce jour-là aucune impression sur personne, et, depuis ce fâcheux contre-temps, il n'a plus reparu chez M. d'Holbach. »

mais aucun signe caractéristique de son génie. Il avait les yeux petits, mais le regard vif, sa bouche était grande, son sourire avait de la finesse, quelquefois de l'amertume. Ce qu'il était plus aisé de démêler dans l'ensemble de sa figure c'était, d'après Meister [1], « l'habitude d'une attention pénétrante, l'originalité naïve d'une humeur moins triste qu'irascible et chagrine [2]. Sa stature était petite et fluette, le son de sa voix clair et perçant. Son extérieur était de la plus extrême simplicité; il était presque toujours habillé de la tête aux pieds d'une seule couleur [3]. Il parlait bien et apportait dans sa conversation la précision mathématique. Ses bons mots étaient dits avec une grâce

(1) *Correspondance littéraire.*

(2) Ce portrait doit être des derniers temps du géomètre, car, dans sa maturité, d'Alembert était très-gai. Il donnait la vie aux salons de madame du Deffand et de madame Geoffrin.

(3) Diderot ne s'habillait jamais que de noir, c'est ce vêtement noir qui a donné lieu à la scène suivante racontée dans les *Mémoires secrets* (5 janvier 1772) : « On sait que M. Diderot est honoré des bontés particulières de l'impératrice de Russie et qu'il est comme son agent littéraire dans la capitale. Il s'est mêlé en cette qualité du marché fait par cette souveraine, du cabinet de tableaux de M. le baron de Thiers, qu'elle a acheté en entier. Cela a donné lieu à quelques conférences entre M. Diderot et les héritiers du défunt dont est M. le maréchal de Broglie, par sa femme. Ce maréchal, très-honnête, a pour frère M. le comte de Broglie, parfois très-mauvais plaisant. Un jour qu'il se trouvait à une conférence du philosophe en question avec M. le Maréchal, il voulut le tourner en ridicule sur l'habit noir qu'il portait. Il lui demanda s'il était en deuil des Russes? *Si j'avais à porter le deuil d'une nation, monsieur le comte, lui répondit M. Diderot, je n'irais pas la chercher si loin.* »

et une prestesse qui lui étaient particulières. Ils avaient un cachet d'originalité fine et profonde : « *Qui est-ce qui est heureux? Quelque misérable* » est une de ses meilleures reparties. »

Le principal personnage de cette étude allait, à son tour, bientôt disparaître. La perte de son amie, la mort de sa Sophie, avait dû lui porter le coup le plus funeste. Pour se distraire et pour satisfaire le désir qu'il avait depuis longtemps de justifier un ancien d'une accusation qu'il croyait injuste, il entreprit la réhabilitation de Sénèque. Ce livre eut, dès sa publication, le plus grand retentissement. Ce qui contribua principalement à l'impression immense qu'il produisit, fut la note qu'il contenait contre Rousseau, et par laquelle le Philosophe indigné, voulut venger les victimes de la méchanceté ou de la folie de Jean-Jacques. Dévots et dévotes du citoyen de Genève jetèrent les hauts cris à la lecture de ces lignes vengeresses; mais le Philosophe ne répondit à ces clameurs que par ces mots, qui peuvent servir d'épitaphe à Rousseau :

« On a dit que ma sortie s'adressait à Jean-Jacques Rousseau. Ce Jean-Jacques a-t-il fait un ouvrage tel que celui que je désigne? a-t-il calomnié ses amis? a-t-il décelé l'ingratitude la plus noire envers ses bienfaiteurs? a-t-il déposé sur sa tombe la révélation des secrets confiés ou surpris? Je dirai, j'écrirai sur son monument : Ce Jean-Jacques fut un pervers. N'a-t-il rien fait de pareil? Ce n'est plus de lui que je parle. Censeurs! j'ai ébauché une tête hideuse, et vous avez écrit le nom du modèle

au-dessous. Les *Confessions* n'existent-elles pas! La querelle est finie (1). »

Mais le travail auquel il s'était astreint pour composer son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, avait épuisé ses forces. Son cerveau surmené, donna dès lors des signes d'affaiblissement. Il reconnaissait lui-même qu'il n'avait plus d'idées.

Le 19 février 1784, il fut attaqué d'un violent crachement de sang. « Voilà qui est fini, dit-il à sa fille, il faut nous séparer; je suis fort, ce ne sera peut-être pas dans deux jours, mais deux semaines, mais deux mois, un an..... » A la fluxion de poitrine succéda la paralysie, puis l'hydropisie.

Le curé de Saint-Sulpice apprit sa maladie et vint le voir. « Mon père, dit madame de Vandeul, qui a laissé des détails très-circonstanciés sur la mort du Philosophe, le reçut à merveille, le loua de ses institutions sur la manière d'assister les malheureux, et lui parla sans cesse des bonnes actions qu'il avait faites et de celles qui lui restaient encore à faire; il lui recommanda les indigents de son quartier et le curé les soulagea. Il venait visiter mon père deux ou trois fois la semaine, mais ils n'eurent ensemble aucune conversation particulière; ainsi les matières théologiques ne purent se traiter autrement que les autres, comme il convient aux gens du monde. Mon père ne cherchait pas cette espèce de sujet, mais il ne s'y

(1) La première partie des *Confessions* parut en 1781, la seconde en 1788.

refusait pas. Un jour qu'ils étaient d'accord sur plusieurs points de morale, relatifs à l'humanité et aux bonnes œuvres, le curé se hasarda à faire entendre que s'il imprimait ces maximes et une petite rétractation de ses ouvrages, cela ferait un fort bel effet dans le monde. *Je le crois, monsieur le curé, mais convenez que je ferais un impudent mensonge.* Ma mère aurait donné sa vie pour que mon père crût, mais elle aimait mieux mourir que de l'engager à faire une seule action qu'elle pût regarder comme un sacrilége. Persuadée que mon père ne changerait jamais d'opinion, elle voulut lui épargner les persécutions, et jamais elle ne l'a laissé un seul instant tête-à-tête avec le curé; nous le gardions l'une et l'autre (1).

» Dans cet état, le désir lui prit d'aller habiter la campagne. Un de ses amis, M. Belle, lui ayant offert une maison à Sèvres, il y resta pendant quelque temps. Mais voulant revenir à Paris, ses amis, son médecin, lui conseillèrent de ne pas continuer à habiter son ancien logement du quatrième étage de la rue Taranne. Grimm sollicita un logement de l'impératrice, elle l'accorda; on lui donna un superbe appartement rue de Richelieu. Il désira quitter la campagne et venir l'habiter; il en a joui douze jours; il en était enchanté: ayant toujours logé dans un taudis, il se trouvait dans un palais. Mais le corps s'affaiblissait chaque jour; la tête ne s'altérait pas; il était bien persuadé de sa

(1) Voy. *Mémoires de madame de Vandeul.*

fin prochaine, mais il n'en parlait plus; il ne voulait pas affliger des gens qu'il voyait plongés dans la douleur; il s'occupait de ce qui pouvait les distraire ou les tromper; il voulait arranger tous les jours quelques objets nouveaux, il fit placer ses estampes. La veille de sa mort, on lui apporta un lit plus commode; les ouvriers se tourmentaient pour le placer. *Mes amis,* leur dit-il, *vous prenez là bien de la peine pour un meuble qui ne servira pas quatre jours.* Il reçut le soir ses amis; la conversation s'engagea sur la philosophie et les différentes routes pour arriver à cette science; *le premier pas,* dit-il, *vers la philosophie, c'est l'incrédulité.* Ce mot est le dernier qu'il ait proféré devant moi (1). »

Diderot ferme l'ère de la philosophie; une ère nouvelle, celle de la politique, va commencer, où les survivants, parmi ses contemporains, ne sont appelés à jouer aucun rôle actif.

Grimm, témoin de la profonde modification,

(1) Voici son acte de décès :

L'an mil sept cent quatre-vingt-quatre, le premier août a été inhumé en cette église M. Denis Diderot, des Académies de Berlin, de Stockholm et de Saint Pétersbourg, bibliothécaire de sa Majesté Impériale Catherine seconde, impératrice de Russie; âgé de soixante et onze ans, époux de dame Anne-Antoinette Champion, décédé hier, rue de Richelieu de cette paroisse. Présents : M. Abel-François, Nicolas Caroillon de Vandeuil, écuyer, trésorier de France, son gendre. Messire Claude-Xavier Caroillon d'Estillières, écuyer, fermier général de Monsieur, frère du roi, rue de Ménars, de cette paroisse; M. Denis Caroillon de la Charmette, écuyer directeur des domaines du Roy, susdite rue de Ménars, et Messire Nicolas-Joseph Philpin de Piépape, chevalier, conseiller d'État, lieutenant général au bailliage de Langres, rue Traversière, dite paroisse.

(*Registres de Saint-Roch.*)

survenue dans les idées et dans les institutions, disait : « J'ai manqué l'occasion de me faire enterrer. » Il n'attendit pas la grande crise, et, en 1791, il quitta la France où pendant tant d'années il avait été si heureux. Son amie, madame d'Épinay; avait succombé le 15 avril 1783.

Le baron d'Holbach devait survivre encore cinq ans à Diderot. Ainsi que Georges le Roy, il allait rester sur le seuil de la rénovation à laquelle il avait tant contribué (1).

La question posée au dix-huitième siècle, toujours débattue depuis avec des chances diverses, sera, nous l'espérons, bientôt résolue. C'est à notre génération, en effet, qu'il appartient de décider qui doit finalement l'emporter de Fréron ou de Voltaire, de Palissot ou de Diderot.

(1) Il a été inhumé à Saint-Roch à côté du Philosophe, dans la chapelle de la Vierge.

# APPENDICE

CONTENANT DES RENSEIGNEMENTS ICONOGRAPHIQUES SUR LES PERSONNAGES DONT IL EST FAIT MENTION DANS CE VOLUME.

## AVANT-PROPOS

Il était de mode, au dix-huitième siècle, de se faire peindre; aussi presque tous les personnages qui ont alors joué un rôle quelconque dans les lettres, les arts, les sciences ou la politique ont-ils laissé leur portrait. Largillière, Boucher, les Vanloo, Greuze, Drouais, le pastelliste de Latour surtout, étaient, parmi les peintres, les artistes auxquels, dans ce siècle de luxe et de bon goût, on s'adressait de préférence. Lemoyne, Falconet, Houdon, Pigale ont aussi reproduit par la sculpture

les traits de la plupart des hommes célèbres de cette époque. Nous devons encore aux dessinateurs et aux habiles graveurs du temps, les Cochin, Eisen, Marillier, Gravelot, Moreau le jeune, Saint-Aubin, Ficquet, Savart, etc., un grand nombre de portraits d'hommes marquants.

Voltaire, dans la vue de relever le dix-septième siècle aux dépens du suivant, appelait celui-ci le siècle de la gravure. Sans souscrire à cette appréciation satirique du poète, qui témoigne lui-même par ses ouvrages que son siècle valait bien le précédent, on peut dire avec lui que jamais cette branche de l'art n'avait été autant cultivée qu'au dix-huitième siècle. Beaucoup de productions littéraires seraient aujourd'hui justement oubliées, sans les vignettes dont elles sont ornées (1). Le travail qu'on trouvera ci-après contient tous les détails spéciaux que nous avons pu recueillir sur les personnes dont le nom figure dans ce livre.

(1) Lorsqu'on vante la supériorité des graveurs et des dessinateurs du dix-huitième siècle comparés ceux du dix-septième, il s'agit seulement du genre qui concerne l'*illustration* des ouvrages littéraires; car si on entendait parler des portraits et des grandes planches destinées à reproduire les toiles des maîtres, il faudrait convenir que pour ce genre qui est, à tout prendre, le plus important, Morin, Nanteuil, Masson, Édelinck, les Audran, les Drevet n'ont pas été surpassés.



ALEMBERT (D'). — A été peint par Latour.

J'ai dans ma collection de portraits une estampe représentant d'Alembert d'après un dessin de Pujos. Cette gravure est de Maleuvre; elle porte la date de 1775 et cette dédicace :

*A Monsieur de Voltaire,*
*par son très-humble et très-obéissant serviteur,*
L.-F. BEAUFLEURY.

Plus bas se trouvent les vers suivants de Marmontel :

Ce sage à l'amitié rend un culte assidu,
Se dérobe à la gloire et se cache à l'envie :
Modeste comme le génie
Et simple comme la vertu.

Houdon a fait du grand géomètre un buste que Saint-Aubin a reproduit par la gravure. Cette estampe paraît plus ressemblante que celle que nous venons de citer et que le profil dessiné par Cochin pour l'Encyclopédie [1].

ARGENTAL (D'). — On trouve facilement dans le commerce le portrait gravé de l'ami de Voltaire.



BEAUMARCHAIS. — Le portrait de l'auteur de la *Folle journée* a été très-bien gravé par Saint-Aubin d'après le dessin de Cochin.

BEAUMONT (CHRISTOPHE DE). — Le portrait de l'archevêque de Paris à qui Rousseau a écrit sa lettre fameuse a été gravé.

BERNIS (LE CARDINAL DE). — On voit dans les galeries de Versailles deux portraits de « Babet-la-Bouquetière. » Savart a gravé le portrait du cardinal dessiné par Callet.

BUFFON. — Peint par Drouais. Il existe une jolie gravure de Ficquet et Savart représentant Buffon. Je ne possède que la gravure de Saint-Aubin d'après Sauvage, et un beau portrait à la

[1] Le frontispice de l'*Encyclopédie* a été dessiné par Cochin et gravé par Prévost.

manière noire, publié en Angleterre dans un recueil intitulé *Gallery of portraits with memoirs*, et gravé par Robert Hart, d'après le tableau de Drouais, qui est à l'Institut.



CALAS. — Carmontel a laissé un dessin représentant la famille Calas.

CATHERINE II. — Les portraits de la Czarine sont très-communs. J'ai deux gravures qui la représentent. Dans l'une, gravée par Fossoyeux en 1788, elle porte un chapeau d'homme orné de lauriers. L'autre, gravée par Saint-Aubin, n'offre rien de particulier.

CHATELET (MADAME DU). — *Loir pinxit d'Elvaux sculpsit.* Dans cette estampe, Émilie est loin d'être aussi laide que l'a dépeinte son amie madame du Deffand. Convenons, toutefois, que, sous la caricature, perce la réalité.

CHOISEUL (MADAME DE). — A été représentée avec madame du Deffand dans un dessin de Carmontel, qui a été gravé par Greatbach.

CHRISTIAN VII. — Je possède un joli portrait du jeune roi de Suède gravé par Savart.

COMTE (AUGUSTE). — Etex a fait le buste du fon-

dateur du Positivisme. On a encore d'autres portraits d'Auguste Comte, parmi lesquels il faut citer la lithographie de M. Tony Toullion.

CONDAMINE (DE LA). — Le compagnon de Bouguer dans l'expédition scientifique, entreprise en 1736, pour déterminer la figure de la terre, a été peint au pastel par Latour.

CAYLUS (LE COMTE DE). — Le portrait de ce protecteur des arts a été gravé. M. de Caylus s'occupa lui-même de gravure avec succès. On a de lui plus de deux cents pièces d'après les plus beaux dessins du cabinet du roi. En 1764, il a légué à la bibliothèque royale une suite de dessins d'après l'antique, des ouvrages à figures et des estampes rares. La bibliothèque nationale possède aujourd'hui plus de deux millions de pièces. Cette collection a été commencée en 1667 par les soins de Colbert, qui fit acheter toutes les estampes de l'abbé de Marolles (123,400 pièces cédées au roi pour 30,400 livres).

CRÉBILLON. — A été peint par Latour. Le portrait qu'a fait de lui Aved a été très-bien gravé par Balechou. Cochin a dessiné l'auteur tragique. Lemoyne enfin a sculpté son buste.



DIDEROT. — Saint-Aubin a gravé, d'après le dessin de Greuze, le portrait de Diderot. C'est cette

gravure que dans la *Correspondance littéraire* Grimm appelle un chef-d'œuvre. Nous allons donner l'opinion du critique des *Salons* sur les portraits qu'on a fait de lui de son temps. A propos du précédent, il s'exprime en ces termes : « Sans l'exagération de tous les traits, dans la gravure qu'on a faite d'après le crayon de Greuze, je serais infiniment mieux que dans le tableau de Michel Vanloo. J'ai un masque qui trompe l'artiste. Soit qu'il y ait trop de choses fondues ensemble, soit que les impressions de mon âme, se succèdant très-rapidement et se peignant toutes sur mon visage, l'œil du peintre ne me trouvant pas le même d'un moment à l'autre, sa tâche devient beaucoup plus difficile qu'il ne croyait. Je n'ai été bien fait que par un pauvre diable appelé Garant, qui m'attrapa comme il arrive à un sot qui dit un bon mot. Celui qui voit mon portrait par Garant me voit : *Ecco il vero pulcinello*. M. Grimm l'a fait graver, mais il ne le communique pas (1). J'oubliais parmi les bons portraits de moi, le buste de mademoiselle Collot, surtout le dernier qui appartenait à M. Grimm, mon ami. Il est bien, il est très-bien ; il a pris chez lui la place d'un autre que son maître, M. Falconet, avait fait et qui n'était pas bien. Lorsque Falconet eut vu le buste de son élève, il prit un marteau et cassa le sien devant elle (2)..... »

(1) C'est le portrait qui sera placé en tête de la belle édition des *Œuvres complètes de Diderot*, publiée par MM. Garnier frères, avec le concours de M. Assézat.

(2) Salon de 1771.

Saint-Aubin, outre la gravure ci-dessus, a encore gravé le portrait du Philosophe, d'après le tableau de Michel Vanloo. En tête d'un roman de Diderot, *la Religieuse*, on voit le portrait de l'auteur, gravé par Dupréel, d'après Aubry. Enfin, Cochin a dessiné le profil qu'on voit dans l'*Encyclopédie* à côté de celui de d'Alembert. De toutes les estampes que j'ai vues, représentant Diderot, c'est la gravure de Tardieu d'après la peinture de Vanloo qui me paraît la plus satisfaisante.

DORAT. — Dessiné par Denon, gravé par Saint-Aubin. Le même dessin a été aussi gravé par de Launay. Le plus joli portrait de ce *petit* poète qui, suivant le mot de Galiani, « se sauve de planche en planche » est celui de Queverdo, gravé par Lebeau. Il est en médaillon, soutenu par les Grâces et couronné par l'Amour.

DUBARRY (MADAME). — Charmant portrait par Drouais. Gaucher a fait, d'après ce peintre, une gravure qui est un petit chef-d'œuvre.

DUBOCAGE (MADAME). — J'ai dans ma collection une gravure, avant la lettre, représentant cette dame. Au-dessous du portrait se lisent ces deux vers :

On l'admire au Parnasse
On l'adore à Cythère.

DUCLOS. — A été peint par Latour et gravé par Duflos. Il existe encore de l'auteur des *Considérations sur les mœurs* un profil gravé par d'Elvaux et

dessiné par Cochin. Une gravure curieuse de Binet représente madame d'Épinay et Duclos.

DEFFAND (MADAME DU). — Le portrait de la marquise du Deffand a été dessiné d'après nature par Forshel, et gravé par Freemann.



ÉPINAY (MADAME D'). — Liotard, de Genève, a fait, ainsi que nous l'avons noté, le portrait de cette dame; et M. Escot, de Toulouse, a reproduit ce joli portrait qui a encore été publié dans l'*Artiste*, par M. H. Baron.

Madame Sand possède, dit-on, un autre portrait authenthique de madame d'Épinay.



FEL (MADEMOISELLE). — Latour a fait de mademoiselle Fel, sa maîtresse, un très-joli pastel qu'on voit au musée de Saint-Quentin.

FRANKLIN. — J'ai un médaillon gravé par Pélissier, représentant Francklin avec cette inscription : *Vir.*

FRÉDÉRIC II. — Je possède une très-belle estampe du grand Frédéric, encore jeune. C'est

celle qui a été gravée par Wille, d'après le tableau de Pesne. Ce peintre français, établi à la Cour de Prusse, en qualité de premier peintre du roi, est nommé dans une lettre curieuse de la correspondance de Voltaire. Sur le point de se brouiller avec le roi de Prusse, le poète se plaignait du caractère capricieux du roi et rappelait l'indifférence qu'il avait alors pour son peintre dont il avait été autrefois si enthousiaste.

FRÉRON. — On a fait plusieurs fois les honneurs de la gravure à l'auteur de *l'Année littéraire*. Son portrait se trouve, notamment, au commencement d'un livre dans lequel M. Monselet a entrepris, en 1864, l'apologie du critique.



GALITZIN (le prince). — Peint par Drouais, gravé par J. N. Tardieu.

GAUFFECOURT. — Le portrait de Gauffecourt a été peint par Nattier et gravé par Daullé. Nous avons dit que d'Elvaux avait fait une réduction de cette estampe, que M. Renouard a publiée comme représentant Gentil-Bernard [1].

GIBBON. — Le seul portrait de l'historien anglais

(1) Voy. le *Manuel de l'Amateur d'illustrations*, par M. J. Sieurin.

que j'aie eu en ma possession est une gravure faite d'après la découpure de madame Brown. Elle représente Gibbon triturant sa prise, et se trouve en tête de la traduction française de ses *Mémoires*.

GŒTHE. — Il existe un grand nombre de portraits du poète allemand. J'ai une lithographie d'après le dessin fait par Delacroix en 1827.

GRAFFIGNY (MADAME DE). — Gravure de Cathelin, d'après un dessin de Garant (1).

GRÉTRY. — Je possède trois portraits de Grétry qui ne se ressemblent pas beaucoup entre eux. L'un fait partie de la collection des compositeurs célèbres, par Quenedey, dans laquelle se trouve aussi Glück; le second est une gravure de Simon, d'après Isabey; enfin, le troisième est placé en tête de l'édition de ses mémoires publiée à Bruxelles, par M. J. H. Mees.



HELVÉTIUS. — Le portrait du beau fermier-général, devenu philosophe, a été peint par Vanloo. On le trouve au commencement de ses œuvres, gravé par Vérité.

HUME. — En tête d'une édition anglaise des

(1) Sans doute le même dont il est parlé à l'article *Diderot*.

*Essais philosophiques* se trouve un beau portrait de l'auteur, gravé par Ravenet, d'après Donaldson. Cochin a dessiné le profil du philosophe d'Édimbourg, dont Duhamel a donné une gravure.



JELYOTE. — Le portrait du séduisant chanteur a été gravé par Cathelin.



LA LIVE DE JULLY (MADAME). — Le mari de la piquante madame de Jully a fait sculpter, par Falconet, un médaillon représentant sa jeune femme. On le voit encore à Saint-Roch. Notons ici que M. de Jully était lui-même un amateur distingué. A l'exemple de plusieurs financiers du dix-huitième siècle, tels que M. Dupin (de Chenonceaux), Watelet, etc., il s'occupa de gravure. Il avait été le protecteur de Greuze à ses débuts.

LOUIS XV. — La gravure, la sculpture, la peinture et le crayon ont reproduit à l'envi les traits de ce prince à qui, dans un moment d'enthousiasme inexplicable, ses sujets ont donné le nom de *Bien-Aimé*. Signalons entre autres portraits de Louis XV la belle gravure de Larmessin. Il

faut aussi mentionner une estampe en couleur de Leblond, inventeur de ce procédé de gravure.

LOUIS XVI. — La gravure de Bervic, d'après Callet, est bien supérieure au tableau qu'elle reproduit. Madame Lebrun a peint Louis XVI entouré de sa famille. Il existe aussi une estampe de Coutellier exécutée en 1787.



MARIE LECZINSKA. — Pastel de Latour. Jolie gravure de Gaucher.

MARMONTEL. — A été peint par Latour. Saint-Aubin a gravé son portrait en 1765, d'après un crayon de Cochin.

MAUPERTUIS. — Gravure de Daullé, d'après Tournière.

MONTESQUIEU. — Lemoyne a fait un très-beau buste de l'auteur de l'*Esprit des Lois*. Un dessin du sculpteur, celui qui, sans doute, lui a servi d'esquisse pour son buste, était conservé dans la famille du Président. Il avait disparu depuis la Révolution, lorsqu'il y a quelque temps il a été retrouvé par les soins de M. Lefebvre, libraire à Bordeaux, et cédé aux héritiers de Montesquieu. J'ai une gravure de P. A. Tardieu, d'après un dessin de Chaudet, et

une autre de Saint-Aubin, d'après le buste de Lemoyne.



NECKER.— Duplessis a peint le célèbre financier, et Saint-Aubin a fait, d'après ce tableau, une très-jolie gravure.



POMPADOUR (MADAME DE). — Pastel de Latour au musée de Saint-Quentin, gravure de Pauquet. La marquise de Pompadour a elle-même gravé un assez grand nombre de petits sujets dessinés par Boucher, Eisen, etc. C'est pendant que Latour faisait son portrait que Louis XV vint lui annoncer la défaite de Rosbach. Celle-ci lui répondit sans s'émouvoir : « Pourquoi vous affliger? *après nous le déluge* (1). »



QUESNAI. — J'ai une estampe très-curieuse représentant le célèbre économiste. Comme le gra-

(1) Voy. le *Reliquaire de Quentin de la Tour*, par M. Desmazes.

veur, François a fait une espèce de révolution dans son art, je crois intéressant de m'y arrêter. Elle porte ce titre :

*D. Franciscus Quesnay, ex Montfort natus die 4 juin 1694.*

Le buste peint par Fredou, et le tout fait ainsi par François, graveur du cabinet du roi, 1767.

Cette curieuse estampe où tous les genres de gravure sont réunis de manière à former un ensemble très-peu harmonieux, est accompagnée d'observations du graveur, dans lesquelles il justifie son innovation. Nous allons reproduire sa note avec son orthographe :

« On remarque sur cette planche pour la gravure la même diversité qu'il y a pour la peinture dans un tableau, ce qui, jusqu'à présent, est sans exemple.

» La tête du portrait est comme une manière noire rengraissée; l'habit est au burin : le cadre et le fond sont d'un crayon simple; les livres qui servent d'accompagnement contiennent des dessins lavés et le piédestal est au crayon noir et blanc. Les différens crayons qui s'y trouvent sont travaillés de la manière simple et sans méchanique. C'est cette manière que j'ai offerte à l'Académie, parce qu'elle est si facile, qu'il ne faut pas plus de peine ni d'autre mouvement que si l'on dessinait : ce qui la rend digne de nos grands dessinateurs. En effet, il n'est point question de ciselets ni de marteaux, comme dans la manière que j'ai montrée

à mes élèves lorsque je résolus de ne m'occuper qu'à la perfection de celle-ci, pour laquelle je ne négligerai rien, quoique j'aie repris la taille-douce au burin.

» Tout le monde avoue déjà que cette méthode de graver les dessins, que je me suis réservée, est la vraie façon propre à bien représenter les différents crayons qui font distinguer chaque manière de nos grands artistes. C'est donc par elle qu'ils peuvent faire voir l'étendue de leurs talents. Je puis en faire convenir l'artiste le plus entêté. Il me suffira de lui mettre entre les mains les crayons, cuivre, papier, etc., préparés; et, pour peu qu'il veuille en faire usage, je lui prouverai aisément qu'il a fait ainsi une gravure et non un dessin qu'il comptait faire.

» On n'en doit pas pour cela attendre des estampes finies et caressées au-delà de ce que nos anciens ont fait pour la gravure ordinaire. Mais l'avantage précieux qui en résulterait, serait de voir réunir dans ces dessins multipliés par nos savants artistes, les grandes compositions de Piètre Tête, le clair-obscur de Vouet, la force du dessin de Lafage, les grandes expressions de Raphaël et de le Brun, de même que le beau vulgaire de Watteau à ceux de ce temps; et, sans abaisser l'artiste à l'esclavage auquel entraîne une gravure peignée en une ou plusieurs planches, je les conduirais, s'il fallait, à faire du fini toujours sans outils. Mais l'homme de goût préfère l'esprit au fini. L'ouvrage de bonne main est désiré partout, et préféré aux copies les

plus caressées : ce qui m'a fait discontinuer d'en faire, en proposant la route qui conduit aux originaux.

» Les grands artistes, en mettant plus souvent au jour leurs beaux ouvrages, multiplieraient les amateurs, et perfectionneraient sans doute cette méthode en l'enrichissant chacun selon leurs idées, sans qu'il leur en coutât la peine et les soins qu'elle m'a coûté depuis que je la possède seul. Plusieurs avis valent mieux qu'un. Il est vrai que dans tout ceci, la fourberie et la jalousie se sont fait entendre ; mais je ne répondrai pas à mille objections pitoyables que des gens aussi ignorants que peu sensés ont formées là dessus : ces objections tombent d'elles-mêmes : le faux talent n'a qu'un temps : on ne m'a pas toujours entendu ; mais je me flatte que les personnes justes et éclairées me rendront enfin justice. L'approbation, le privilége et l'extrait du registre de l'Académie, sont avec l'autre partie de ce discours dans le premier volume des *Philosophes*, par M. Saverien. »

Cette pancarte se termine par la note suivante :

« La gravure mérite bien des égards, car c'est l'écot de tous les arts et même des sciences. »

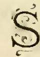
J'ai fait encadrer et le portrait et la note. Ils en valaient la peine.



ROUSSEAU (J.-J.). — Les portraits de Rousseau se comptent par centaines. Citons d'abord le joli

pastel de Latour, qui est au musée de Saint-Quentin, gravé par Saint-Aubin et par Ficquet. Les graveurs Hopwood, Ingouf, d'Elvaux, ont reproduit le buste d'Houdon et les dessins de Cochin et de Lemire. Ramsay a peint Jean-Jacques en costume d'Arménien. Tout le monde connaît les jolies estampes de Moreau, le jeune, qui ornent ses œuvres.

RAYNAL. — J'ai une gravure en couleur par Alix, d'après Garneray. Dans la plupart des éditions de l'*Histoire philosophique du commerce des Indes*, on voit le portrait de l'auteur.



SAND (MADAME). — Jolie gravure par Calamatta. J'ai une lithographie qui représente Georges Sand en homme. Elle a été publiée, vers 1833, par le journal *le Voleur*.

SARTINES (DE). — Gravé par Littret.

SAXE (LE MARÉCHAL DE). — Pastel par Latour. Un habile amateur, Marcenay de Ghuy, et le graveur Wille, ont donné d'excellents portraits du vainqueur de Fontenoi.

SAINT-LAMBERT. — Il n'existe qu'un portrait authentique de l'auteur des *Saisons*. C'est celui de Scall, gravé par Pourvoyeur, d'après un dessus de

tabatière, où il est représenté ayant un oiseau sur son doigt.

STANISLAS-AUGUSTE. — Je possède une jolie estampe en couleur rouge, avec ces mots écrits à la main : « auri unico, » due au burin de Raphaël Morghen, et représentant le roi de Pologne, d'après un marbre de Dom. Cardelli.



TENCIN (MADAME DE). — Peinte par de Troy. Gravure de Delaunay.

TRONCHIN. — J'ai vu une très-belle estampe du Dr Tronchin, d'après le tableau de Liotard. Sur sa physionomie se lisent la bonhomie, la franchise et la confiance en soi du praticien heureux. La bouche souriante laisse voir les dents, dont une ou deux manquent.

TURGOT. — En tête de mon exemplaire de la *Vie de Turgot*, par Condorcet, se trouve un très-joli portrait de l'homme d'État. Il est de profil, et dû peut-être au crayon de Cochin, mais gravé d'après la manière noire, adoptée en Angleterre [1].

[1] La manière noire ou *mezzo-tinto* a été inventée par Louis de Siegen, né en Hollande, en 1609. Il enseigna son procédé au prince Rupert qui le fit connaître en Angleterre. Les graveurs anglais l'ont, depuis, porté au degré de perfection dont il est susceptible.

Un autre portrait de Turgot, d'après le même procédé, a été publié dans l'ouvrage anglais, intitulé : *Gallery of portraits with memoirs.* Il a été gravé par W. T. Fry, d'après le tableau original qui est au Louvre.



VOLTAIRE. — Il existe plus de cinq cents portraits de l'auteur de *Zaïre* et de l'*Histoire de Louis XIV*. Je ne citerai que les principaux ou ceux que j'ai eu l'occasion de voir. D'abord, le pastel de Latour, actuellement au musée de Saint-Quentin, gravé par Balechou et par Ficquet ; le tableau de Largillière, gravé par Tardieu et par Étienne Beisson. Le crayon de Cochin, gravé par Saint-Aubin, celui de Marillier, gravé par Ponce ; Tardieu, Miger, etc., ont gravé le portrait de Voltaire d'après le buste d'Houdon (1). Mentionnons encore les découpures du peintre genévois Huber, lesquelles, au dire de Grimm, représentaient très-bien le poète. Voltaire, dans une lettre à Damilaville, lui recommandait comme très-ressemblante la gravure d'après le buste de Lemoyne (2).

La statue faite par Pigale est reléguée dans la

(1) M. Viardot possède le buste en terre cuite, modelé par Houdon d'après nature, et qui a servi d'esquisse au sculpteur.

(2) M. Charles Blanc, dans son ouvrage intitulé : *Le Trésor de la curiosité*, signale un portrait de Voltaire, attribué à mademoiselle de Livry, à qui le poète adressa, quand elle fut devenue

bibliothèque de l'Institut. Elle ne méritait pas en effet d'être exposée aux regards du public. L'idée bizarre de représenter le Patriarche dans un état presque complet de nudité est d'un effet très-désagréable. Grimm remarque dans la *Correspondance littéraire* que Pigale ne savait pas draper.



WALPOLE (HORACE). — Peint par le fameux J. Reynolds, gravé par J. Barlow.

WATELET. — Peint par Latour. Watelet a lui-même gravé. Diderot disait, à propos des estampes de sa composition qui ornent son poème intitulé : *L'Art de peindre.* « Si le poème m'appartenait, je couperais toutes les vignettes, je les mettrais sous des glaces et je jetterais le reste au feu [1]. »

marquise de Gouvernet, la jolie épître des *Vous* et des *Tu*. Le chevalier de Boufflers a fait, pendant son séjour en Suisse, le portrait de Voltaire jouant aux échecs. Il l'envoya à sa mère, la marquise de Boufflers, dans une lettre. « Cela, dit le chevalier, n'a ni force ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière, et au travers des grimaces qu'il fait toujours quand on veut le peindre. »

(1) Nous savons, sans pourtant les avoir jamais rencontrés, qu'on pourrait trouver les portraits de quelques autres personnages cités dans ce volume tels que Condillac, d'Holbach, madame Geoffrin, Galiani, etc. Quant à ceux de mademoiselle Voland et des dames d'Holbach, nous croyons que malheureureusement ils sont introuvables.

FIN

# TABLE

## CHAPITRE III

### 1759-1762



## CHAPITRE IV

### 1762-1768

# LIVRE SECOND

## CHAPITRE PREMIER

**1768-1770**



## CHAPITRE II

**1770-1774**

## CHAPITRE III

**1774-1789**


BORDEAUX
DUVERDIER ET Cie
(DURAND, DIRECTr)
R. Gouvion, 7

